

PLUS RIEN
NE SERA
PAREIL

a

éditions

r

PLUS RIEN NE SERA PAREIL

POUR DES IDENTITÉS
MULTIPLES ET
MASQUÉES

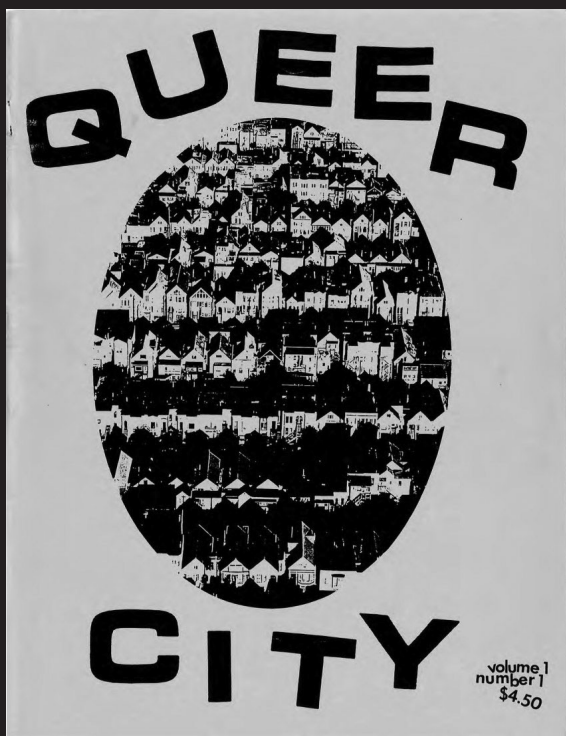
émile ripert

†

esad grenoble

é

2019



[1]

[2]



[3]



- [1] Rachal et Alex, *Queer City #1: A Queer guide for San Francisco*, fanzine, 1991.
« Un homme sur deux est une femme. »
- [2] Première manifestation du Mouvement de Libération des Femmes (MLF), 1970.
« Fils d'immigrés, noir et pédé »
- [3] Kiddy Smile, tee-shirt porté lors d'un dj set à l'Elysée, invité par Emmanuel Macron, juin 2018.

Ce mémoire est un premier *état des lieux*.

L'état des lieux de ma chambre et des pièces que j'ai occupées durant toute la durée de l'écriture de ce texte. Des espaces où se trouvent des bibliothèques, la mienne et celles de mes ami·es. Posés sur des planches en bois, sur le sol ou des étagères en métal fourmillent des livres, des revues, des journaux et des fanzines. Les textes et les images qu'elles contiennent forment une recherche, un corpus qui ne cessent de grandir. Ce sont ces espaces, les bibliothèques, que j'ai décidé d'utiliser et d'étudier afin de puiser les références que je présente et déroule dans ce mémoire.

Outre les livres, ma pensée a également été bousculée et nourrie par les rencontres que j'ai fait tout au long de l'année qui vient de s'écouler.

J'inscris ma recherche à *portée de main*.

Assis la plupart du temps derrière mon bureau, je tends le bras pour me saisir d'un livre. Je l'ouvre, le feuillette et décide d'en extraire des mots.

Laissé sur le coin de la table du salon, un tas de livres avec un post-it dessus : « Après notre discussion, j'ai regardé les livres que j'avais chez moi. J'en ai sélectionné plusieurs qui peuvent t'intéresser. Bonne lecture :) . »

C'est comme cela que les choses se sont construites, par le biais de rencontres littéraires et amicales. Le corpus de textes et les personnes que je cite dans ce mémoire auraient pu être autres mais c'est ceux-ci que je présente. Des auteur·e·ice·x·s que j'affectionne particulièrement, des textes que l'on m'a conseillé, des travaux que j'ai pu voir

ou entendre, des personnes et des livres que j'ai croisés lors d'événements publics. La recherche et l'écriture de ce mémoire m'ont accompagnées pendant un an. Mon quotidien en a été le moteur et la ressource principale.

Ce mémoire entre dans une logique de partage. Dans sa construction, le moteur était de (re) mettre en lumière des vies, des pratiques et des idées ; de partager des savoirs et des vécus, de la même manière qu'on me les a transmis. Faire circuler les connaissances afin de mettre en discussion, d'interpeller encore et encore. Ce mémoire est aussi une compilation : de luttes, de rages, de désirs, d'amours, de peines, d'existences, d'outils, d'univers de possibles. Tout se s'articulent ensemble, se connectent en formant un immense réseaux.

Ce mémoire est là où je me positionne dans l'instant T. Il est écrit par *je* qui des fois devient *nous*. C'est le résultat de mes rencontres, de mes découvertes seul* ou à plusieurs, de mon quotidien et celui de mes proches, de mes communautés. Il est bâti sur ce qui me rassemble et me fabrique – et je ne pense pas être lo seul*.

Ce mémoire est une caisse à outils. Une caisse qui s'ouvre en accordéon, laissant à vue et à disposition : la parole, les mots, les livres, les tracts, les pavés, les affiches, les slogans, les fictions, les théories, la poésie, le design, l'art, les révoltes, le partage, la photocopieuse, les pseudonymes, les banderoles, les films, les pieds de biches, les vécus, les représentations, le papier, les manifestations, les corps, les internets, les pensées, les actes, l'amour et l'amitié. Des outils qui sont à la fois des armes.

Avant de commencer, je tiens à remercier toutes les auteur·ices, les designer·euses graphiques, les illustrateur·ices, en marge de la société, de par leurs genres, leurs orientations sexuelles, les couleurs de leurs peaux, leurs revendications, qui contribuent à la création de représentations situées et justes, et qui se battent pour faire vivre leurs écrits et leurs projets. Sans iels, ce mémoire n'existerait pas.

Je remercie Camille pour la direction de ce mémoire, sa confiance et son temps ; Cha pour son soutien, sa rigueur, ses ressources et sa bibliothèque qui m'a permis de faire connaissance avec un grand nombre d'auteur·ices ; Débo pour son suivi, ses retours précieux qui m'ont permis d'avancer lorsque j'étais au point mort, l'aide et la conception en binôme de la mise en page de ce texte ; Élodie pour sa passion des mots et des livres ; H., Cuco, Clara et Tiphaine pour avoir participé·es à l'écriture de ce mémoire et accepté·es de répondre à mes questions ; Sacha pour la motivation, les relectures et la traduction en anglais ; les Éditions Raté qui m'ont permis de faire de belles rencontres ; toutes les personnes avec qui j'ai pu discuter, échanger et partager ces deux dernières années lors d'événements de micro-édition. Je remercie également Maggie, Léa, Leila, Charlotte, Thomas, le collectif HASHÊT, Olivier, Arsène, Lena, Émilie, Marguerin et Gaëlle.

SOMMAIRE

1 *JE*

32

2 *NOUS*

78

3 *ON*

172

- 11 NOTE DE L'AUTEUR·E ET REMERCIEMENTS
- 16 PLUS RIEN NE SERA PAREIL
 - POUR DES IDENTITÉS MULTIPLES ET MASQUÉES
- 36 À LA RECHERCHE DE L'AUTEUR·E
- 42 PASSER ENTRE LES MAILLES DU FILET : LE SOUVENIR DES MORTES
- 55 LA FRACTURE DU *JE*
- 81 L'ANONYMAT INDIVIDUEL AU SERVICE D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE
- 91 UNE FICTION VIVANTE
- 96 DÉPRIVATISER LE VISAGE ET LE NOM
- 102 *NOUS* RÉÉCRIVONS L'HISTOIRE :
REVENDICATION, ÉMANCIPATION, FORCE ET EMPOUVOIREMENT
- 175 ENTRETIEN « CHERCHER UNE ARME » -
TIPHAIN KAZI-TANI
- 183 ENTRETIEN « DANS L'INTERSTICE » -
CLARA PACOTTE
- 210 ENTRETIEN « URGENCE ET
REPRÉSENTATION » - H.
- 234 ENTRETIEN « CUCO EST ILLÉGAL » -
CUCO CUCA
- 246 POSITIONS
 - ARMES ET OUTILS
- 254 LEXIQUE
- 258 RESSOURCES

PLUS RIEN NE SERA PAREIL - POUR DES IDENTITÉS MULTIPLES ET MASQUÉES

Il y a des choses que la société dans laquelle *nous* vivons a préféré oublier, cacher ou dissimuler. Des vies, des envies, des identités, des mémoires. Malgré le courant fort, elles remontent à la surface. Luttent à contre-courant. Comme certains êtres vivants dans l'environnement aquatique, elles se déplacent pour continuer d'exister et vivre coûte que coûte. Elles émergent tels des archipels. Des territoires de survie mis en place par les minorités vis-à-vis des États majoritaires hétéros-cis-blancs-partriarcaux qui ne cessent de les opprimer. Sur chacune de ces îles vivent des communautés intemporelles qui s'organisent de manière autonome dans leurs luttes et souvent, communiquent entre elles pour tendre vers une intersectionnalité afin de gagner en force et en visibilité. Dévoilant leurs revendications communes, elles se saisissent d'armes similaires visant à anéantir la même cible : le monde dominant de la norme absolue et du contrôle qui ne cesse de s'étendre. Cette machine faite de métal froid et d'un nombre incalculable de tentacules met en place quotidiennement des lois, des idéologies qui ne font qu'empiéter sur ces territoires insulaires avec pour seul objectif : la destruction des communautés *hors* normes.

Nous nous trouvons donc au beau milieu d'une guerre qui a commencé il y a plusieurs siècles. Un champ de bataille où les corps en ruine, mutilés, restreints à des places qu'ils leur ont été assignées sans aucun consentement, continuent à se reconstruire et lutter pour leurs droits.

La croyance des bienfaits de ce monde et de son fonctionnement tels qu'ils sont, est un doigt dans l'œil qu'il est urgent de retirer. Depuis des décennies une phrase se répète : « Il est temps d'ouvrir les yeux ! ». Elle navigue entre les bouches et quand elle marque une pause, c'est parce que quelqu'un·e décide d'arrêter de suivre les règles du jeu. Ce jeu c'est celui du plus *fort*, du plus *puissant* ; c'est celui des États, des gouvernements, des multinationales, des institutions, des conservateurs, du fascisme et du libéralisme. Ce jeu suit des conventions qui se base sur le racisme, le sexisme, la grossophobie, le validisme, le psyvalidisme, la cisnormativité, l'hétéronormativité et toutes les oppressions liées aux croyances religieuses. Il prend les formes du harcèlement, du licenciement, de l'ignorance, de la négligence, de la violence physique et psychique, de la torture, de la prison et du meurtre.

Ce jeu n'en est pas un car la majeure partie de la population mondiale n'est pas conviée. Par contre, ces règles font autorité et personne ne peut s'en échapper. La justice et la police sont complices de ces crimes. Elles sont les mains de cette machine de métal froid, tentaculaire qui ne fait que broyer ce qu'elle trouve sur son passage, où plutôt à côté.

Plus rien ne sera pareil est un cheminement de pensée personnel qui cherche à mettre en lumière les acteur·ices de ces nombreuses communautés en lutte. Il n'a pas vocation à être

un écrit théorique ou sociologique. Il se base sur un ressenti intime et par conséquent, empreint de subjectivité. L'intention principale est de faire circuler la parole par le biais de plusieurs voix encore vivantes ou parfois mortes et non de l'accaparer. Ce texte a pour but d'être augmenté encore et encore. Une banque de données ou plutôt un territoire réflexif : ici se trouvent des individu-es, des histoires, des luttes, des représentations.

Plus rien ne sera pareil a des entrées multiples, n'importe quel chapitre ou partie peut être mis en relation avec n'importe quel autre et ouvrir des perspectives communes. Chaque individu-e et collectif entrent en résonance les un-es avec les autres. Des écrits et des vécus passés entrent en rapport avec ceux qui sont en train de se faire. Il n'y a pas de fin en soi, tout s'inscrit dans une continuité.

Partant du principe que tout est politique, ce texte propose des outils militants pour un devenir à la lisière. Déconstruire le langage que nous employons, prendre conscience des privilèges que nous avons, sont les premières démarches nécessaires.

Plus rien ne sera pareil. Ici, c'est l'expression d'une croyance. Une affirmation qui croit au changement. Celle qui considère qu'Audre Lorde a révolutionné la poésie. Que Virginia Woolf a ouvert des voix. Que Monique Wittig a armé la langue. Que toutes les acteur-ices des communautés minorisées génèrent des possibles, des moyens d'attaque et de défense.

– *Pour* des identités multiples et masquées. Pour, une revendication qui attaque directement ce monde. Celui qui occulte des vies pour servir la sienne. Celui qui néglige ceux qui l'habitent.

Celui qui opprime ceux qui le font vivre. Celui qui tue ceux qui ne leur ressemblent pas. Les identités sont multiples et ne cesseront pas d'exister. On les nomme pour qu'elles gagnent en visibilité, pour qu'elles soient reconnues.

La langue est le point de départ de ce texte ; à la fois centrale, elle sert également de charnière entre les différentes idées et stratégies de luttes, mettant en avant les minorités de genres, de classes et de races à travers les différentes armes et outils employés. La narration navigue entre je, nous et on. Des positions que nous avons toutes en tant qu'individu·e. Ces pronoms se mettent en scène, s'articulent ensemble, adoptent divers points de vue.

* *Je* pars de l'individu·e minorisé·e face à la société hétéro-blanche-patriarcale. Les sujets évoqués sont le langage et l'écriture, comment vivre et exister à travers et avec ces outils, l'importance de la représentation et le souvenir des mortes.

* *Nous* convoque le je au sein du groupe, du collectif. Il évoque l'anonymat, le pseudonyme, la fiction, la notion de lutter ensemble, le déplacement, la réappropriation et la force.

* *On* donne la parole à des personnes concerné·es, s'inscrivant dans le milieu queer militant. À travers leur pratique littéraire, graphique et/ou artistique, iels expérimentent, recherchent, créent de la représentation et offrent différents outils.

Des vies à *la lisière*.
Des vies de *guérillères*.¹

1 Monique Wittig, *Les Guérillères*. Éditions de Minuits, France, 1969.

Il est temps de voir comment iels faisaient, font et feront pour « organiser la rage »² afin de mettre fin au règne de la machine de métal froid qui n'est autre que le symbole du fonctionnement d'une société dominante et oppressive, écrasant les individu-es qui ne se trouvent pas dans la norme. Leurs luttes prennent différentes formes et usent d'une multitudes d'outils et armes telles que l'écriture, la construction/déconstruction, la poésie, la représentation, les pseudonymes, l'anonymat, les collectifs, le graphisme, les genres, le genre neutre, le genre littéraire, la fiction, l'érotisme, la force, l'émancipation, l'écriture inclusive.

Être invasif·ve, utiliser tout ce qui tombe sous la main. La machine possède des failles. Viser ces interstices. Pénétrer à l'intérieur. Couper les câbles d'alimentations. Une riposte mise en place depuis des décennies. Un relai en continu où les savoirs se transmettent, se transforment, évoluent. La rage ronge son enveloppe métallique.

2 Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*. Éditions Grasset, France, 2019, p.95.

« Le langage, parce qu'il est imbriqué dans les rapports humains, nous renvoie à la question du pouvoir. Il reflète et, dans le même temps, alimente les rapports de domination à l'œuvre dans une société. Consciente de cela, et parce que pour elle l'écriture était un acte politique, Audre Lorde faisait le choix d'écrire Noire avec une majuscule, et amérique avec une minuscule. Fidèle à sa pensée, nous avons tenu dans la présente traduction à préserver ses choix orthographico-poliques. » [4]

**« Il y a les lieux de transmission.
Il y a les écoles, il y a les bibliothèques,
il y a les centres d'archives – *ça je sais*
que c'est un grand débat aussi –
il y a les universités.**

**Dans toutes ces instances la culture qui
est transmise,
C'EST LA CULTURE HÉTÉROSEXUELLE
QUI NE DIT PAS SON NOM.**

**Et dans cette culture hétérosexuelle,
on va enseigner et on va plutôt
privilégier surtout les auteurs hommes.**

**Les auteures femmes sont peu
privilegiées, alors les auteur-es
lesbiennes, encore moins.**

**Je vous parle de Mireille Havet, je vous
parle de Radclyffe Hall, je vous parle
d'Audre Lorde – *ça un peu plus peut-
être* – mais en tout cas, il y a un**

certain nombre d'auteur·es qui n'ont pas cette reconnaissance là. Alors je pense que c'est lié à ce biais androcentré, et je dirais hétérocentré des lieux de transmissions. Donc ça veut dire au fond, des lieux de transmissions qui sont calés sur UN SYSTÈME HÉTÉRO-SEXISTE, POUR DIRE LE NOM.

C'est-à-dire, hétérosexiste c'est quoi ?

C'est le fait de privilégier une norme dominante : l'hétérosexualité, mais s'il y a *sexisme* dans hétérosexisme, ça veut dire que c'est un dispositif qui érige comme principe l'hétérosexualité mais à l'intérieur duquel la classe de sexe femme est hiérarchisée par rapport à la classe de sexe homme. » [5]

« Dans la littérature féminine, les exemples d'effronterie ou d'hostilité contre les hommes sont rarissimes.

CENSURÉ. Moi, je suis de ce sexe-là, qui n'a même pas le droit de mal le prendre. Colette, Duras, Beauvoir, Yourcenar, Sagan, toute une histoire de femmes auteures qui toutes prennent soin de montrer patte blanche, de rassurer les hommes, de s'excuser d'écrire en répétant combien elles les aiment, les respectent, les chérissent, et ne veulent surtout pas – quoi qu'elles écrivent – trop foutre le bordel.

On sait toutes que sinon : la meute s'occupera soigneusement de ton cas.

1948, Antonin Artaud meurt. Genet, Bataille, Breton; les hommes font exploser les limites du dicible. Violette Leduc entreprend la rédaction de ce qui deviendra Thérèse et Isabelle. Texte magistral. Beauvoir à sa lecture écrit immédiatement :

« Quant à publier ça, impossible. C'est une histoire de sexualité lesbienne aussi crue que Genet. »

Violette Leduc édulcore le texte, que Queneau refuse aussitôt : « impossible à publier ouvertement. »

Il faut attendre 1966 pour que Gallimard l'édite. Moi, je suis de ce sexe-là, celui qui doit se taire, qu'on fait taire. Et qui doit le prendre avec courtoisie, encore montrer patte blanche. Sinon, c'est l'effacement. Les hommes savent pour nous ce que nous pouvons dire de nous. Et les femmes si elles veulent survivre doivent apprendre à comprendre l'ordre.

[...] Ce que je supporte en tant qu'écrivain femme, c'est deux fois ce qu'un homme supporte. »^[6]

« En tant qu'écrivain, le politique s'organise pour me ralentir, me handicaper, pas en tant qu'individu mais bien en tant que femelle. Ce n'est pas quelque chose que je prends avec grâce, philosophie ou pragmatisme. Puisque ça m'est imposé, je fais avec. Je le fais avec colère. Sans humour. Même si je baisse la tête et entends tout ce que je ne veux pas entendre et me tais parce que je n'ai pas d'alternative. Je n'ai pas l'intention de m'excuser de ce qui m'est imposé, ni de prétendre trouver ça formidable.

Angela Davis, évoquant l'esclave noir américaine :

« Elle avait appris par le travail que son potentiel de femme était équivalent à celui d'un homme. » Le sexe faible, ça a toujours été une plaisanterie. » [7]

**« LE PREMIER DEVOIR
D'UNE FEMME ÉCRIVAIN,
C'EST DE TUER
L'ANGE DU FOYER. »^[8]**

- [4] Magali Cecchet Calise, «Avertissement de la traductrice» dans Audre Lorde, *Sister Outsider*. Suisse : Ed.Mamamélis, 2003.
- [5] Natacha Chetcuti-Osorovitz, Sortir les lesbiennes du placard (1/4) : Réinventer les représentations. *LSD, LA SÉRIE DOCUMENTAIRE*. France culture, 04 novembre 2019. 3,13 minutes
- [6] Virginie Despente, *King Kong Théorie*. Paris, France : Grasset, 2017. p. 137.
- [7] *Ibid*, p.138.
- [8] Virginia Woolf, *Lectures Intimes*. France : Robert Laffont, 2013. p. 217.

1

JE

Je suis *je*
J'incarne *je*
Je crée *je*

Je est un mot utilisé par une personne s'auto-désignant. Ce pronom personnel permet de s'exprimer en tant que sujet. L'incarnation du *je* amène à la pratique de l'auto-définition. Cet outil permet de s'emparer de *soi*. Se choisir un contour, une forme, pleine ou creuse, c'est se projeter un tant que territoire, percevoir ses limites mais surtout définir ce que l'on trouve à l'intérieur. L'auto-définition suit des flux variés, est dynamique, se prend des murs et parfois, trouve un moyen de passer au-dessus. Ses mouvements sont générés par nos corps, nos identités, nos devenirs. Cet outil est un moyen d'affirmation et de ré-appropriation.

Les minorités de genres, de classes et de races utilisent l'auto-définition pour combattre et se défendre contre les oppressions dictées par la société hétéro-blanche-patriarcale et s'emparer de leurs armes. Comme par exemple, la ré-appropriation des insultes « gouine », « pédés »,

« queer » par la communauté LGBTQIA* comme stratégie de défense afin de s'emparer et vider la connotation négative de ces mots :

« Se réappropriation l'insulte, la honte, le stigmatisme, tend à rendre inefficace leur portée infamante. Ce processus autodéfinitionnel concourt également à interroger l'affirmation identitaire. Revendiquer une dénomination injurieuse participe d'une stratégie de « politisation de la honte » [politics of shame] telle que l'a décrite Michael Warner, une stratégie qui consiste à se situer dans une perspective « stigmaphile », de revendication du stigmatisme donc, et de non-conformité avec la norme (Warner 1999 : 41-45). Les politiques queer se situent clairement dans une perspective de « politique de la honte », de dissidence et de refus de l'assimilation, qui passe par une réappropriation du langage de haine. [] En intervenant directement sur le langage, les activistes font du principe d'autodéfinition un enjeu nécessaire à la constitution en tant que sujet, et participent à la création de contre-histoires [counterstories] allant à l'encontre des narrations dominantes (Lindemann Nelson 2001). »³

3 Marie-Émilie Lorenzi, « Queer », « transpédagogue », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe queer », GLAD! [En ligne], (02), mis en ligne le 01 juin 2017, <https://www.revue-glad.org/462> (consulté le 20 novembre 2019.)



Le monde est en mouvement et les mentalités aussi mais certains éléments prennent encore leur temps. Même si aujourd'hui, passant la porte d'une librairie, il y a de grandes chances d'avoir en vitrine ou sur les présentoirs des livres écrits par des femmes et des personnes trans*, certains rayons et certains genres littéraires comme la science-fiction ou la poésie sont limités par une présence très minoritaire de ces auteur•es.

Ce manque est le résultat de différents facteurs. Il est important de souligner le caractère élitiste de la pratique de l'écriture. L'écriture est un savoir qui n'est pas universel. Elle est liée de près avec les notions de classe, de genre et de race qui sont des territoires où se jouent de nombreuses dominations. L'éducation n'est pas accessible à toutes et pour écrire en tant que je il faut tout d'abord avoir un accès à l'enseignement quel qu'il soit. L'écriture demande également un temps qui n'est pas donné à tout le monde. Dans notre société où tout est monétisé, pour avoir du temps il faut avoir de l'argent. Il peut être perçu par des aides qui soulagent mais place l'individu•e dans une certaine précarité économique ou par le travail salarial. Suivant son niveau de vie et ces besoins, le temps de travail salarié occupe une place importante dans le quotidien. À la fois de manière temporelle mais d'un point de vu physique et psychique. De plus, suivant qui on est, le monde de l'emploi peut se montrer hostile et empreint de nombreuses inégalités. L'écriture est par conséquent intrinsèquement liée à l'économie, à l'argent qui donne accès à des biens matériels, des espaces et du temps.

En 1929 est publié le livre *A Room of One's Own* (*Une chambre à soi*), premier essai féministe de Virginia Woolf qui est déjà l'autrice de trois romans. Pour elle cette réalité matérielle est lourde de conséquence pour le devenir des auteur·es mais reste minime par rapport à l'écart social subit :

« Les difficultés matérielles auxquelles les femmes se heurtaient étaient terribles ; mais bien pires étaient pour elles les difficultés immatérielles. L'indifférence du monde que Keats et Flaubert et d'autres hommes de génie ont trouvée dure à supporter était, lorsqu'il s'agissait de femmes, non pas de l'indifférence, mais de l'hostilité. Le monde ne leur disait pas ce qu'il disait aux hommes : écrivez si vous le voulez, je m'en moque... Le monde leur disait avec un éclat de rire : Écrire ? Pourquoi écririez-vous ? »⁴

Sans éclat de rire cette fois, la question se pose quand même : **Pourquoi écrire ?**

L'écriture est un véhicule de savoir certes mais les enjeux sont tentaculaires. **Écrire est un outil** qui ouvre des champs de possibles. **Écrire est un pouvoir**, au sens premier du terme. Puissance, possibilité. C'est prendre la parole même quand elle n'est pas donnée ou autorisée. **Écrire est un territoire**. C'est un moyen d'expression multiple et varié. Le genre dans la littérature est infini. Poésie, roman, biographie, nouvelle, essai, slogan, auto-biographie, théâtre, science-fiction, conte, dialogue... Des régions définies, codées servant de moteur où l'ancrage est possible et

4 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929), rééd. 10/18, France, 1996, p.79.

pouvant être utilisées comme des barrières à faire tomber pour circuler plus facilement. **Écrire est une conscience.** Une conscience veinée, riche des représentations. Elle est vivante et se nourrit de nos corps, nos esprits, nos vies. Elle sort de l'isolement. Elle rassemble. **Écrire est une empreinte** qui témoigne des histoires. Elle les rend visibles, les inscrit dans l'espace et le temps. Elle est un réel enjeu pour les personnes minorisé-es car elle archive les pensées et les vécus en les matérialisant. Elle s'exprime et se transmet par les lettres, les phrases, le papier, les gestes et la langue. **Écrire est une action** qui se libère, une émotion qui évolue en pensées, en idées et en mots. Les mots se transforment, devenant des actions concrètes et durables.

« Avoir une « chambre à soi » comme le clamait Virginia Woolf, c'est avoir un monde où se déploie la possibilité de se dire avec ses propres mots, là où le racisme, le capitalisme et le patriarcat vous ont déjà dénies par avance, vous ont déjà considérées comme des êtres malodorants, laids, corvéables à merci, incapables ou encore lascifs et bestialement érotiques. »⁵

Aimant affirmer ses multiples identités, Audre Lorde avait pour habitude de commencer ses lectures publiques en situant son *je* :

« Je vous parle en tant que poète, noire, féministe, lesbienne, mère, guerrière, professeure et survivante du cancer. »

5 Hourya Bentouhami, « Audre Lorde : le savoir des opprimées », *Ballast*, n°6, 2017.

Ce qui a permis à Audre Lorde de s'exprimer pleinement et d'accéder au langage, c'est sa poésie. Très jeune elle fut confrontée au racisme et comprit alors que le silence ne la protégeait pas. Ni elle, ni personne. C'est sur cette problématique, le fait qu'elle soit Noire que l'écriture a débuté pour elle.⁶ Faisant de la poésie un moyen de mettre en mot le silence et faire de la parole une action. De cette façon, Audre Lorde a transmis une tradition de poète-sse Noir-e, dont elle fait parti. Mais sa contribution principale dans ce mouvement, est liée au fait qu'elle écrit en tant que lesbienne.

Dans son travail, elle met l'accent sur le fait que la poésie fait partie intégrante de nos vies et montre son accessibilité. Pour elle, la poésie s'écrit partout même dans le métro. Elle exprime l'importance de se saisir des outils qui sont à portée de main, même les plus petits et insignifiants, car ils peuvent être utilisés pour extraire, nommer et définir :

« Ce que nous faisons de nos vies, les changements que nous souhaitons leur apporter, dépendent directement de la qualité de la lumière dont nous les éclairons. C'est au cœur de cette lumière que nos idées prennent forme, ces idées à travers lesquelles nous cherchons notre magie et l'accomplissons. Voilà, la poésie est comme une révélation, car c'est grâce à la poésie que nous mettons en mots nos idées qui – avant d'être poème – sont sans nom et sans forme, prêtes à éclore et déjà palpables. »⁷

6 Le terme « problématique » est utilisé en référence à la réflexion d'Amandine Gay dans le podcast La poudre, épisode 6 - Amandine Gay, animé par Lauren Bastide, où elle parle de construction identitaire. Voir la citation p. 103.

7 Audre Lorde, « La poésie n'est pas un luxe », *Sister Outsider*, Editions Mamamélis, Suisse, 2003, p.35.

Audre Lorde voit la poésie comme un acte révolutionnaire, comme une arme aillant pour but de changer l'avenir commun, comme une façon essentielle d'être humain·e. Elle écrit sur les feelings, les joies, les tristesses, les angoisses, les désirs, les rêves inaccomplis, les blessures, les injustices.

Malgré la grande difficulté pour les personnes minorisé·es d'accéder à une légitimité, iels écrivent. Le besoin et l'envie de s'exprimer sont universels et se renforcent d'avantage quand le sujet est opprimé en devenant une réelle *nécessité*. Une rage qui grandit. À l'intérieur. Une rage qui bout face aux injustices et qui, avant d'implorer, se couche sur le papier, se transformant en mots. Audre Lorde dit encore :

« Pour les femmes, cependant, la poésie n'est pas un luxe. C'est une nécessité vitale. [...] La poésie est le cheminement qui nous aide à formuler ce qui est sans nom, le rendant ainsi envisageable. Les horizons les plus lointains de nos espoirs et de nos peurs sont pavés de nos poèmes, taillés dans le roc des expériences de nos vies quotidiennes. »⁸

La poésie est une arme et Audre Lorde s'en sert :

8 *Ibid* p.36.

Pour exister.
Pour survivre.
Pour s'exprimer.
Pour agir.
Pour se défendre.
Pour crier.
Pour se battre.
Pour dénoncer.
Pour archiver.
Pour réunir.
Pour transmettre.
Pour militer.

PASSER ENTRE LES MAILLES DU FILET : LE SOUVENIR DES MORTES

Face à cette difficulté de s'inscrire et d'exister en tant que minorité·es dans un environnement hostile, il est bon de s'armer et de trouver des outils afin de se défendre et combattre. En tant qu'auteur·es, comment exister comme *je* dans un monde hétéro-patriarcal ? Pour passer entre les mailles du filet, plusieurs auteur·es ont décidé d'usurper une identité masculine. Utiliser le pseudonyme et l'anonymat afin d'interroger et de transcender les normes de genres.

Virginia Woolf le relève déjà en 1929 ; en citant Currer Bell, Georges Eliots, George Sand. Trois autrices ayant pris la décision de s'anonymiser en se servant d'un nom d'homme. Pour Woolf cet anonymat est une convention forcée ou du moins encouragée « par l'autre sexe » :

« L'anonymat court dans les veines. Le désir d'être voilées les possède encore. Même aujourd'hui, elles sont loin d'être aussi préoccupées que les hommes par le soin de leur gloire et, en général, peuvent passer devant une pierre tombale ou un poteau indicateur sans éprouver l'irrésistible désir d'y graver leur nom. »⁹

Le refus de la société hétéro-patriarcale d'accorder de la légitimité aux travaux et écrits des femmes, des personnes trans*, des personnes racisé·es

9 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929). Rééd 10/18, France, 1996, p.75.

ouvre en grand les portes de l'oubli. Combien de manuscrits ont été jetés sans même avoir été lus ? Combien de livres imprimés n'ont pas été distribués en librairie à cause des noms écrits sur la couverture ? Combien de livres posés sur des étagères sont condamnés à rester dans l'ombre de ceux écrits par des hommes ? Quand bien même ces livres passeraient l'étape de l'impression, la distribution, la vente, la lecture, le succès, que reste-il aujourd'hui ? Quelles traces ont laissées ces auteur·es ? Quelles places leur ont été données ? Beaucoup de leurs biographies et bibliographies ressemblent à des textes à trous, des hypothèses. Des livres qui n'existent plus, qui n'ont pas traversé les siècles car ils n'ont pas été conservés ni archivés. Des vies dans l'ombre rythmées par la spéculation. Des vies oubliées que l'on transforme au grès de nos envies sans jamais être sûr·es de ce qu'iels ont vécu·es, des vies que l'on fétichise à présent.

Le mot « mortes » n'est pas employé dans un sens violent ou réducteur. Même s'il est cru et ne passe pas par quatre chemin il exprime avant tout un statut, celui de ne plus être en vie, d'avoir traversé de la présence à l'absence. « Mort·e » c'est la possibilité d'être resté·e entre les deux, d'être fantôme. Ici seront dressés les portraits de sept écrivaines mortes, sept parmi tant d'autres, les raisons qui les ont poussées à utiliser des pseudonymes et les retours amers qui leur ont été faits.

ACTON	ANNE	CHARLOTTE
CURRER	ELIZABETH	ELLIS
EMILY	JANE	MARIA

Charlotte (1816-1855), Emily (1818-1848) et Anne (1820-1849) Brontë, toutes les trois romancières et écrivaines sont maintenant surnommées *Les sœurs Brontë*, mettant dans l'oubli leurs deux sœurs aînées Maria et Elizabeth décédées à l'âge de dix et onze ans de la tuberculose. Ce surnom qui leur est assigné les présente en tant qu'entité, il les réduit et témoigne de la place qu'il leur a été donné de prendre.

Leur travail littéraire est distinct les unes des autres. Mais c'est ensemble que Charlotte, Emily et Anne ont dû signer leur premier livre afin qu'il puisse être édité.

En 1845, Charlotte décide d'envoyer des poèmes à Robert Southney¹⁰ afin d'avoir des retours. Comme réponse elle reçoit : « La littérature ne peut être l'affaire de la vie d'une femme, et elle ne saurait l'être. Plus elle se consacre aux devoirs qui lui incombent, moins elle aura le loisir de la pratiquer, même au titre d'un talent ou d'un divertissement. »¹¹ Malgré le mur de préjugés qui se dresse devant elle, Charlotte ne démord pas de son ambition d'être écrivaine. Emily non plus d'ailleurs, qui considère que ses poèmes méritent également d'être rendus publics. C'est alors que Charlotte propose une publication conjointe à trois, avec leur sœur Anne. Une fois les trois manuscrits assemblés, Charlotte part à la quête d'un éditeur. Aylott & Jones, 8, Paternoster Row acceptent, en 1846 d'éditer *Poems* à compte d'auteur car « le risque commercial leur semble grand »¹². Ce recueil est signé des pseudonymes masculins Currer, Ellis et Acton Bell. Le livre n'eut guère de succès et seulement trois exemplaires seront vendus.¹³

À la suite de cet échec, elles retournent toutes les trois à la prose, travaillant en secret, elles rédigent chacune un roman dans l'année qui suivit. *Jane Eyre* de Charlotte, *Wuthering Heights* (*Les Hauts de Hurlevent*) d'Emily et *Agnès Grey* d'Anne, paraissent en 1847 sous leurs pseudonymes masculins.

Ces trois livres eurent un impact fort dans le milieu littéraire anglais et seront par la suite reconnus comme des œuvres à part entière. Cependant les retours et critiques qui leurs ont été portées à l'époque témoignent bel et bien d'une misogynie ancrée culturellement et socialement. « Charlotte a publié un livre et il est meilleur qu'on aurait pu le penser ! »¹⁴, propos tenu par leur père, Patrick Brontë, lorsque qu'il découvre la publication de *Jane Eyre* ou encore les premières critiques qui jugent Les Hauts de Hurlevent, comme étant l'œuvre « d'un homme sans foi ni loi »¹⁵.

En 1848, accompagnée d'Anne, Charlotte décide de mettre fin à l'anonymat, elles décident d'aller se présenter en personne à leur éditeur. La raison qui les pousse à rompre avec leur identité masculine est la rumeur que les trois romans étaient en réalité l'œuvre de la même personne, Ellis Bell. Contrairement à Emily, il est important pour Charlotte et Anne que leur travail soit reconnu de manière située et distincte.

Après leurs morts, au fil des années, une fétichisation est née autour de ces trois sœurs. Leur maison est reconvertie en musée littéraire où l'on peut naviguer de pièces en pièces, admirer les ustensiles de cuisine, les dentelles et les vêtements qu'elles ont pu porter. Confusion entre personnes et personnages. Selon Laurence Matthewman, tout comme leurs livres, leurs vies sont « tombées dans le domaine public. »¹⁶

10 Robert Southney (1774 – 1843) est un écrivain romantique anglais. En 1813, il fût nommé par le roi à la fonction de Poète Lauréat du Royaume-Unis jusqu'à sa mort.

11 Juliet Barker, *The Brontës*. St. Martin's Press, Londres, 1996, p. 262.

12 *Ibid.* p. 484-485.

13 *Ibid.* p. 499.

14 *Ibid.* p. 546.

15 *Ibid.* p.539-542.

16 Laurence Matthewman, *Haworth et les sœurs Brontë*. Université de Toulouse-I, p. 1-27.

A.-R. CHIQUITAE.-L. ESTHER ETHEL
 GEORGES JEANNE KY LAURE
 LÉA LOUISE LUCE LUCY M. PAUL
 PERCIVAL RENÉ RENÉE WILLIAM

Renée Dunan (1892-1936) est une écrivaine, une journaliste, une poétesse, une directrice de collections, une activiste qui militait en faveur des droits des femmes, du nudisme, et contre les injustices. Elle a écrit plus d'une cinquantaine de livres, de nouvelles et d'articles qui ont principalement été édités entre 1922 et 1934. La spécificité de Renée Dunan est qu'elle est poly, qu'elle est multiple. À la fois dans son cheminement de pensée et ses convictions qui n'ont cessées de se déplacer : elle se nomma socialiste, anarchiste, dadaïste, pacifiste, naturiste puis féministe ; dans son écriture où elle s'essaya à divers genres et sujets : essais, poésie, policier, philosophie, érotisme, (pré)histoire, science-fiction, psychologie, sciences, espionnage, aventures, occultisme, ésotérisme et fantastique ; et également dans la signature de ses textes. Elle signa ses écrits avec plus de quinze pseudonymes différents, certains dont elle reconnaît l'usage et d'autres restés sous réserve. Des noms d'hommes, de femmes, francophones et parfois anglophones.

Renée Dunan est tout. Sa pluridisciplinarité et sa productivité intensive auraient pu faire d'elle une figure phare du monde littéraire, grâce à son savoir, ses compétences et son aisance à s'aventurer dans les chemins inexplorés. Une œuvre tentaculaire donc, qui s'est nourrie et a puisé ses ressources de partout.

Si « Renée Dunan fut omniprésente, incontournable, crainte, haïe et respectée à la fois »¹⁷, alors pourquoi maintenant, Renée Dunan est... rien ? La majorité des biographies et autres textes qui ont servis à écrire ici son portrait sont flous, troués, écrits au conditionnel. Des morceaux de sa vie disparus tout comme une partie de ses livres désormais introuvables. Ce que l'on trouve principalement en tapant son nom dans un moteur de recherche se sont des énigmes,

des débats autour de l'assignation des pseudonymes et des articles prenant la forme d'enquête : « Georges Dunan a usurpé l'identité de Renée Dunan : hypothèse confirmée ! ». Le fait que ses correspondances fûrent éparpillées partout dans le monde n'aide pas à recoller les morceaux mais ses lettres éclairent quand même quelques zones d'ombre.

Pourquoi Renée Dunan signa un grand nombre de ses écrits avec un pseudonyme ? Une des raisons est la difficulté, en tant que femme, d'écrire sur ce que l'on veut et de trouver un éditeur qui veuille bien publier tel quel le manuscrit. En 1928, Maurice Duflou publie sous le manteau *Les Caprices du Sexe ou les audaces érotiques de mademoiselle Louise de B...* de Louise Dormienne. À travers la correspondance échangée entre Eugène Humbert et Renée Dunan, conservée par The International Institute of Social History (IISH) aux Pays-Bas, on comprend que Louise Dormienne est l'un des nombreux pseudonymes de Renée Dunan. Cet échange manuscrit laisse entrevoir que son texte fût corrigé et modifié par une autre personne désignée par l'éditeur¹⁸ :

Lettre autographe signée du 4 février 1929 :

« à cette heure, un peu en froid avec M. D. [Maurice Duflou], qui fit corriger le livre par je ne sais quel imbécile, je n'ai pas encore fait la démarche pour récupérer les exemplaires. »

Lettre autographe signée du 20 avril 1929 :

« on ne touche pas à un texte lettré, on ne lui fait pas plus de corrections (idiotes) qu'un marchand de vin ne vide une bouteille de Château-Margaux pour y mettre une vinasse de son gré et la vendre encore sous l'étiquette. »

En 2000, La Musardine réédite *Les Caprices du sexe ou Les audaces érotiques de Mademoiselle Louise de B...* . Cette fois-ci, le livre est accompagné d'une préface de Jean-Jacques Pauvert, offrant de nouvelles explications autour du manuscrit d'origine :

« Dans ses souvenirs, Alexandrian rapporte que Maurice Duflou lui avait confié sa déception devant le premier manuscrit du roman, tel qu'il lui avait été apporté : « Il y avait des pages entières sur la syphilis : vous vous rendez compte, tout un cours médical là-dessus dans un roman érotique ! Aucun amateur n'en aurait voulu. Je lui ai fait couper ce passage illico ».¹⁹

Ces informations expliquent pourquoi Renée Dunan n'a pas voulu attribuer son nom à un texte qui finalement, n'est plus tout à fait le sien. Non seulement l'éditeur lui a demandé de faire des coupes dans son roman, mais il a aussi fait réécrire en partie le texte, sans son accord, « par je ne sais quel imbécile. »

D'autres informations autour de ce livre donnent des indices sur le fait qu'un certain nombre des ouvrages de Renée Dunan ont disparus :

« Des poursuites motivées par la réimpression de cet ouvrage ont amené la 10e chambre du tribunal correctionnel de la Seine à en ordonner la destruction par trois jugements prononcés entre avril 1950 et mai 1954 et qui ont tous été confirmés par la cour d'appel de Paris (20 juin 1951, 26 juillet 1952 et 7 juin 1955). »²⁰

Il faudra attendre 1947 avant que le roman ne soit réimprimé clandestinement sous un autre titre et 1985 pour une réédition officielle par les éditions Le Terrain Vague. De combien de livres le tribunal de Paris a-t-il demandé la destruction ? Quelles en sont les raisons ?

- 17 Fabrice Mundzik, « Préface », dans Renée Dunan, *Le Roman de la fin des Hommes*. Les éditions Les Moutons électrique, France, 2015.
- 18 [En ligne] <http://reneedunan.over-blog.com>. Site consacré à Renée Dunan, sous l'initiative de Fabrice Mundzik, éditeur, essayiste et anthologiste.
- 19 Jean-Jacques Pauvert, « Préface », dans Louise Dormienne, *Les Caprices du sexe ou Les audaces érotiques de Mademoiselle Louise de B.* France : La Musardine, 2000.
- 20 Pascal Pia, *Les Livres de l'Enfer : du XVIème siècle à nos jours*. Ed. C. Coulet et A. Faure, 1978.

Lucy Schwob (1894-1954) est une écrivaine, une plasticienne et une photographe. Suzanne Malherbe (1892-1972) est une illustratrice, une designeuse et une photographe ; deux vies liées par l'amour et la lutte.

Suzanne et Lucy se connaissent dès leur plus jeune âge, leurs pères -tout deux directeur, l'un d'une école de Médecine et l'autre d'un journal républicain *Le Phare de la Loire* – étant amis. Durant ces deux premières années au lycée des jeunes filles de Nantes (1905-1907), Lucy subit des attaques anti-sémite violentes et son père Maurice Schwob l'envoie étudier un an en Angleterre. À son retour, elle intègre de nouveau le lycée nantais et c'est dans l'année 1909 que débute leur relation amoureuse avec Suzanne, d'abord clandestinement. Pour Lucy, l'écriture est une affaire de famille, son père et son oncle sont écrivains. Suzanne s'inscrit aux beaux arts de Nantes et suit trois ans d'études. En 1914, Lucy publie ses premiers textes dans la revue *Mercur de France* sous le nom de Claude Courlis, qui deviendra Claude Cahun vers 1917 en souvenir de sa grand-mère Mathilde Cahun. Elle publie aussi des textes dans *Le Phare de la Loire*, ainsi que Suzanne qui prend le nom de Marcel Moore. Leurs pseudonymes sont choisis dans une volonté de brouiller leurs identités de genre. Déconstruire le genre, s'attribuer une autre assignation, naviguer dans la binarité des genres pour s'en extraire sont les sujets principaux que l'on retrouve dans leurs poèmes, leurs photographies, leurs illustrations et leurs collages. Le nom comme un masque, un masque identitaire qui permet de se détacher d'une catégorie, qu'elle soit de genre ou de classe. « Les signes ont-ils un sexe ? Mon multiple est humain. Un signe hermaphrodite ne suffirait pas à le rendre (à lui rendre justice). »²¹ Un autre point commun que Marcel Moore et Claude Cahun partagent, c'est le rejet de leur origine commune : la bourgeoisie et le besoin de se libérer des contraintes sociales liées à elle.

Elles s'installent à Paris en 1918 pour fréquenter l'avant-garde

intellectuelle et artistique, tout en continuant les travaux qu'elles avaient commencés à Nantes. Au fil des années et des rencontres, Claude Cahun se lie avec le groupe des surréalistes affirmant encore plus son engagement politique. Elles déménagent sur l'île de Jersey en 1937, qui sera occupée entre 1940 et 1945 par les allemands. Elles participent à la résistance en rédigeant et en diffusant des tracts en allemand à destination des soldats de la Wehrmacht :

« Elles passent de la parole aux actes en se travestissant et en usant de ce talent d'esquive pour entrer en Résistance contre l'occupant nazi pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que le couple réside à Jersey. C'est là l'aboutissement d'une démarche intellectuelle et politique poussée à son paroxysme : refuser les masques identitaires assignés par la classe sociale, le sexe ou la religion pour ne laisser place qu'à l'individualité. »²²

Le travestissement occupe une place importante dans leurs vies intimes, artistiques et politiques. Devant l'appareil photo mais aussi en dehors, elles changent d'identité de genre et de classe comme on change de vêtements, de coiffure ou de maquillage. Un moyen de se dégager de leur milieu social d'origine, de l'antisémitisme et de la norme hétérosexuelle.

21 Claude Cahun, « Confidences au miroir » [1945-1946], dans François Leperlier, *Écrits*. Nouvelle Edition Place, France 2002 p. 586.

22 Erwan Le Gall. « Se libérer des assignations : Claude Cahun et Marcel Moore » [En ligne] http://enenvor.fr/eeo_actu/entredeuxguerres/se_liberer_des_assignations_claude_cahun_et_marcel_moore.html#_ftn2 (consulté le 20 novembre 2019).

Pauline Tarn (1877-1909) est une poétesse lesbienne britannique de langue française.

Elle vécut d'abord à Londres avec ses parents ; sa mère est américaine et son père est un riche anglais. Assez rapidement, iels s'installent à Paris. Durant sa scolarité, Pauline fait la connaissance de Violette Shillito avec qui elle nouera une forte relation de sororité. En 1886 John Tarn, son père, meurt en laissant derrière lui une grande fortune comme héritage pour sa famille et un vide que Pauline aura du mal à combler. Très tôt, elle découvre un intérêt pour l'écriture. Soutenue par son amie Violette et Charles Brun²³, elle développe une écriture plus poétique.

En 1901 est publié son premier recueil, *Études et Préludes*, signé du pseudonyme R. Vivien. Ce nom a pour but de protéger sa famille de la critique et de préserver son intimité. Il lui permet également de prendre du recul vis à vis de son héritage culturel. Au fil des publications, ce pseudonyme se déploie et prendre la forme de « René Vivien » puis devient Renée Vivien.

Parallèlement, la même année, elle débute une liaison avec la baronne Hélène de Zuylen. Pendant plus de six ans, cette dernière lui apporte une stabilité et un équilibre émotif qui sera bénéfique pour son écriture. En retour, Pauline/Renée lui offre amour et littérature, en lui dédiant la majorité de ses œuvres (à H.L.C.B) et en débutant une collaboration avec elle sous le pseudonyme de Paule Riversdale. De ce nom, une dizaine d'ouvrages sont signés.

À travers ses poèmes transparaît son envie de s'appropriier les domaines de connaissance jusqu'alors réservés aux hommes. Elle est animée par un réel besoin de défier et troubler le monde littéraire étant dominé par les hommes. En réponse à son œuvre, beaucoup d'auteurs écrivirent des textes critiques, remplis de misogynie et de dédain. Car en plus d'être une femme, Renée Vivien suscite un grand

nombre de réactions de par son homosexualité qu'elle ne cache pas. À son époque, l'homosexualité était perçue comme une maladie mentale. Les critiques dressent le portrait d'une femme damnée, perverse et libertine basé sur une idéologie hétéro-normative encore plus puissante à son époque.

En 1903, elle traduit l'œuvre antique de la poétesse emblématique, Sapho, ce qui lui vaudra le surnom de Sapho 1900. Elle dédia aussi des poèmes aux figures antiques de Lilith, Viviane, Latone et Sélanna. Elle axe une partie de son travail sur la réappropriation d'une mémoire cette fois-ci féminine allant vers la reconquête de la littérature.

La poésie de Renée Vivien s'inscrit dans la révolte, la violence, le lesbianisme, l'amour, la passion et la mort ; le tout entouré de violettes, à l'image de sa vie. Elle crée un univers sombre qui s'étoffe à chaque ouvrage et correspond à son parcours : la mort de proches, les déceptions amoureuses qu'elle peine à dépasser, le rejet de ses écrits par la critique.

Ses obstacles lui font mener une vie qui se durcit et la poussent petit à petit vers l'alcoolisme. Sa dépression, l'alcool, l'anorexie et les maladies liées à ces facteurs l'amènent pendant deux ans vers la mort.

L'œuvre de Renée Vivien est colossale. L'émancipation qu'elle génère à travers ses écrits suscite encore un intérêt et de nouvelles recherches émergent de nos jours.

- 23 Charles Brun, poète et professeur de lettres, accompagnera Renée Vivien tout au long de sa carrière littéraire. Ami et conseiller : il relira et corrigera tous les manuscrits avant leurs publications.

Le pseudonyme peut être employé pour diverses raisons et diverses fins.

Il est le nom emprunté. Le nom à usage unique. Le nom qui en remplace un autre, qui restera toujours. Le nom de deux ou plus. Le nom qui réconforte. Le nom où l'on se sent vivre. Le nom qu'on choisit. Le nom qu'on nous donne. Le nom d'une identité. Le nom qui dépasse la censure. Le nom qui se trouve en couverture.

Le pseudonyme est un outil d'émancipation.

Il a permis – et permet de.

À Charlotte, Emily et Anne Brontë d'avoir trouvé un éditeur.

À Renée Dunan d'avoir pu explorer les genres littéraires.

À Claude Cahun et Marcel Moore d'avoir expérimenté et vécu leurs identités de genres.

À Renée Vivien de s'être donnée une place.

Dans le cadre de ces portraits, plusieurs questions ont émergées (l'une d'elles est une question piège) :

Pour nommer les auteur·es mortes :

- Comment savoir quand le pseudonyme est utilisé comme un outil ?
- Comment savoir quand le pseudonyme est vécu comme une identité propre ?

À quel moment le pseudonyme remplace l'identité civile :

- Quand la personne l'a décidé elle-même ?
- Quand tout le monde lo nomme ainsi, faisant autorité sur ses choix et ses envies personnelles ?

L'œuvre de Monique Wittig se base principalement sur le remaniement de la langue, travailler à l'intérieur de celle-ci afin de modifier l'ordre établi, neutraliser le genre, en ôter sa marque. Une marque telle une morsure de serpent, venimeuse, qui s'est propagée et a contaminée la langue :

« Ils écrivent de ce droit de donner des noms qu'il va si loin que l'on peut considérer l'origine du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux qui dominant. Ainsi ils disent qu'ils ont dit ceci est telle ou telle chose, ils ont attaché à un objet et à un fait tel vocable et par là ils se le sont pour ainsi dire appropriés. Elles disent, ce faisant ils ont gueulé hurlé de toutes leurs forces pour te réduire au silence. Elles disent, le langage que tu parles t'empoisonne la glotte la langue le palais les lèvres. Elles disent le langage que tu parles est fait de mots qui te tuent. Elles disent, le langage que tu parles est fait de signes qui à proprement parler désignent ce qu'ils se sont appropriés. »²⁴

Monique Wittig est une machine de guerre, armée jusqu'aux dents. Elle a un plan. Un plan qui mise sur la destruction de la langue. Ses livres sont des chevaux de Troie²⁵. Tout casser pour en faire

24 Monique Wittig, *Les Guérillères*. Éditions de Minuits, France, 1969, p.162.

25 *« Toute œuvre littéraire importante est, au moment de sa production comme le cheval de Troie. Toute œuvre ayant une nouvelle forme fonctionne comme une machine de guerre, car son intention et son but sont de démolir les vieilles formes et règles conventionnelles. »* >

un véritable chantier. Faire du langage une ruine pour enfin le rénover. Extraire l'essence des mots et la mettre au feu. Son projet politique est un appel à combattre le système hétéronormé, détruire ces catégories de genres afin de dépasser l'opposition biologique entre les femmes et les hommes.

Pour cela, elle utilise les pronoms. Elle voit en eux un pouvoir, les déconstruire ou les employer autrement transforme le langage. Alors elle s'y attelle :

on

L'opoponax (1964), une autobiographie d'enfance au *on*, pronom neutre, afin de faire sortir les personnages de la caractérisation première : le genre. Cela permet également aux lecteur·rices de s'emparer plus facilement des vécus, des personnages et du livre.

elles

Les Guérillères (1969), une épopée lesbienne qui rend omniprésent le *elles*, tentant à nouveau de dépasser la catégorisation par le genre et s'opposant radicalement à l'universalisation du *ils*.

Après avoir travaillé sur les pronoms indéfini et pluriel de la troisième personne, elle s'attaque et axe sa recherche sur la première personne du singulier : *je*. *Je* est l'incarnation de soi. *Je* est particulier, dans le sens où il est personnel. Dire *je*, c'est parler en tant que seul·e individu·e. À travers notre langage, « aussitôt qu'il y a un *je*, il y a manifestation du genre. »²⁶ et cela pose un

Monique Wittig, *La Pensée straight*. Editions Amsterdam, 1992, p. 124.

- 26 Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*. Presses universitaires de Lyon, Les catégories philosophiques, 2010, p. 134.

de

je

à

j/e

Le corps Lesbien (1973) est un livre qui reste *en dehors* de tout genre littéraire. À l'intérieur, elle adopte un point de vue lesbien qu'elle place en point de vue universel. Elle déconstruit le corps normé, le fragmente, en partant du principe que les lesbiennes « ne sont pas des femmes »²⁷, qu'elles représentent le dépassement et la remise en cause du régime politique hétérosexuel qui gouverne les relations hommes/femmes. Les lesbiennes se trouvent par conséquent *en dehors* des catégories de genres²⁸. Dans cet ouvrage, il n'y a donc ni intrigue ni personnage. Deux textes se font dialogue : l'un est une énumération du champ lexical anatomique, l'autre un enchaînement de scènes amoureuses et sexuelles entre *je* et *tu* qui incarnent deux corps.

C'est dans ce cheminement de pensée visant à la neutralité de la langue et à l'universel que *je* devient *j/e*²⁹. C'est typographiquement que Wittig rompt avec l'utilisation habituelle du je porteur de genre.

27 Monique Wittig, *La Pensée straight*. Editions Amsterdam, 1992, p. 77.

28 « Que les lesbiennes le sachent ou non, leur situation, ici et maintenant, dans notre société, est philosophiquement (politiquement) au-delà des catégories de sexes. » Monique Wittig, *La Pensée straight*, Ed Amsterdam, 1992, p. 90.

29 « Parler, dire je, se réapproprier tout le langage, ne peut se faire que par un je entier, total, universel, sans genre. » Monique Wittig, *Le Chantier* >

Fracturer le langage à l'aide d'un pied de biche. L'ouvrir en deux, laisser jaillir ses entrailles. Le vider de son contenu. Utiliser les mots autrement. Déplacer le et les sujets. Décharger les pronoms de leurs genres assignés : « Par ces mêmes mots qui établissent et contrôlent le genre dans le langage, il me semble qu'il est possible de le remettre en question dans son emploi, voire de le rendre caduc. »³⁰ Voilà le cheval de bataille qu'elle met en place. Libre à toustes de s'en servir.

littéraire. Presses universitaires de Lyon, Les catégories philosophiques, 2010, p. 138.

30 Ibid p. 141.

**NO RELIGIOUS
EXEMPTIONS
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**SILENCE
EQUALS
VIOLENCE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**FUCK
YOUR
GENDER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**VISIBLY
QUEER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**WE'RE QUEER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**QUEER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**QUEER
NATION
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**READ MY
LABIA
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**TRANS
POWER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**QUEERS
BASH
BACK
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**TRANS RIGHTS
A R E
HUMAN RIGHTS
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**STAMP OUT
VIOLENCE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**WE REMEMBER
OUR DEAD
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**GRRL? BOI?
CELEBRATE
QUEERNESS
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**QUEERS
DESERVE
SAFETY
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**GET USED TO IT
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**WE WILL
NOT BE SHOT
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**FIGHT
HOMOPHOBIA
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**POSITIVELY
QUEER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**HOMOPHOBIA
IS A SOCIAL
DISEASE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**WE ARE
FAMILY
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**IN YOUR
FACE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**RAGING
HOMOSEXUALS
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**FAG POWER
QUEER NATION
QUEER POWER
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO QUEERNATION.ORG

**TRANS KIDS JUST
WANT TO PEE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**PROMOTE
QUEER
VISIBILITY
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**LUSCIOUS
LESBIAN
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**DYKE
PRIDE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**PROMOTE
HOMOSEXUALITY
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**POWER
LESBIAN
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**CALL YOUR
SENATOR
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**CALL YOUR
REPRESENTATIVE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**TRANS
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**DYKE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**REMEMBER
ORLANDO
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**END THE
HATRED
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**STAMP OUT
HOMOPHOBIA
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

**WE'RE HERE
QUEER NATION**

SAN FRANCISCO - QUEERNATION.ORG

[11]



[12]

[13]





THE GREAT AMERICAN LESBIAN ART SHOW

Lesbian Visual Artists come out of the closet! The Great American Lesbian Art Show will be a national celebration of Lesbian culture, as well as the formation of a national network of Lesbian Visual Artists.

In April, 1980, Lesbians all over the country will be showing our work in galleries, bookstores, bars, homes, streets and wherever we can invent or imagine. The G.A.L.A.S. collective will provide information and advice to any Lesbian Visual Artist who wants to find a way to show her work as part of this national celebration and coming out as a Lesbian Art Worker.

Artists will send documentation (slides and photographs) of our shows and in May we will exhibit it all at the Woman's Building in Los Angeles, in conjunction with an exhibition honoring several known long-time out, Lesbian Artists. All work will become part of the existing permanent archives at the Woman's Building, and also archives in New York. We also have plans for a catalogue with political as well as historical analysis of our situation.

MAKE HISTORY AND COME OUT BY SHOWING YOUR WORK WITH US!

YES I am interested in:

- ☐ organizing shows in my area
- ☐ making a contribution of \$ _____
- ☐ more information on how to show
- ☐ being a contact for my region
- ☐ being on your mailing list

WRITE: GALAS

Tyaga, co-ordinator
P.O. Box 38777
Hollywood, CA 90038

Co-sponsored by the Woman's Building and Gay Community Services Center

**« BROUILLER LES CARTES.
MASCULIN ? FÉMININ ?
MAIS ÇA DÉPEND DES CAS.
NEUTRE
EST LE SEUL GENRE
QUI ME CONVIENT
TOUJOURS. »** ^[15]

«Du fond de mon passé, je retourne
vers toi,
Mytilène, à travers les siècles
disparates,
T'apportant ma ferveur, ma jeunesse
et ma foi,
Et mon amour, ainsi qu'un présent
d'aromates,
Mytilène, à travers les siècles
disparates,
Du fond de mon passé, je retourne
vers toi.

Je retrouve tes flots, tes oliviers, tes
vignes,
Et ton azur où je me fonds et me
dissous,
Tes barques, et tes monts avec leurs
nobles lignes,
Tes cigales aux cris exaspérés et fous,
Sous ton azur, où je me fonds et me
dissous,
Je retrouve tes flots, tes oliviers, tes
vignes.

Reçois dans tes vergers un couple
féminin,
Île mélodieuse et propice aux
caresses,
Parmi l'asiatique odeur du lourd
jasmin,
Tu n'as point oublié Psappa ni ses
maîtresses,
Ile mélodieuse et propice aux
caresses,
Reçois dans tes vergers un couple
féminin. » [16]

[17]



J/e m/e mets à trembler sans pouvoir m/ /arrêter, toi m/on inique m/on inquisitrice tu ne m/e lâches pas, tu veux que j/e parle, la peur m/e prend m/es cheveux sont secoués, les hémisphères mous de m/on cerveau la dure-mère le cervelet bougent sous m/a boîte crânienne, m/a langue m/a luette m/es mâchoires tremblent, j/e ne peux pas tenir m/es lèvres serrées, m/es dents s'entrechoquent, m/es artères battent à coups furieux dans m/on cou à m/es aines à m/on cœur, m/es yeux sont pressés par leurs orbites, m/es intestins tressautent, m/on estomac se révolte, le mouvement se propage à tous m/es muscles, les trapèzes les deltoïdes les pectoraux les adducteurs les couturiers les internes les externes sont tout secoués de spasmes, les os de m/es jambes quand tu ne les maintient pas misérable se heurtent, il y a une accélération prodigieuse du mouvement jusqu'au point où détachée de l'apesanteur j/e m//élève, j/e m/e tiens à hauteur de tes yeux, toi alors m/a très infâme tu me chasses brutalement tandis que muette j/e tombe, tu m/e traques ma très féroce, tu m/e contrains à crier, tu mets les mots dans m/a bouche, tu m/e les souffles dans m/on oreille et j/e le fais, non maîtresse, non pitié, ne m/e vendez pas, ne m/e mettez pas aux fers, ne

LE CORPS LESBIEN LA
CYPRINE LA BAVE LA
SALIVE LA MORVE
LA SUEUR LES LAR-
MES LE CERUMEN
L'URINE LES FÈCES
LES EXCRÉMENTS
LE SANG LA LYMPHE
LA GÉLATINE L'EAU
LE CHYLE LE CHYME
LES HUMEURS LES
SÉCRÉTIONS LE PUS
LES SANIES LES SUP-
PURATIONS LA BILE

LES SUCS LES ACIDES
LES FLUIDE LES
JUS LES COULÉES
L'ÉCUME LE SOUFFRE
L'URÉE LE LAIT L'AL-
BUMINE L'OXYGÈNE
LES FLATULENCES
LES POCHES LES PA-
ROIS LES MEMBRA-
NES LE PÉRITOINE
L'ÉPIPLOON LA PLÈ-
VRE LE VAGIN LES
VEINES LES ARTÈ-
RES LES VAIS-

m/e faites pas crever les yeux, daignez siffler vos chiens, j/e vous en supplie, épargnez m/oi juste encore un instant.

Des spores sortent de ton épiderme. Tes pores les produisent par milliers, j/e regarde les éclatements menus, j/e vois comment les spores descendent au bout de filaments pileux sans se détacher d'eux, les tiges poussent, les spores se développent et s'arrondissent, les boules innombrables ensemble entrechoquées font des stridences des cliquetis des vibrations de harpe éolienne. Tu te dresses au ralenti tes bras étendus au-devant de toi tes jambes en élongation tes cuisses raidies tout ton corps en mouvement, tu t'avances soutenue par le vol des sphères se dilatant dans l'air. Chacun de tes gestes produit un ensemble de son qui font bouger les oreilles dans tous les sens. J/e te suis, j/e m/e déplace dans ton ombre gigantesque démultipliée prolongée par les sphères. Par milliers elles brouillent ta silhouette ou bien elles la font apparaître en pointillés quand elles accrochent le soleil au cours

- [9] Lautens Richard, *Claiming dignity : Queer Nation*, Manifestation anti-guerre. Toronto, 1991.
- [10] *Queer Nation*, Planches de stickers, 1990-2019.
- [11] Manifestation du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR). Paris, mai 1971.
- [12] Marche des Fiertés. Paris, 2018.
- [13] « Proud Iranian Dykes » (« Iranienne, Lesbienne et Fièrè »). Marche des Fiertés, San Francisco juillet 2006.
- [14] « Les artistes visuels lesbiennes sortent du placard ! », Flyer, Woman's Building (Los Angeles, Calif.). The Great American Lesbian Art Show, 1980. Woman's Building records, 1970-1992.
- [15] Claude Cahun, *Aveux non avendus*. Paris : Éditions du Carrefour, 1930. p. 176.
- [16] Renée Vivien, « En débarquant à Mytilène », dans *A l'heure des mains jointes*. France : Alphonse Lemerre, 1906. p. 47-49.
- [17] Martha Vicinus, « Renée Vivien and Natalie Barney », dans *Intimate Friends*. Paris, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 1900.
- [18] Monique Wittig, *Le Corps lesbien*. France : Les Éditions de Minuit, 1973.

2

NOUS

***Nous* créons un groupe**
Nous* incarnons un ensemble de *je
Nous* sommes *nous

Nous est un mot utilisé par un groupe de personnes s'auto-désignant. Ce pronom personnel permet de s'exprimer en tant que sujet, un sujet multiple. Pour que le *nous* existe, il a besoin d'être constitué de plusieurs *je*. La multitude de représentations individuelles, de vies, d'identités, de corps mis ensemble forme un nombre, une masse. *Nous* et *je* sont donc intrinsèquement liés et nourrissent ensemble une relation de dépendance et de force régie par un mouvement perpétuel entre : le singulier et le pluriel, l'individuel et le collectif. La pratique de l'auto-définition incarnée par le *je* est amplifiée, décuplée avec le *nous*. Cet outil augmenté sort l'individu·e de l'isolement, l'amène au rassemblement et à la solidarité.

***Nous* est une communauté**
***Nous* est un *bloc*³¹**
***Nous* est collectif·ve**

- 31 « En son sens premier, un bloc est une masse solide constituée d'une même substance et formant un corps unitaire (comme un bloc de marbre), ou bien un ensemble de corps solidaires entre eux (comme un bloc de béton, ou un bloc d'os fossilisés) », Wikipédia, page article *Bloc*.

Cependant, si l'on suit la pensée développée par Monique Wittig qui dit : « [qu']on peut considérer l'origine du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux que dominant », le pronom *nous* peut être à double tranchant allant vers l'exclusion, la normalisation, la négation et/ou l'invisibilisation. Ce nous est utilisé dans de nombreux textes administratifs, dans les discours présidentiels, un nous mystérieux où les personnes désignées ne sont pas nommées. Dans *À nos amis* quand le Comité invisible dit : « C'est là que « nous » nous retrouvons, là que se tiennent les amis véritables, dispersés aux quatre coins du globe, mais cheminant ensemble. »³², qui est ce « nous » ? Les révolutionnaires ? Les anarchistes ? Les théoricien·es ? Les manifestant·es ? Les gens de gauche ? Les minorités sociales ? Les minorités raciales ? Visiblement dans ce « nous » il n'y a pas de femmes, pas de queer, iels ne peuvent pas être « les amis véritables » car iels ne sont pas inclus·es grammaticalement dans cette phrase. À croire que l'insurrection est réservée aux hommes cisgenres. La langue est une construction régie par des règles de grammaire, d'orthographe et de conjugaison faisant autorité. Comme toute construction, elle peut être déconstruite. L'écriture inclusive existe et ce depuis longtemps. Cet outil permet de nommer et d'inclure les individu·es à travers les mots et la typographie. Il n'y a rien de nouveaux à cela, de nombreuses formulations utilisées aujourd'hui et attribuées au « féminisme contemporain » proviennent de l'Antiquité gréco-latine comme le point médian • ou encore le pronom *icelleux* utilisé dans l'ancien français.

32 Comité Invisible, *À nos amis*. Éditions La Fabrique, France, 2014.

L'ANONYMAT INDIVIDUEL AU SERVICE D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE

Dans le podcast *Miroir Miroir #03 Quand le handicap invisibilise la personne*, est entendu un dialogue entre les voix de Jennifer Padjemi, animatrice, et Elisa Rojas, avocate au barreau de Paris, cofondatrice du CLHEE (Collectif Lutte et Handicaps pour l'Égalité et l'Émancipation). À la question : « Par rapport à vos propres expériences du handicap, comment ça se passe au quotidien les remarques, les discriminations ? Comment les gens se comportent avec vous ? », elle répond :

« En tant que personne handicapée on a toutes des parcours individuels. Par contre, en tant que minorité on a des difficultés et un traitement social commun, qui est collectif. Ce qui m'intéresse moi, avant tout, ce n'est pas tellement de parler de mes problèmes quotidiens, qui d'ailleurs n'ont rien de très originaux mais c'est plutôt d'essayer de trouver ce qu'ils peuvent avoir de commun avec toutes les autres personnes handicapées. C'est vraiment l'objectif de notre travail. »³³

Le postulat d'Elisa Rojas au sujet des minorités marque le point de départ du texte qui suit.

- 33 « Notre travail » renvoie au travail effectué par le collectif CHLEE. Ce groupe est constitué de militant•es et d'activistes directement concerné•es par le handicap. Ensemble, iels dénoncent les institutions, les modes de fonctionnements et les stéréotypes qui stigmatisent les personnes handicapées et lutte pour leurs droits, demandant l'autonomie et l'émancipation pour toutes. Leurs revendications détaillées sont disponibles sur leur site internet : clhee.org.

La force d'un collectif réside dans le fait qu'il est constitué de plusieurs individu·es qui le nourrissent, le forgent et le font vivre. En retour, il donne à ceux qui le composent de la force, de la solidarité, un territoire et des outils d'expression. Dans sa boîte à outils bien remplie se trouvent, au milieu des stylos, du papier, des bombes à peinture ou bien des marteaux, l'anonymat. L'anonymat peut avoir plusieurs facettes, servir différentes causes.

Afin de montrer son accord ou son désaccord, de s'exprimer par rapport à une opinion politique ou pour d'autres causes, les gens descendent dans les rues, se rassemblent, marchent, bloquent, s'assoient. Ils manifestent. La manifestation est un droit qui est protégé par les conventions internationales. Elle peut prendre de nombreuses formes, être organisée ou non, être festive ou silencieuse. Au sein de celle-ci ont été développées différentes tactiques car beaucoup de manifestations sont jugées comme un *contre-pouvoir* s'organisant face à l'autorité établie et par conséquent, subissent de fortes répressions policières afin que leurs voix et leurs gestes soient tus.

Face à cette violence, les manifestant·es s'organisent et cherchent des moyens de lutte. C'est au début des années 1980 en Allemagne, que naît le *black bloc* et en septembre 2000, lors du contre-sommet du FMI et de la Banque Mondiale à Prague, qu'apparaît le *pink bloc*. Ces deux tactiques ont un socle commun : faire masse, ensemble ne faire qu'un. Pour cela, les personnes qui constituent le bloc sont habillées de la même manière : vêtements casuels, k-ways, cagoules ou n'importe quel tissu ou masque permettant de dissimuler le visage. Les couleurs utilisées sont importantes, renforçant l'aspect *masse* du

groupe. Pour le *black bloc* principalement utilisé par des groupes anarchistes et autonomes est privilégié le noir alors que le *pink bloc*, formé par



des groupes radicaux queer et arnacho-queer s'unira sur le violet et/ou le rose.

[19]

Le pouvoir de ces tactiques réside dans le fait que chaque individu·e met de côté son identité civile et individuelle au service d'une identité et de revendications collectives. Abandonner momentanément *je* pour se réincarner dans un *nous*. À ce moment précis le *nous* est plus qu'utile car il permet de mener des actions violentes ou non-violentes que seul·e on ne pourrait pas faire et il permet également la protection de *soi*. En réalité *je* n'est pas totalement oublié, il est dissimulé et ce qui est véritablement caché c'est le visage. **L'anonymat comme un masque** qui permet de ne pas être identifié·e. C'est cela qui trouble tant les médias, les forces policières et l'État car dans notre société, le visage a une place importante. Il est une interface sociale, raciale et de genre qui permet une identification rapide ou plutôt une catégorisation. Lors des manifestations où ces tactiques sont utilisées, l'État policier ne sait donc pas à qui il a affaire. Les manifestant·es sont-iels des hommes ? Des femmes ? Qui constitue le groupe ? Ces techniques de rassemblement ont souvent un but, une action directe. Une fois qu'il est atteint ou exécuté, le *bloc* se désolidarise. Les personnes changent de vêtements, enlèvent leur masques. C'est à visage découvert qu'iels se dispersent

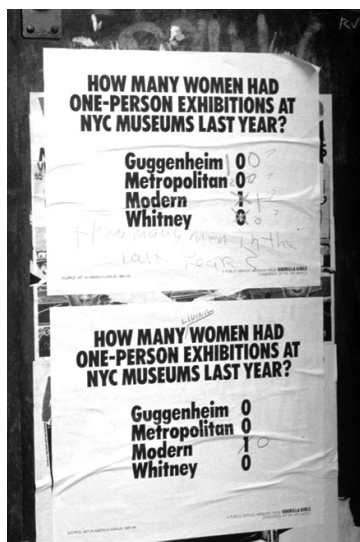
dans le reste du cortège faisant de l'anonymat un mouvement éphémère.

Dans le milieu de l'Art, certains collectifs ont un mode de fonctionnement proche de celui du *bloc*. L'utilisation du collectif peut être une stratégie pour des personnes qui ont à la fois une pratique artistique et une pratique militante car il garantit un certain anonymat voir un anonymat complet si la position est tenue. À travers ce *je* qui devient *nous*, se trouve un ensemble de corps solidaires entre elleux³⁴. Cependant il n'y a pas que les corps physiques qui se regroupent, il y a également les voix et les pensées. Une parole commune apparaît. Celle-ci peut être perçue comme un bouclier permettant au *je* de ne pas être ciblé en tant qu'individu·e, sauvegardant ainsi sa sphère privée et sa pratique professionnelle. Ce pouvoir est généré par l'anonymat, **l'anonymat comme protection**. C'est cette stratégie qui assure aux Guerrilla Girls un confort et une sécurité les autorisant à poursuivre leur pratique graphico-activiste.

En 1985 à New York, le Museum of Modern Art (MoMA) organise l'exposition « *An International Survey of Painting and Sculpture* » (« *Un aperçu international sur la peinture et la sculpture* »), le postulat étant de donner une vue d'ensemble sur l'art contemporain. Sur les cent soixante neuf artistes exposé·es seulement treize sont des femmes. Cette exposition suscite de vives réactions de mécontentement et donne suite à des manifestations. C'est à partir de cet événement que naît le collectif Guerrilla Girls, porté par un groupe d'artistes féministes. Ensemble elles conçoivent et diffusent principalement

34 Ref : définition Bloc, Wikipédia.

des affiches afin «d'interpeller le public sur les discriminations qui sévissent dans les institutions artistiques fortement phallo et ethno centrées»³⁵. Leur première performance fût de coller sur les murs de la ville des affiches dénonçant le manque de représentation. Leur première performance fût de coller sur les murs de la ville des affiches dénonçant le manque de représentation des minorités de genres et des minorités raciales dans les galeries et les musées. Le contenu graphique-militant ne prend pas que la forme de posters, il se déploie également sur des autocollants, des tracts, des banderoles de manifestation et des t-shirts. Ces objets papiers ou textiles rappellent ceux utilisés lors de n'importe quelle intervention publique. L'affichage urbain ainsi que la distribution de tracts leurs permettent de toucher un public socialement plus large et de gagner en visibilité. S'attaquer à un microcosme, dénoncer le sexisme et le racisme qui s'y trouvent leurs permettent de pointer du doigt les discriminations systémiques. De ce fait, leurs revendications sont larges et elles militent également pour le droit des femmes avec par exemple, l'accessibilité pour toutes à l'avortement. Leur travail est fondamental et participe à une prise de conscience sur la représentation des personnes minorisé·es. Pour en revenir sur le fonctionnement même du collectif, sa particularité est l'utilisation total de



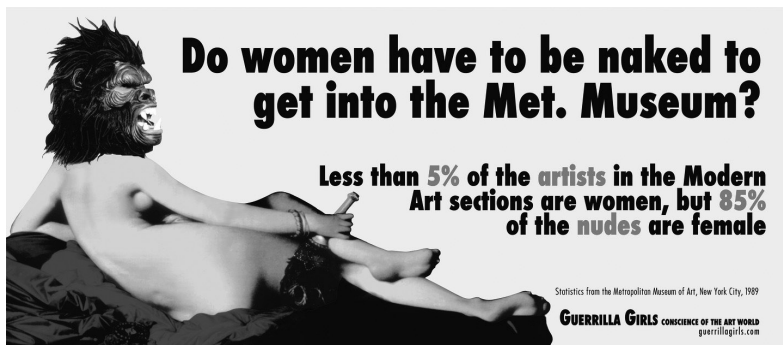
[20]

35 Sonia Recasens, « Guerrilla Girls / La preuve que les féministes ont le sens de l'humour » [En ligne] *Elles@centrepompidou*. 12 avril 2010, www.elles.centrepompidou.fr/blog/?p=748.

l'anonymat : personne ne sait qui elles sont ni combien elles sont. Cette protection à deux buts : concentrer le public sur les revendications et non sur leurs identités ; éviter les représailles et autres conflits qui viendrait nuire à leur carrière artistique. Quand elles doivent se nommer entre elles pour s'organiser ou pour des événements publics, des interviews, elles utilisent comme pseudonymes des noms d'artistes femmes mortes. L'idée est venue d'une des Guerrilla Girls afin de donner une voix à ces femmes artistes oubliées et ainsi perpétuer leurs mémoires.³⁶ L'anonymat est aussi porté par leurs masques de gorille, pièce importante de leur dispositif. Même si le gorille est apparu de manière hasardeuse³⁷, ce symbole est porteur de sens. Dans la culture populaire et dans les médias il est souvent relié aux représentations de singes capturés et/ou apprivoisés. Étant opprimé par les humain-es, il représente l'émancipation et la quête de liberté.³⁸ L'autre facette du gorille est son assignation stéréotypé à la « virilité », à « l'homme », à « la domination masculine ». La réappropriation de ce symbole s'inscrit dans la lignée de leurs revendications. La tête de gorille apparaît également dans leurs photo-montages où elles superposent les corps érotisés de femmes peintes à la tête de gorille, créant un décalage humoristique et soulignant ainsi aux spectateur-ices le caractère sexuelle de l'image. De plus, l'ajout du gorille questionne et modifie la vision stéréotypée de « la beauté féminine », un autre but des Guerrilla Girls. Poilu et masqué, le collectif veille à détruire les stéréotypes de genres, mettre en lettre majuscule les

36 Voir annexe p. 121.

37 L'anecdote veut que lors d'une réunion, une des Guerrilla Girls aurait mal épelé le mot, transformant « guerilla » en « gorilla ».



[21]

L'anonymat individuel pose souvent la question de la signature. Sa réponse fluctue entre l'utilisation de pseudonyme, de nom d'empreint ou encore l'absence même de nom. Ce choix repose sur le principe d'échange entre lo émeutteur·rice et lo destinataire. Selon qui est ce *je* ou *nous* qui émet un message, il ne sera pas perçu de la même manière. Les pronoms qui désignent un ou des individu·es sont marqueurs d'identités. Étant dans une société hétéro-blanche-patriarcale,

- 38 « Et surtout soyez un grand gorille. En 1917, Kafka a écrit une nouvelle *A Report to An Academy* dans laquelle un grand singe parle de ce que c'est que d'être pris en captivité par un groupe de diplômés, du genre intellectuel. L'histoire se termine avec le singe complètement apprivoisé et brisé par ces universitaires stupides. Mais dans une version antérieure, Kafka raconte une histoire différente. Le singe termine son récit en demandant aux autres singes de ne pas se laisser apprivoiser. Il dit plutôt : « brisez les barreaux de vos cages, faites une ouverture, faufilez vous au travers et demandez-vous où VOUS voulez aller ? » extrait du discours de Kathe Kollwitz lors du *Commencement Ceremony* au School of the Art Institute's, 2010.

il y a des récits, des vies que les dominants ne préfèrent pas entendre ou n'écoulent même pas. Faut-il se nommer au risque de ne pas être entendu ou bien se définir afin de mieux situer le message ? La signature représente alors un réel enjeu, particulièrement quand les sujets traités sont ceux volontairement oubliés sous un vieux tapis poussiéreux.

Fierce Pussy est un collectif lesbien fondé en 1991 à New York. Ce groupe s'engage dans l'action artistique au côté d'AIDS Coalition to Unleash Power (ACT UP), qui d'ailleurs est leur point de départ :

« Nous avons participé à ACT UP et avons vu nos ami-es tomber malades et mourir, assisté à des manifestations et essayé de faire tout ce qui pourrait faire une différence pour sauver quelqu'un-e. Nous avons lancé un appel à ACT UP pour organiser une réunion ouverte à toutes les autres femmes présentes. »³⁹

Cette réunion fût fondamentale car elle cristallisa le manque de représentation et de visibilité des lesbiennes, à la fois dans la lutte contre le sida mais également de manière globale.

« Nous nous sommes vraiment trouvé-es quand nous avons commencé à parler de la visibilité des lesbiennes. On a commencé à se réunir, le groupe était très informel. Nous n'étions jamais le même nombre et il n'y avait jamais les même personnes en dehors de nous sciemment présentes. Rien que des femmes, des gouines. C'est ainsi que nous nous identifions alors. »⁴⁰

39 Rehan Ansari, « An interview with the queer women art collective, fierce pussy. », *CURVE mag* [En ligne], mis en ligne le 05 août 2019, URL : <http://www.curvemag.com/Culture/Interview-fierce-pussy-2614/> (consulté le 25 novembre 2019).

À partir de là, l'objectif est clair pour les Fierce Pussy : une bataille commence avec pour arme des posters aux slogans remplis de fierté. Rendre visible les lesbiennes dans la société. Mettre en lumière la légitimité des corps, des sexualités, des romances, des identités qui ne sont pas incluses dans la norme. Et pour cela, il n'y a pas de temps à perdre :

« Tout est allé très vite. Nous avons sorti une affiche dès notre première réunion et nous avons continué à ce rythme. On parlait, on se mettait à écrire et l'affiche ou le tract se fabriquait. L'urgence était notre logique. On n'avait pas beaucoup de temps. On avait les réunions d'ACT UP, les actions, les manifestations et la vie quotidienne. »⁴¹

Un temps précieux qui n'est pas donné à toutes. Comme pour beaucoup de personnes minorisé-es, la précarité économique est souvent présente à leur côté. Alors il faut user de différentes stratégies afin de parvenir à ses fins et la dépasser. L'utilisation des outils qui sont à portée de main fait partie de l'une d'entre elles :

« À ce moment là, Carrie et moi nous travaillions pour Conde Nast Traveler et nous utilisons les photocopieuses pour imprimer les affiches. C'est donc Conde Nast Traveler qui a, sans le savoir, payé pour

40 Sur internet, peu de contenu sur les Fierce Pussy est disponible en français. Ces citations sont tirées des propos de Lorain Furter (designer, chercheuse, enseignante et membre du collectif Just For The Record) lors du cycle de rencontres « Design Marabout n°2 ». Autour du point de « cadre d'action », elle cite Joy Episalla et Carrie Yamoaka, toutes deux membres de Fierce Pussy.

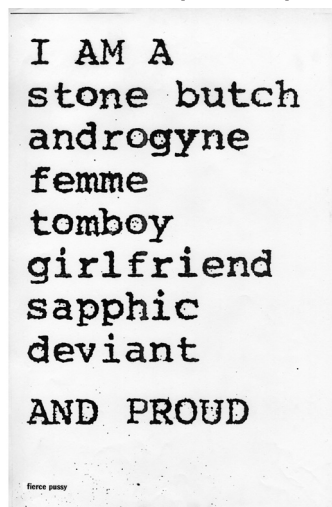
41 *Ibid.*

ACT UP et Fierce Pussy. Nous utilisions les ressources que nous donnait notre boulot, nous revenions avec des paquets d'affiches et là, nous nous retrouvions à plusieurs pour les coller. »⁴²

Il n'y a pas de scrupule à avoir à utiliser les moyens et l'argent des grandes entreprises qui nous exploitent. Cela peut même être considéré comme un sabotage de leurs économies. Dans cette lignée de visibilité au sens le plus large et d'accessibilité économique, Fierce Pussy rend disponible leurs posters sur leur site internet avec pour mention : « *Feel free to print out, copy, share, distribute, wheat paste, and disseminate these posters. Click on a poster to download.* » (« N'hésitez pas à imprimer, copier, partager, distribuer, coller et diffuser ces affiches. Cliquez sur une affiche pour télécharger. »)

Un autre des outils constituant la pratique des Fierce Pussy est l'utilisation de **l'anonymat comme réappropriation**, partant du principe que les personnes concerné·es se reconnaissant

dans leurs textes et affiches, les utiliseront à leur tour afin de diffuser le message. Une réappropriation importante car elle ouvre les portes *du placard*. L'absence de signature permet aux individu·es d'avoir assez de place en tant que je pour saisir pleinement ces représentations. Au fil des années, elles compriront qu'un paradoxe réside de le fait de réclamer la visibilité des lesbiennes et de ne pas signer.



[22]

42 Ibid.

Utiliser un pseudonyme, réinventer ou ré-incarner *je* renvoie rapidement aux codes de la fiction. La frontière entre le réel et la fiction est mince surtout que ses deux territoires interagissent en permanence ensemble, développent une relation d'inter-dépendance. La fiction nourrit le réel et vice-versa. Le pouvoir que détient le *je* réside dans l'auto-désignation. Quand *je* dit : « Je suis le sous-commandant Marcos. » c'est que *je* l'est. L'état civil n'est qu'un bout de papier qui devient erroné lorsque que le sujet décide de s'en défaire.

**CE QUE JE M'APPRÊTE À DIRE
SERONT LES
DERNIERS MOTS QUE JE
PRONONCERAI EN
PUBLIC AVANT DE CESSER
D'EXISTER.**

Fin de l'année 1993, l'Armée zapatiste de libération nationale (EZNL) apparaît au monde avec une déclaration de guerre à l'armée mexicaine.⁴³ Le 1er janvier 1994 commence l'insurrection

43 « Déclaration de guerre à l'armée mexicaine, pilier basique de la dictature dont nous souffrons, monopolisée par le parti au pouvoir et dirigée par l'exécutif fédéral qui détient aujourd'hui son chef suprême et illégitime Carlos Salinas de Gortari. » Extrait traduit par la Comandancia General del EZNL, Selva Lacandona paru dans *La Guerra de Año Nuevo : Crónicas de Chiapas y México 1994* de Pedro Reygadas, Iván Gómezcesar, et Esther Kravzov, Editorial Praxis, 1994.

indigène. Les personnes qui constituent cette armée sont des compañeras, des compañeros et des compañeroas, toutes demandent une reconnaissance des peuples natifs, la protection de leurs terres et réclament leur autonomie. Des révolutionnaires qui ne veulent pas conquérir le pouvoir mais la démocratie. Ils se présentent dans des uniformes, cagoulés et armés. Dans leurs mains, des armes à feu comme symbole de la guérilla qui cependant ne sont pas utilisées.

JE VOUS DISAIS DONC QU'À CE MOMENT-LÀ AVAIT COMMENCÉ LA CONSTRUCTION DE CE PERSONNAGE. MARCOS AVAIT TANTÔT LES YEUX BLEUS, TANTÔT LES YEUX VERTS, OU COULEUR CAFÉ, OU MIEL, OU LES YEUX NOIRS, EN FONCTION DE QUI L'INTERVIEWAIT ET PRENAIT LE CLICHÉ. C'EST COMME ÇA QUE MARCOS FUT REMPLAÇANT DANS DES ÉQUIPES DE FOOTBALL PROFESSIONNEL, EMPLOYÉ DANS DES GRANDS MAGASINS, CHAUFFEUR, PHILOSOPHE, CINÉASTE ET TOUS LES ETCÉTÉRAS QUE L'ON POURRA TROUVER DANS LES MÉDIAS À GAGES DE CES CALENDRIERS ET DES DIVERSES GÉOGRAPHIES. IL Y AVAIT UN MARCOS POUR CHAQUE OCCASION, AUTREMENT DIT POUR CHAQUE INTERVIEW.

Leur arme principale est la parole. En août 1996 à lieu à Aguascalientes, la « Première rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme ». Cet événement est organisé par les Zapatistes afin de populariser et médiatiser leur combat politique. Des intellectuel·les, des militant·es, des politicien·nes et différents médias du monde entier sont invité·es. L'une des nombreuses forces et stratégies mise en place par l'EZNL est l'utilisation du pouvoir médiatique. Alors que tout le monde s'attend à un discours du sous-commandant Marcos, qui depuis le début de l'insurrection est le porte-parole, c'est la voix de la major Ana Maria qui se fait entendre :

« La montagne nous a dit de prendre les armes pour avoir une voix. Elle nous a dit de nous couvrir la figure pour avoir un visage. Elle nous a dit d'oublier nos noms pour être reconnu·es. »⁴⁴

Notre société ne cesse de développer des moyens d'identification car elle s'est construite sur la catégorisation des individu·es et la hiérarchisation de ceux-ci. Ce qui dérouté les politiques, les médias et les États face au mouvement Zapatiste, c'est leur absence de nom, de visage et de leader. Depuis le soulèvement de 1994, le sous-commandant Marcos est défini par les médias comme « l'homme à la tête de milliers d'Indiens. »⁴⁵

**NOUS PENSONS QU'IL FAUT QUE
L'UN DE NOUS MEURE POUR QUE
GALEANO VIVE.**

44 F2 Le Journal de 20H, *Mexique : le mystérieux commandant Marcos*. Paris, France : INA, consultée sur www.ina.fr/video/CAB96042973, 11 août 1996

45 *Ibid.*

**AUSSI POUR QUE CETTE
IMPERTINENTE QU'EST LA MORT
SOIT SATISFAITE, AU LIEU DE
GALEANO NOUS METTONS UN AUTRE
NOM, POUR QUE GALEANO VIVE ET
QUE LA MORT EMPORTE NON PAS
UNE VIE, MAIS UNIQUEMENT UN
NOM, QUELQUES LETTRES VIDÉES
DE SENS, SANS HISTOIRE PROPRE,
SANS VIE.**

Cela montre bien la volonté de le nommer comme étant le leader de ce mouvement. Comment parler à un groupe si l'on ne connaît pas sa·on chef·fe ? Cette pensée est issue de la tradition perpétuée par les dominants, faisant du fonctionnement hiérarchique une norme et répartissant ainsi le pouvoir de manière inégale. Cependant des peuples, des collectifs, des mouvements ou bien des associations vivent et s'organisent horizontalement. Chaque individu·e est acteur·rice et possède le même pouvoir décidant. Cette façon de faire et de penser est l'une des bases des Zapatistes. De nombreux textes ou discours ont été signés de la main ou de la voix du sous-commandant Marcos. Comment croire une seule seconde que ces mots proviennent du même humain ? L'EZNL est un groupe soudé où chaque vie est importante, compte et possède une voix. Penser que le sous-commandant Marcos est un seul individu va à l'encontre des revendications du mouvement. Il est un métamorphe, un masque ou plutôt un nom. Les phrases en majuscules qui viennent fragmenter le texte sont des extraits tirés de la lettre ouverte *Entre ombre et lumière*, signée par le sous-commandant Marcos en Mai

2014.⁴⁶ Elle donne des clés de compréhension sur ce que l'EZNL met en place depuis maintenant vingt-cinq ans, sans laisser aucun·es compañeras, compañeros ou compañeroas de côté. Les Zapatistes ont créée une fiction pour se faire entendre et faire que le combat pour des vies qui elles, sont bien réelles, gagne en visibilité.

**AINSI AVONS-NOUS DÉCIDÉ
QUE MARCOS CESTE D'EXISTER
AUJOURD'HUI.**

46 Voir annexe p. 129.

DÉPRIVATISER LE VISAGE ET LE NOM

Dans notre société, le visage et le nom sont les points centraux de l'identification. Les humain·es sont défini·es, nommé·es et se présentent à autrui par le biais de ces deux informations. Les papiers officiels comme la carte d'identité, le passeport ou encore les trombinoscopes utilisés par les écoles et les entreprises témoignent de l'importance donnée à ces deux éléments. Comme si les personnes étaient exclusivement définies par leur visage et leur nom. Ce mode de fonctionnement donne un caractère sacré à ces informations, de l'ordre de l'intouchable. Alors qu'il faut bien le dire, en naissant, personne n'a de pouvoir d'action sur le visage et le nom qui leurs sont assignés. Les dominants ont construits ces deux données comme des prisons dorées ; en sortir marginalise automatiquement les individu·es.

Le visage suit une architecture codée, fondée sur le genre, la race, la classe et sur laquelle est rajoutée une conception hiérarchisée des identités. Ses codes suivent une norme bien établie qui ne cesse de stigmatiser et discriminer un grand nombre de personnes. Des normes esthétiques par exemple, basées sur la grossophobie, le validisme, le psyvalidisme, la cisnormativité et l'hétéronormativité. Ainsi, le double menton ou encore les poils sur le visage d'une femme ne sont pas « normaux », ne sont pas « acceptables ».

Le prénom/nom subit également les mêmes règles. Assigné à la naissance, tout comme le genre de l'individu·e, il trace un chemin défini, à suivre coûte que coûte même s'il est bordé de fil barbelé. Abolir ce prénom/nom peut être perçu

comme une trahison. Des coups de couteaux plantés directement dans le flanc de l'héritage. Un héritage familial directement transmis par la société hétéro-cis-patriarcale. En soit, il n'y a pas de mal à se sentir bien avec le prénom qui a été attribué, ce qui est inacceptable c'est de ne pas laisser les personnes voulant s'en détacher le faire et émettre en retour des avis et jugements sur quelque chose qui ne concerne qu'elles. Une des questions les plus souvent posées aux personnes transgenres est : « c'est quoi ton *vrai* prénom ? ». Cette interrogation sous-entend, à travers le mot « vrai » que le prénom que la personne s'est attribué durant sa vie est « faux » et par conséquent enlève toute légitimité à se nommer et se ré-approprier son corps, son identité.

Au sein de la communauté queer, avec les pratiques de drag-queen, drag-king et les parcours de transition effectués par les personnes trans*, transparait un réel besoin de sortir des assignations de genre faites à la naissance, de déconstruire par la réappropriation les concepts de masculinité ou de féminité établis, ainsi que pour certain·es, s'échapper de la pensée normative binaire des genres.

Dans l'article *Marcos for ever*, paru sur le site de Libération le 6 juin 2014⁴⁷, Paul B. Preciado revient sur le personnage fictif du sous-commandant Marcos ainsi que sur le mouvement Zapatiste en faisant un parallèle avec la communauté queer. Il met en avant et souligne des similitudes :

« Voici l'une des techniques centrale de production de la subjectivité politique que nous enseignent les zapatistes : déprivatiser le nom propre par le nom emprunté et défaire la fiction individualiste du visage par la cagoule. »⁴⁸

Un grand nombre des Zapatistes ont utilisé et utilisent le pseudonyme pour se nommer lors d'événements médiatiques ou comme signature pour des articles. Tout comme les Guerrilla Girls et beaucoup d'auteur·es cité·es précédemment, cela ne soustrait en rien à leur personne et qui ils sont. Même constat pour la cagoule. L'usage que l'EZNL fait de la cagoule n'est pas pour se camoufler mais bel et bien pour créer un nouveau visage. Pour eux, un visage collectif qui s'accorde et s'aligne sur leurs revendications.

« Pas si éloigné du sous-commandant, j'habite un autre espace politique où l'on use des mêmes forces théâtrales et chamaniques pour se défier de la stabilité du nom propre et de la vérité du visage comme référents ultimes de l'identité personnelle : les cultures transsexuelles, transgenres, drag-king et drag-queen. Chaque personne trans a (ou a eu) deux (ou plus) noms propres. Celui qui lui fut assigné à la naissance et avec lequel la culture dominante cherche à le normaliser et le nom qui indique le commencement d'un processus de subjectivation dissidente. »⁴⁹

Pourquoi le nom est-il un fait établi ? Quelles sont les forces qui empêchent que, chaque matin, les individu·es ne pourraient pas changer de nom, selon leurs humeurs, leurs envies ? Pourquoi cette société a-t-elle besoin d'instaurer un

47 Disponible également en livre. Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*. Grasset, France, 2019, p.94.

48 Paul B. Preciado, « Marcos for ever », *Libération* [En ligne], mise en ligne le 06 juin 2014, URL : https://www.liberation.fr/chroniques/2014/06/06/marcos-for-ever_1035394 (consulté le 25 novembre 2019).

49 *Ibid.*

processus de simplification et de normalisation des individu-es ?

Le nom fait partie de ces constructions qui sont cimentées, bétonnées de telle sorte qu'il en devient inébranlable. Il est donné à la naissance, tout comme la vie. Un acte sacré donc, qui ne devrait pas être remis en cause. Pour les personnes transgenres, outre la difficulté d'informer tout son entourage proche et professionnel du changement de prénom, les démarches administratives pour que celui-ci soit modifié sur les documents officiels relève du combat. Une bataille où le sol est parsemé de montagnes de papiers servant d'obstacles. Il est demandé de « prouver », par le biais de lettres signées par l'entourage de la personne, de l'usage réel de ce prénom. Que l'individu·e se présente avec celui-ci mais surtout, qu'il est bien employé au quotidien par les autres personnes pour lo nommer. De plus, ces preuves doivent être accompagnées de raisons expliquant le rejet du deadname.⁵⁰ Une fois tous les documents réunis, il faut d'abord qu'ils soient validés par la bureaucratie. Il est possible que la demande soit rejetée si elle est jugée « superficiel ». Si la machine administrative se montre compréhensive, une lettre envoyée par voie postale officialise le prénom et l'usage qui en est fait. Cependant ce n'est que la première étape. En France, pour que la carte d'identité soit modifiée, il faut ensuite contacter la mairie responsable de l'endroit où l'individu·e est né·e afin de rajouter la mention de « prénom d'usage » sur l'acte de naissance. Une fois de plus, cette

50 Pour les personnes trans* le deadname est le nom qui a été assigné à la naissance. Il est « dead » car il n'est plus utilisé. L'emploi du deadname par autrui pour désigner ou s'adresser à la personne qui ne le porte plus est de l'irrespect et de la négligence. Il fait acte de mégenrage.

étape peut être rejetée suivant le positionnement politique de la municipalité. Autant dire que cette démarche n'est volontairement pas simple et illustre parfaitement le statut donné au prénom. Pour Paul B. Preciado, le changement de prénom pour les personnes trans* n'est pas exclusivement dû à des notions de genres :

« Les noms trans ne se contentent pas de signifier l'appartenance à un autre sexe : ils décrivent avant tout un processus de dés-identification. Le sous-commandant Marcos, qui apprit d'avantage de la plume de l'auteur pédé mexicain Carlos Monsiváis que de la barbe virile de Fidel, était en réalité un personnage drag-king : la construction intentionnelle d'une fiction de masculinité (le héros et la voix du rebelle) via des techniques performatives. Un symbole révolutionnaire sans visage ni ego, fait de mots et de songes collectifs. Comme le visage, à l'aide de la cagoule, le nom propre est défait, et collectivisé. »⁵¹

La dés-identification est un processus qui se rapproche de très près de celui du hacking. Sortir du cadre établi en utilisant les failles et les vulnérabilités de celui-ci.

La dés-identification c'est également détruire les liens qui nous lient à la société hétéro-patriarcale et néolibérale. Le faire ensemble, collectivement, permet de l'affaiblir considérablement en ouvrant en grand ses fissures et en permettant à nos corps et nos identités d'y échapper.

51 *Ibid.*

Hacker la société.
Hacker les
normes établies.
Hacker les
institutions.
Hacker les
administrations.
Hacker les
systèmes de
surveillance.
Hacker les corps.
Hacker la *vie*.

NOUS RÉÉCRIVONS L'HISTOIRE : REVENDEICATION, ÉMANCIPATION, FORCE ET EMPOUVOIREMENT

L'école, les manuels d'histoires, les publicités, le capitalisme, la télévision, les médias, nous racontent une histoire.

Une histoire dite commune.

Une histoire où tout le monde ne figure pas.

Une histoire qui devrait être multiple.

Comment grandir sereinement quand on ne peut pas se projeter dans le devenir de son choix ?

Comment ouvrir l'univers des possibles quand on nous assigne dès le début à une place bien définie ?

Comment vivre librement, en dehors des stéréotypes qui réduisent et enferment ?

Comment se sentir légitime de faire quelque chose quand on ne voit personne comme *nous* le faire ?

L'histoire est juste quand elle est lue à plusieurs voix. Raconter les récits en canon, narrer les endroits où ils se superposent, où ils s'éloignent, faisant des points communs et des différences, des atouts qui donnent la possibilité de s'inscrire et de se reconnaître selon *qui nous sommes*. Des histoires vraies rapportées par les personnes qui sont concernées. *Nous* sommes des constructions. Des édifices en cours qui se raccrochent à ce qui *nous* est familier, à ce qui *nous* touche de manière sensible et s'éloigne de ce qui bute. *Nous* sommes une succession de choix parfois volontaires ou inconscients mais également imposés. En faisant de certaines constructions la

norme, les dominants créent en même temps la marginalité. Amandine Gay, cinéaste, essayiste et activiste, explique comment l'individu·e construit son identité vis à vis de la société dans laquelle iel se trouve. Dans un entretien avec Lauren Bastide elle exprime le fait qu'elle n'a pas choisi d'être une femme Noire, que ça lui a été imposé et qu'ensuite elle a dû développer une recherche. Étant adoptée pour elle, le fait qu'elle soit Noire n'est pas issu d'un héritage mais est le résultat d'une construction. Une construction culturelle et sociale, issue de son parcours et de ses choix, par envie et besoin. Quelle part de notre identité choisissons nous vraiment ? Pour Amandine Gay :

« Les thématiques qui ne sont pas problématisées, c'est-à-dire où l'on ne nous renvoie pas à un rejet ou à quelque chose, ne sont finalement pas celles qui nous touchent. [...] Qu'est-ce qui devient politique pour nous ? Moi j'ai l'impression que c'est ce qui est posé comme plus problématique. »⁵²

Il est temps de laisser parler les *je*.
laisser écrire les *je*.

Il est temps d'écouter des récits qui ne sont pas les siens.

« Je suis excitée rien que par l'odeur du mot. »⁵³

L'érotisme est doté d'une puissance créatrice. À travers ses connaissances, ses sensations, émane de la joie. C'est cette joie et le savoir qu'elle contient que les dominants craignent car

52 *La Poudre : Amandine Gay* (6). Nouvelles Ecoutes, 9 février 2017. 65 minutes.

53 Rébecca Chaillon, membre du collectif RER Q.

c'est une émotion émancipatrice. La capacité de ressentir de la joie montre que la satisfaction est possible. Une fois qu'elle est éprouvée, *nous* la cherchons partout :

« Parce qu'une fois que nous commençons à ressentir profondément la texture de notre existence, nous commençons à exiger de nous-mêmes et de nos engagements qu'ils soient en accord avec cette joie dont nous nous savons capables. »⁵⁴

L'érotisme est une force qui se trouve en chacun·e de nous. Pour asseoir un pouvoir hiérarchique, les hommes cisgenres-hétéros, ont biaisé et déplacé l'érotisme vers l'inacceptable, le méprisable. Une ressource qu'ils ont camouflée, erronée afin de maintenir l'infériorité des minorités de genres et créer une méfiance sur ce que *nous* ressentons :

« Pour se perpétuer, toute oppression doit corrompre ou déformer, dans la culture de ceux qu'elle opprime, ces différentes sources de puissance capables de générer l'énergie du changement. »⁵⁵

En Occident ils ont fait de cette force une illusion ; façonnée par des représentations masculines et hétéro-cis-normatives du pouvoir. Le but est de créer une crainte autour de *nos* désirs, les rendre suspects et menaçants afin que *nous-mêmes* les réprimions. La puissance de *nos* sentiments est étouffée. Intériorisée, elle se transforme en douleur qui ronge, petit à petit, le corps, le psychique allant jusqu'à la négation de l'être. Il y a donc une urgence à se réapproprier

54 Audre Lorde, « De l'usage de l'érotisme : l'érotisme comme puissance », *Sister Outsider*. Editions Mamamélis, Suisse, 2003, p.59.

55 *Ibid*, p.55.

son érotisme, l'incarner de nouveau et le réécrire. Laisser grandir la flamme, ressentir enfin de l'intérieur vers l'extérieur. Ne plus accepter le schéma inverse. Briser les représentations qui ne sont pas les *nôtres*.

L'érotisme est partout, il crépite. Ses étincelles se dispersent, préparant la mise à feu de cette société fondée sur des oppressions et des discriminations systémiques.

« Reconnaître la puissance de l'érotisme dans nos existences peut nous donner l'énergie nécessaire pour poursuivre la transformation de notre monde, au lieu de nous satisfaire d'un simple changement de rôles au sein du même vieux drame éculé.

Parce qu'en agissant ainsi, non seulement nous touchons aux tréfonds de notre source créatrice, mais encore nous accomplissons cet acte féminin et d'affirmation de soi, dressés face à notre société raciste, patriarcale et anti-érotique »⁵⁶

**RER Q EST UN RÉSEAU D'AUTRIX ALLIÉ.E.S
AUTOUR DE TEXTES / MANIFESTES
QUEER / CRUS / CUL,
RER Q ÉCRIT LIT PERFORME CE QUI N'EST
QUE TROP RAREMENT VISIBLE,**

RER Q est un collectif de six autriX fait de tendresse et de rage qui explore avec la langue : les mots, l'érotisme, la grammaire, les corps, les sexualités, les genres, le queer, la poésie, le bitume, les peaux, les fluides, les représentations,

⁵⁶ *Ibid.*

les sensations... Il est composé de Rébecca Chaillon, Camille Cornu, Wendy Delorme, Claire Finch, Elodie Petit et Etainn Zwer. Ensemble, iels

**RER Q EXPLOSE LE GENRE TRISTE ET LA SYNTAXE
MOLLE, LA POLICE DES CORPS IDENTIFIÉS
IDENTIFIABLES ET LA LITTÉRATURE OFFICIELLE,**

explorent le langage, le palpent, le caressent, le tordent dans tous les sens, le lèchent, déterrent d'anciens mots pour en faire apparaître de nouveaux, joue avec les langues, alternant entre le français et l'anglais, parfois les deux en même temps. Il n'y a pas de limites, pas de règles de

**RER Q SERPENTE ENTRE LES MOTS D'INDIVIDU.E.S
QUI RACONTENT LEURS PERTURBATIONS NON
LINÉAIRES DANS LE GENRE ET LA SEXUALITÉ,**

grammaires. Leurs textes sont de la littérature porno, de la littérature de gouine. Iels s'inscrivent dans la continuité de pensée de Monique Wittig :

**RER Q EST SUBSTANCE DÉSIR POÉSIE SUSPECTE
FLEMME TANTRIQUE NUQUES MOITES
EXPÉRIMENTATIONS SALES PAYSAGES GOUINES
IMAGES CLANDESTINES TUNNELS D'AMOUR
FANTASMES PROFONDS COMME DES ARBRES,**

le langage est matériel et il a été construit par ceux qui dominant. Entre les lignes de RER Q se trouvent des mots vivants qui sont détournés et réincarnés : « *Le langage est la chair des êtres de papier, la trace qu'il veut laisser, le lien entre nous, premier contrat social qu'on signera jamais.* »⁵⁷

57 Wendy Delorme, *Sémiologies traverses* (« Je dis bite, qu'entends-tu ? »), revue *Papier Machine* n°8 ½, 2019, p.75.

RER Q EST LE VOYAGE NÉON SANS FARD SANS FIN VERS TA SEXE TA CORPS TA BOUCHE D'INFINI-E,

Le collectif plonge aux cœurs des tabous, des sexualités pour en extraire des sensations, des images qui se mettent en mots.

RER Q EST SAUVAGE, MULTIPLE ET UNI-E⁵⁸

Leurs poèmes transpirent de nombreux fluides qui se mélange à la langue, une langue qui s'émancipe de la norme et de tout ce qui a été établi. Ils prennent la forme de fanzines et de lectures performées. Lues seul·e ou à plusieurs.

« Et si les ordinateurs étaient des ordina- trices ? »⁵⁹

L'arrivée de l'informatique à eu un impact considérable sur notre société. Elle a modifié le quotidien, les interactions et ne cesse de se développer. Via Internet, les ordinateurs, les smartphones, le wifi, les technologies numériques s'installent de manière pérenne et s'offrent à une connexion mondiale. Tout comme le langage, le numérique est une construction basée sur des codes et des règles.

Le monde virtuel s'est construit en reflet de notre société. Même si cet univers est digital, les discriminations systémiques restent présentes et bien intactes. Malgré l'importance du rôle des femmes dans l'origine de l'informatique, il reste méconnu.⁶⁰ Les dominants occupent donc la

58 RER Q, «UN·E AUTRE BESCHERELLE, Baiser avec la langue», *Papier Machine* n°8 ½, 2019, p. 71.

59 Phrase extraite du texte de présentation de l'exposition *Computer Grrls* qui c'est tenu du 14 mai au 14 juillet à la Gaité Lyrique, Paris.

même place et occultent les minorités de genres, de classes et de races. Cependant ce territoire n'est pas conquis et laissé entre leurs seules mains.

« Pourquoi si peu d'efforts déclarés et concertés sont-ils faits pour redéfinir et réorienter les technologies à des fins politiques soucieuses de faire évoluer les questions de genre ? XF cherche à utiliser les technologies existantes de manière stratégique en vue de ré-agencer le monde. »⁶¹

Les personnes en marges de la société s'emparent aussi des technologies numériques, créant de nouveaux espaces, outils et moyens de luttes. À travers les réseaux sociaux et les forums, les communautés se (re)forment, se rassemblent, génèrent des partages de vécus et de savoirs. Ainsi sur facebook, instagram, de nombreuses pages et comptes militants apparaissent, mettant en avant du contenu invisibilisé ou censuré par les médias mainstreams et donnant la parole aux personnes concernées. De plus, en parallèle des applications et des logiciels développés par les entreprises, les multinationales et autres acteur·ices du capitalisme, des moyens alternatifs sont mis en place comme les logiciels libres de droit. Ceux-ci favorisent une interaction entre les utilisateur·ices et répondent directement à leurs besoins tout en s'extrayant et contournant le système économique.

« Les technologies numériques sont inséparables des réalités matérielles qui les sous-tendent ; toutes deux sont articulées de telle manière que les unes

60 Sujet abordé dans l'exposition *Computer Grrls*.

61 Laboria Cuboniks, *Xénoféminisme, une politique de l'aliénation*, [En ligne], mise en ligne en 2015, URL : www.laboriacuboniks.net

peuvent être utilisées pour modifier les autres à des fins différentes. Plutôt que de militer pour la primauté du virtuel sur le matériel, ou du matériel sur le virtuel, le xénoféminisme repère leurs points de puissance et d'impuissance respectifs afin d'employer cette connaissance pour intervenir de manière efficace sur notre réalité conjointe. »⁶²

Parmi les logiciels, les applications, les plateformes libres de droit et à but non lucratif, on trouve Wikipédia. L'encyclopédie numérique, participative et multilingue est en libre accès, dans sa lecture et son écriture. N'importe qui peut publier et modifier des articles. Cette envie transparaît dans le slogan de l'encyclopédie : « *Le projet d'encyclopédie librement distribuable que chacun peut améliorer* ». L'un des principes de Wikipédia est son fonctionnement en autogestion et en coopération. Sur chaque page article se trouve une page discussion où les contributeur·ices discutent, débattent sur différents sujets et modifications à apporter. Sur le papier l'encyclopédie s'approche d'une utopie où le savoir transmis collectivement puise ses ressources dans les connaissances individuelles. Cependant l'égalité prônée par Wikipédia n'échappe pas aux réalités de la vie hors ligne. En 1996, le collectif des Guerrilla Girls dénonce en poster à l'aide d'une grosse typo **bold** le fait qu'Internet c'est : « 84,5 % d'hommes et 82,3 % de blancs ». Ce sexisme est l'une des critiques qui revient le plus souvent dans les débats autour de la qualité et l'objectivité des articles de Wikipédia : « *Le traitement inégalitaire des hommes et des femmes tant en nombre d'articles*

62 Ibid.

qu'en qualité et neutralité du contenu, avec une présentation des femmes plus péjorative, fait l'objet d'analyses convergentes. »⁶³

Pour donner de la visibilité et questionner cet écart entre les genres de nombreuses initiatives voient le jour, comme le collectif *Just For The Record* qui interroge la représentation des genres dans les nouveaux médias et les outils d'écriture, en particulier sur les plateformes de savoirs en ligne tels que Wikipédia.

Ce projet débute en 2015 à l'initiative de Myriam Arseneault-Goulet, Loraine Furter, Sarah Magnan et Mia Melvær, en partant du constat qu' :

« Avec l'importance que les plateformes de partage du savoir comme Wikipédia ont acquis dans notre société et leur innovation en termes de processus d'écriture (collaborative), nous sommes en train d'assister à une réécriture de l'histoire. Mais malgré la supposée ouverture des ces outils à tous, il est alarmant de constater que seulement 8,5 à 22,7% des contributeurs de Wikipédia sont des femmes. Ce phénomène, connu sous le terme de « *gender gap* » crée des biais dans l'écriture des savoirs et de l'histoire, et prolonge une tradition majoritairement masculine liée à la publication du savoir. »⁶⁴

Pour pallier à cette réalité, elles s'immiscent dans la plate-forme en organisant des événements et des workshops d'écriture collaborative. Chaque événement débute par une conférence donnée par un·e invité·e sur des sujets liés à l'égalité des genres et des sexes. Ces présentations servent de

63 Wikipédia, « Critiques », article *Wikipédia*, consulté le 25 novembre 2019.

64 Just For The Records, *Gender Gap*, [En ligne], URL : <http://justfortherecord.space>.

point de départ pour interroger la représentation de ses sujets sur Wikipédia et identifier les articles nécessitant d'être créés ou modifiés. Elles transmettent à chaque participant·es les bases de l'édition sur Wikipédia et à partir de là commencent la rédaction, avec en tête trois problématiques : **Qui écrit ? Qu'est ce qui est écrit ? Comment nous écrivons ?** À travers cet activisme à plusieurs l'envie est de sensibiliser, de questionner et de réécrire l'histoire toutes ensemble. Leur mode de fonctionnement est semblable au principe même du collectif : ne pas être seul·e, partager son savoir et créer un réseau d'entraide.

« On est là »

Suivant qui l'on est, où l'on se positionne et où l'on vit, être en marge n'est pas de tout repos. Cela peut même être dangereux. Aux états-unis par exemple, d'autant plus depuis l'élection de Donald Trump, la communauté LGBTQIA* voit ses droits acquis à travers des années de luttes remis en jeu, plongeant des milliers de personnes dans une stigmatisation et une précarité économique encore plus fortes .

Pour certain·es, ne pas être un homme, ne pas être hétérosexuel, ne pas être cisgenre, ne pas être blanc, ne pas être valide mentalement et/ou physiquement, ne pas être catholique, ne pas savoir parler ou écrire couramment la langue du pays où l'on vit, ne pas être diplômé·e, ne pas avoir de grandes ressources économiques, ne pas correspondre aux attentes de la société et à ses idéologies sont des motifs valables pour :

Ne pas être écouté.e

Ne pas être considéré.e

Ne pas être respecté.e

**Ne pas avoir accès à des
espaces publics**

**Ne pas avoir accès à des
soins**

**Ne pas avoir accès à la
PMA et l'adoption**

**Ne pas avoir accès à
l'emploi souhaité malgré
toutes les qualifications
nécessaires**

**Perdre son emploi sans
raison valable**

**Perdre la garde de son/ses
enfants**

**Se voir refuser des
procédures administratives**

Être fétichisé.e

Être stigmatisé.e

Être incarcéré.e

Être insulté.e

Être humilié.e

Être harcelé.e

Être agressé.e

Être violé.e

Être tué.e

L'ignorance de l'autre génère de la peur et de l'incompréhension. C'est à cet endroit que les gouvernements et les médias ainsi que les représentations et les discours qu'ils font, ont un rôle important à jouer. Au lieu de créer des ponts où chaque individu·e serait libre de circuler, des murs se dressent. Une fois le fossé creusé autour, plus rien ne communique. Voilà comment des communautés se voient retirer leur droit à la parole pendant que d'autres, non concerné·es, donnent leurs opinions dans de long discours retransmis dans les médias nationaux où des milliers de téléspectateur·ices et lecteur·ices ingèrent leur propos. Est-ce normal qu'en 2019 en France le port du voile devienne un débat national où se sont majoritairement des hommes blancs non musulmans qui s'expriment sur le sujet ? En plus d'invisibiliser les personnes concernées, cela crée une domination dans les récits, des représentations fausses, hors-propos, non contextualisées, stigmatisantes et discriminantes.

C'est dans un contexte similaire que naît en grande-bretagne, *Khidr Collective*. Ce collectif est formé de plusieurs artistes, écrivain·es et rédacteur·ices non rémunéré·es qui produisent deux fanzines par an, organisent d'autres projets et des événements. *Khidr Collective Zine* est un fanzine culturel et artistique fait par et pour les jeunes musulman·es. Ce qui leur a donné envie de se réunir et de créer ce format papier est le fait de dénoncer la représentation que les médias de masse font de leur religion, leur croyance et leur pratique. Ils réécrivent ensemble et pour eux, leur histoire.

Étant donné que le projet parle par et pour une communauté, il n'est quasiment pas relayé dans les médias ou internet. Dans une émission télé

« On en est arrivée à un tel point de méfiance que quand un musulman lit quelque chose en Arabe dans l'avion, il y a des qui appellent le steward pour lui signaler cette personne. Avec cette couverture [du fanzine numéro 2], on veut montrer qu'on n'a pas à s'excuser d'être ce qu'on est. »

Tout comme *nos* corps, *nos* vies, *nos* cultures nous appartiennent.

Quand on parle de parole, de libérer la parole, de donner la parole aux personnes concernées ; on ne parle pas juste de mots. On parle aussi de la vie des gens. Des vécus, des histoires, des cultures, des espoirs, des luttes, des morts, et d'amours.

Habib Abbas, membre du Khidr Collective, conclut l'interview en rappelant : *« On est là, c'est le message qu'on porte. Jeune ou pas, ces mouvements naissant de la volonté de faire entendre sa voix. »*

Le graphisme, l'écriture, toute forme d'art et d'expression, crée de la représentation et de la visibilité. Il est important de s'en saisir. De le manipuler, de laisser une trace.

65 TRACKS, (2018). *Khidr Collective*. Allemagne : ARTE, consultée sur <https://arte.tv/fr/videos/081794-004-A/khidr-collective-tracks/>.

Voir retranscription écrite, annexe p. 165.

ue
iel
é
nd

x se r	xs ses rs	xs lles ux
e ¹ lle lui	xs es	xs dames sieurs
xs fcs s	xs femmes hommes	
iel elle il	iels elles ils	' e
	x femme homme	
x éc e	xs ées es	x é a
x é on	x é a	x r cur
x é a	x à ,	x esse e
	x rice cur	x é

Unnormative Graftur = Glyphes

ou	ie	ee	é	us	uz	æ	s	fe	ue
oul	le	LLES	ée	ulles	uz	xse	se	fe-ho	RE
uil	iel	NE	EE	oil	ne	tes	oil	re	ue

Trans
 assassinEs
 :
 pas uNe
 de plus



[24]



WHAT DO THESE ARTISTS HAVE IN COMMON?

Arman
Jean-Michel Basquiat
James Casebere
John Chamberlain
Sandro Chia
Francesco Clemente
Chuck Close
Tony Cragg
Enzo Cucchi
Eric Fischl
Joel Fisher
Dan Flavin
Futura 2000
Ron Gorchov

Keith Haring
Bryan Hunt
Patrick Ireland
Neil Jenney
Bill Jensen
Donald Judd
Alex Katz
Anselm Kiefer
Joseph Kosuth
Roy Lichtenstein
Walter De Maria
Robert Morris
Bruce Nauman
Richard Nonas

Claes Oldenburg
Philip Pearlstein
Robert Ryman
David Salle
Lucas Samaras
Peter Saul
Kenny Scharf
Julian Schnabel
Richard Serra
Mark di Suvero
Mark Tansey
George Tooker
David True
Peter Voulkos

THEY ALLOW THEIR WORK TO BE SHOWN IN GALLERIES THAT SHOW NO MORE THAN 10% WOMEN ARTISTS OR NONE AT ALL.

SOURCE: ART IN AMERICA ANNUAL 1984-5

A PUBLIC SERVICE MESSAGE FROM **GUERRILLA GIRLS**
CONSCIENCE OF THE ART WORLD

[26]



Dearest Art Collector,
It has come to our
attention that your
collection, like most,
does not contain
enough art by women.

We know that you
feel terrible about this
and will rectify the
situation immediately.

All our love,
Guerrilla Girls

BOX 1056, COOPER STA., NY NY 10276

[27]

MS. RICHARDS : And how did you join?

GUERRILLA GIRL 1 :

Well, I had a friend. I - same thing, very similar to Rosie - I had a friend, and she wanted - she thought that I would be a very good Guerrilla Girl, because of my work, and my energy, and my humor, and moxy.

And also, I really related to the situation that women were not getting their due, historically, as well as currently. And you find that many times people go to an art school, women go to art schools, and all of the sudden they become wives and other things. Now, that was not

MS. RICHARDS : Et comment les as-tu rejoint ?

GUERRILLA GIRL 1 : Et

bien, j'avais une amie. Je - vraiment, comme Rosie [Rosalba Carriera] - j'avais une amie, et elle voulait - elle pensait que je serai une super Guerrilla Girl, grâce à mon travail, et mon énergie, et mon humour, et mon audace.

Et aussi, je me sentais très concernée par le fait que les femmes n'obtenaient pas leur dû, autant historiquement que de nos jours. Et tu te rends compte que, souvent, les gens vont en école d'art, des femmes vont en école d'art, et brusquement elles deviennent des épouses ou ce genre de choses. Après, ce

my - that did not happen to me, but the point here is that they were forgotten.

And I use the term Guerrilla Girl 1, because I like it, and it's catchy, and all that. But it doesn't mean I was the first Girl. It really had to do with the fact that it was women who were forgotten. And those women who didn't even have a name, they were anonymous, they never even got to the stage, where Frida Kahlo and all these other women who we know about, in spite of the discrimination.

So, I use the word «Guerrilla Girl,» and I felt that it worked for me. And also, it's very easy to remember. [Laughs.] You don't have to have those hard names to spell, you know? Yes, yes.

MS. RICHARDS : I guess I will ask you at the same time -

GUERRILLA GIRL 1 :
Sure.

n'était pas mon – ça ne m'est pas arrivé, mais l'idée ici, c'est qu'elles ont été oubliées.

Et j'utilise le terme Guerrilla Girl 1, parce que je l'aime bien, c'est accrocheur et tout ça. Mais ça ne veut pas dire que j'étais la première Girl. Ça a vraiment à voir avec le fait que c'étaient des femmes qui étaient oubliées. Et ces femmes qui n'avaient même pas de noms, elles étaient anonymes, elles n'ont jamais été mises en avant, comme Frida Kahlo et toutes ces autres femmes que nous connaissons, à cause des discriminations.

Alors, j'utilise le terme « Guerrilla Girl », et j'ai le sentiment que ça marche pour moi. Aussi, c'est super facile de s'en souvenir. [Rires] Pas besoin d'avoir tous ces noms difficiles à épeler, tu sais ? Oui, oui.

MS. RICHARDS : Je vais en profiter pour demander –

GUERRILLA GIRL 1 : Bien-sûr.

MS. RICHARDS : Je vais demander à Rosie, Rosalba.

MS. RICHARDS : I will ask Rosie, Rosalba. How did you pick your name? And, if you could, both speak about the process of the naming of a new Guerrilla Girl.

MS. CARRIERA : Well, this is what I wanted to interject. I was the one who came up with the idea that we should adopt dead artists' names, so that they wouldn't be forgotten.

And I was reading Letters on Cezanne [Maria Rainer Rilke. New York: From International Publishing Corporation, 1985], by Rilke, and there was a footnote about Rosalba Carriera. And I had never heard of her. And I thought, well, she obviously did enough to be a footnote in this book, and who heard of her? I didn't know anyone that had ever heard of her.

And it was in the beginning days, when I just started being a Guerrilla Girl, and I suggested it to the group, I said - because we would

Comment as-tu choisi ton nom ? Et, si vous pouviez toutes les deux parler du processus de *nommage* [naming] d'une nouvelle Guerrilla Girl.

MS. CARRIERA : Et bien, c'est ce que j'ai voulu apporter. Je suis celle qui a amené l'idée que nous devrions adopter des noms d'artistes mortes, pour qu'elles ne soient pas oubliées.

Et j'étais en train de lire les Lettres sur Cézanne [Maria Rainer Rilke. New York: From International Publishing Corporation, 1985], par Rilke, et il y avait une note de bas de page à propos de Rosalba Carriera. Et je n'avais jamais entendu parler d'elle. Et j'ai pensé, et bien, elle a visiblement fait assez pour être une note en bas de ce livre, et qui a entendu parler d'elle ? Je ne connaissais personne qui ai jamais entendu son nom.

Et ça, c'était au début, quand je commençais tout juste à être une Guerilla Girl, et j'ai suggéré ça au groupe, je leur ai dit - parce que nous aurions à donner des

be getting interviews -

MS. RICHARDS : This is before you had masks?

MS. CARRIERA : I'm not quite sure if we had masks yet or not, but the point was that we were doing lots of things on the phone. And it was kind of confusing, because somebody would call and they would say, «Well, I spoke to someone,» because we were always anonymous, «I spoke to someone,» and there was no way of differentiating who anybody was.

And then, when we would go out in public, it was like you kind of nudge each other, or something, because we couldn't use our names. So I thought, «Why don't we just take on the names of dead women artists, so that they have a voice, that people don't forget about them,» which is, you know, what Guerrilla Girl 1 was saying.

interviews -

MS. RICHARDS : Ça, c'était avant les masques ?

MS. CARRIERA : Je ne suis pas vraiment sûre de si nous avions déjà les masques ou pas, mais en tout cas on faisait beaucoup de choses par téléphone. Et ça créait une forme de confusion, parce que quelqu'un appelait et disait, « Et bien, j'ai parlé à quelqu'une » parce que nous étions anonymes, « j'ai parlé à quelqu'une », et il n'y avait aucun moyen de nous différencier les unes les autres.

Ensuite, quand nous sortions en public, on devait, genre, se toucher, se faire des signes, des trucs comme ça, parce qu'on ne pouvait pas utiliser nos noms. Alors j'ai pensé, « Pourquoi est-ce qu'on ne prendrait pas le nom de femmes artistes mortes, pour qu'elles puissent avoir une voix, et que personne ne les oublie », ce qui, tu vois, revient à ce que disait Guerrilla Girl 1. [28]

**3 WHITE WOMEN, 1 WOMAN OF
COLOR AND NO MEN OF COLOR
– OUT OF 71 ARTISTS?**



Dear Margit:

We're thrilled that you have managed to
redefine the still life to exclude women and
artists of color from the practice.

Guerrilla Girls think you should change the
show's title from "Objects of Desire: the
Modern Still Life" to "The Objects of
MOMA's Desire are Still White Males."

Lotsa luck,

GUERRILLA GIRLS



**Margit Rowell
The Museum of Modern Art
11 West 53rd Street
New York, NY 10019**

[29]

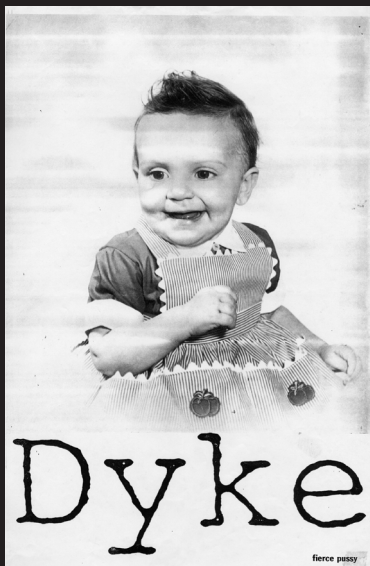
[30]

**YOU'RE
SEEING
LESS
THAN
HALF
THE
PICTURE**

WITHOUT THE VISION OF WOMEN ARTISTS AND ARTISTS OF COLOR.

Please send \$ and comments to:
Box 1056 Cooper Sta. NY, NY 10276

GUERRILLA GIRLS CONSCIENCE OF THE ART WORLD



[31]



[32]

what is a lesbian?

your veterinarian
your nurse
your favorite movie star
your lawyer
your teacher
your gynecologist
your dentist
your sanitation worker
your butcher
your boss
your sister
your sergeant
your psychiatrist
your waitress
your cop
your receptionist
your girlfriend

hierce pussy



[34]

Entre ombre et lumière

dimanche 15 juin 2014, par SCI Galeano, SCI Marcos

**La Realidad, planète Terre.
Mai 2014.**

Compañera, compañeroa, compañero,

Bonne nuit, bonsoir, bonjour,
quels que soient la géographie,
le temps et les manières qui sont les vôtres.

Bon petit matin !

Je voudrais demander aux *compañeras*, aux *compañeros* et aux *compañeroas* de la *Sexta* qui viennent d'ailleurs, et en particulier aux médias libres qui sont nos camarades, de faire preuve de patience, de tolérance et de compréhension devant ce que je m'apprête à dire car ce seront les derniers mots que je prononcerai en public avant de cesser d'exister.

Je m'adresse à vous et à celles et ceux qui à travers vous nous écoutent et nous regardent.

Sans doute éprouverez-vous, au début de votre lecture ou au fil de ces lignes, la sensation que quelque chose est déplacé, que quelque chose ne colle pas, comme s'il manquait une ou plusieurs pièces au puzzle qui vous est dévoilé pour pouvoir lui donner un sens. Comme il manque toujours ce qui manque encore.

Sans doute n'est-ce que plus tard, des jours, des semaines, des mois, des années, des décennies plus tard que l'on comprendra ce que nous disons aujourd'hui.

Je ne suis pas inquiet pour mes *compañeras* et *compañeros* de l'EZLN à tous les niveaux, parce que c'est notre façon de procéder ici : avancer, lutter, toujours en sachant qu'il manque toujours ce qu'il reste de chemin à faire.

Sans compter — et que personne ne le prenne mal —, que l'intelligence des *compas* zapatistes se situe très largement au-

dessus de la moyenne.

Par ailleurs, c'est pour nous une grande satisfaction et une énorme fierté de savoir que c'est devant nos *compañeras*, nos *compañeros* et nos *compañeroas* de l'EZLN comme de la *Sexta* qu'est rendue publique cette décision collective.

Et quel bonheur ce sera pour les médias libres, alternatifs, indépendants, de savoir que c'est grâce à eux que cet archipel de douleurs, de rages et de digne lutte que nous appelons « la Sexta » aura connaissance de tout ce que je vais leur dire, où qu'ils se trouvent.

Si d'autres veulent se rendre compte de ce qui s'est passé aujourd'hui, il faudra qu'ils s'adressent aux médias libres pour le savoir.

Alors, c'est parti ! Bienvenues et bienvenus à la réalité zapatiste.

I. Une décision difficile.

Quand nous avons surgi et interrompu le cours des choses en 1994, par le sang et par le feu, pour nous les femmes et les hommes zapatistes, ce n'était pas le début de la guerre.

La guerre menée d'en haut, avec son cortège de mort et de destruction, de spoliation et d'humiliation, d'exploitation et de silence imposé au vaincu, cela faisait des siècles que nous la subissions.

Ce qui a commencé pour nous en 1994 n'est qu'un des nombreux épisodes de la guerre que ceux d'en bas mènent contre ceux d'en haut et leur monde.

Cette guerre de résistance qui est livrée jour après jour dans les rues du moindre recoin des cinq continents, dans ses campagnes et dans ses montagnes.

C'était, et c'est, la nôtre, comme celle menée par beaucoup d'hommes et de femmes d'en bas, une guerre pour l'humanité et contre le néolibéralisme.

Contre la mort, nous, nous demandions la vie.

Contre le silence, nous exigeons la parole et le respect.
Contre l'oubli, la mémoire.
Contre l'humiliation et le mépris, la dignité.
Contre l'oppression, la rébellion.
Contre l'esclavage, la liberté.
Contre la contrainte, la démocratie.
Contre le crime, la justice.

Comment quiconque ayant un tant soit peu d'humanité courant dans les veines pourrait-il, ou peut-il, remettre en question de telles exigences ?

Or à l'époque, beaucoup ont entendu.

Cette guerre que nous avons déclenchée nous a accordé le privilège d'atteindre des oreilles et des cœurs attentifs et généreux dans des géographies proches autant que lointaines.

Il restait à faire ce qu'il restait à faire, et il manque encore ce qui manque, mais à ce moment-là nous avons réussi à obtenir le regard de l'autre, son écoute, qu'il ouvre son cœur.

Dès lors, nous nous sommes vus dans l'obligation de répondre à une question déterminante :

« Et maintenant, quoi ? »

Dans les projections étriquées que nous avons faites la veille ne figurait aucunement la possibilité de nous poser une quelconque question. De sorte que cette question nous a conduits à nous en poser d'autres :

Préparer ceux qui suivraient à emprunter le chemin de la mort ?

Former plus de soldats, et qui soient meilleurs ?

Consacrer nos efforts à améliorer notre matériel de guerre en si piteux état ?

Feindre de dialoguer et d'être disposés à signer la paix, tout en se préparant à frapper de nouveaux coups ?

Avoir comme seul destin tuer ou mourir ?

Où bien devons-nous reconstruire le chemin de la vie, celui-là même que ceux d'en haut avaient brisé, et continuent de briser ?

Pas seulement le chemin des peuples premiers, mais aussi celui des travailleurs, des étudiants, des professeurs, des jeunes et des paysans, sans parler de celui de toutes ces différences que l'on applaudit en haut, mais qu'en bas on persécute et punit.

Devons-nous inscrire notre sang sur le chemin que d'autres conduisent vers le Pouvoir ou devons-nous détourner notre cœur et notre regard vers ceux que nous sommes vers ceux qui sont ce que nous sommes, à savoir, les peuples premiers, gardiens de la terre et de la mémoire ?

Personne n'y a prêté attention à ce moment-là, et pourtant, dans les premiers balbutiements qu'ont été nos paroles d'alors, nous avons signalé que le dilemme auquel nous étions confrontés n'était pas d'avoir à choisir entre négocier ou combattre, mais entre mourir ou vivre.

Quiconque avait saisi à l'époque que ce dilemme des premiers jours n'était pas individuel aurait sans doute mieux compris ce qui a eu lieu dans la réalité zapatiste au cours des vingt dernières années.

Je vous disais donc que nous nous étions heurtés à cette question et à un tel dilemme.

Et nous avons tranché.

Et au lieu de nous consacrer à former des guérilleros, des soldats et des bataillons, nous avons préparé des promoteurs d'éducation et de santé et peu à peu furent érigées les fondations de cette autonomie qui émerveille aujourd'hui le monde.

Au lieu de construire des prisons, d'améliorer notre armement, d'élever des murs et de creuser des tranchées, des écoles ont vu le jour, des hôpitaux et des dispensaires ont été construits ; nous avons amélioré nos conditions de vie.

Au lieu de nous battre pour avoir notre place au Panthéon des morts individualisées d'en bas, nous avons choisi de construire la vie.

Tout cela, au beau milieu d'une guerre qui, bien que sourde, n'en était pas moins létale.

Parce que c'est une chose, *compas*, de crier « *Vous n'êtes pas seuls !* », mais c'en est une autre que d'affronter avec son seul corps une colonne blindée des troupes fédérales, comme c'est arrivé dans la zone des Altos du Chiapas, et que, dans ces cas-là, la seule chose à espérer, c'est : avec un peu de chance, quelqu'un va s'en rendre compte ; et avec un peu plus de chance, ce quelqu'un va s'en rendre compte et aussi s'indigner ; et avec beaucoup de chance, ce quelqu'un va s'indigner et faire quelque chose !

En attendant, ce sont les femmes zapatistes plantées devant elles qui ralentissent les automitrailleuses et, à défaut de machines de guerre, c'est grâce à la bravoure de mères et à des pierres que le serpent d'acier a dû rebrousser chemin.

La zone Nord du Chiapas, elle, a été confrontée à la naissance et au développement des « gardes blanches », désormais recyclées en groupes paramilitaires ; tandis que la zone Tzotz Choj subissait les constantes agressions d'organisations paysannes qui ne se donnent parfois même pas la peine de faire figurer le mot « indépendantes » dans leur nom ; quant à la zone de la Selva Tzeltal, c'est la combinaison de groupes paramilitaires et de *contras* qu'elle devait affronter.

C'est encore une chose de crier « *Nous sommes tous Marcos* » — ou « *Nous ne sommes pas tous Marcos* », selon le cas ou la chose —, mais c'en est une autre que d'être persécutés par l'ensemble de la machine de guerre ; de voir les villages envahis par les soldats et les montagnes « peignées » par les forces spéciales ; d'être pourchassés par des chiens d'attaque tandis que les pales des hélicoptères d'assaut chamboulent la cime des *ceibas*, les majestueux fromagers ; de devoir vivre avec ce « mort ou vif ! » lancé dès les premiers jours de janvier 1994 pour atteindre son niveau le plus hystérique en 1995 et pendant le reste du sexennat de celui qui est aujourd'hui l'employé d'une multinationale, et que la zone Selva Fronteriza a connu à partir de 1995 et à laquelle s'ajouta ensuite la même séquence d'agressions d'organisations paysannes, d'envoi de paramilitaires, de militarisation et de harcèlement.

S'il y a bien un mythe concernant tout cela, ce n'est certes pas

le passe-montagne mais le mensonge répété à satiété depuis cette époque, et repris même par des personnes diplômées d'études supérieures, qui consiste à dire que la guerre contre les zapatistes n'a duré que douze jours.

Je ne referai pas les comptes. Quiconque doté d'un tant soit peu d'esprit critique et de sérieux peut aisément reconstruire dans les détails notre histoire, additionner et soustraire pour obtenir le résultat et dire s'il y a eu, et s'il y a, plus de reporters que de policiers et de soldats ; si les éloges furent plus nombreux que les menaces et les insultes et si le prix fixé l'avait été pour voir le passe-montagne ou pour le capturer « vivant ou mort ».

Dans de telles conditions, parfois uniquement avec nos propres forces et parfois avec le soutien généreux et inconditionnel de braves gens du monde entier, nous avons avancé dans la construction, encore inachevée, il est vrai, mais clairement définie, de ce que nous sommes.

Ce n'est donc pas qu'une simple phrase, heureuse ou malheureuse selon qu'on la voit d'en haut ou d'en bas, de dire « *nous voici, nous les morts de toujours, mourant à nouveau, mais cette fois pour vivre* ». C'est la réalité.

Et quasiment vingt ans plus tard...

Le 21 décembre 2012, à l'heure où la politique et l'ésotérisme coïncidaient, comme en d'autres occasions, pour prêcher des catastrophes qui affectent toujours les mêmes, ceux d'en bas, nous avons répété notre audacieux coup de force du 1er janvier 1994 et, sans tirer un seul coup de feu, sans armes, par notre seul silence, nous avons de nouveau abattu la superbe de ces ville berceaux et nids du racisme et du mépris.

Alors que le 1er janvier 1994 ce furent des milliers d'hommes et de femmes sans visage qui ont attaqué et vaincu les garnisons qui protégeaient ces villes, le 21 décembre 2012 ce sont des dizaines de milliers qui s'emparèrent sans un mot des édifices dans lesquels on célébrait notre disparition.

Ce seul fait incontestable que l'EZLN non seulement ne s'était pas affaiblie, et encore moins avait disparu, mais qu'elle avait au contraire grandi quantitativement et qualitativement aurait suffi

à n'importe quel esprit doté d'une intelligence moyenne pour se rendre compte que quelque chose avait bel et bien changé, au long de ces vingt années écoulées, au sein de l'EZLN et des communautés.

Plus d'une personne pensera sans doute que nous nous sommes trompés en effectuant un tel choix et qu'une armée ne peut ni ne doit s'évertuer à rechercher la paix.

Les raisons sont nombreuses, certes, mais la raison principale était, et est, que de cette façon nous finirions par disparaître en tant qu'armée.

C'est peut-être vrai. Peut-être nous sommes-nous trompés en choisissant de cultiver la vie au lieu de vénérer la mort.

Mais nous avons fait ce choix sans écouter les voix qui nous pressaient de l'extérieur. En tout cas, sans écouter tous ceux qui veulent et exigent un combat à mort, à condition que ce soit les autres qui fournissent les morts.

Nous avons choisi en nous regardant et en nous écoutant, nous, conscient du *Votán* collectif que nous sommes.

Nous avons choisi la rébellion, c'est-à-dire la vie.

Cela ne signifie pas que nous n'ayons pas su que la guerre d'en haut n'essaierait pas, et n'essaie pas, d'imposer à nouveau son emprise sur nous.

Nous savions, et nous savons, que nous allions devoir en maintes occasions défendre ce que nous sommes et comment nous sommes faits.

Nous savions, et nous savons, qu'il continuera à y avoir de la mort pour qu'il y ait de la vie.

Nous savions, et nous savons, que pour vivre, il nous faut mourir.

II. Un échec ?

D'aucuns disent que nous n'avons rien obtenu pour nous.

Il est toujours étonnant de constater que l'on avance une telle opinion avec autant de désinvolture.

Ces gens-là pensent donc que les enfants des commandantes et des commandants devraient pouvoir jouir de voyages à l'étranger, bénéficier d'études dans des écoles privées puis obtenir des postes élevés dans les entreprises ou dans la politique. Qu'au lieu de travailler la terre pour lui arracher leur nourriture avec leur sueur et leur acharnement ils devraient briller dans les réseaux sociaux et aller s'amuser en boîte, exhibant leur luxe ?

Ils voudraient sans doute que les sous-commandants procréent et lèguent à leurs descendants leurs charges, leurs prébendes, leurs palaces, comme le font les hommes politiques de tous bords.

Sans doute devrions-nous, comme les dirigeants de la CIOAC-H et d'autres organisations paysannes, accepter des privilèges et être payés en projets et en soutien, en empochant la plus grosse partie des subsides et en ne laissant à nos bases que des miettes, à condition qu'elles exécutent les ordres criminels qui viennent de plus haut ?

Effectivement, c'est vrai, nous n'avons rien obtenu de tout cela pour nous.

Difficile pour certains de réaliser que, vingt ans après notre « *rien pour nous* » (1), il va devenir évident qu'il ne s'agissait pas d'un simple slogan, une belle phrase pour des banderoles et des chansons, mais d'une réalité, la réalité.

Si être conséquents c'est aller droit à l'échec, alors l'incongruité est la voie de la réussite, la route qui mène au Pouvoir.

Mais nous, nous ne voulons pas aller dans cette direction-là. Cela ne nous intéresse pas.

En fonction de tels critères, nous préférons échouer que réussir.

III. La relève.

Au cours de ces vingt dernières années, une relève complexe et à plusieurs niveaux s'est opérée au sein de l'EZLN.

Certains n'ont vu que ce qu'il y avait de plus évident : la relève générationnelle.

Aujourd'hui, en effet, ce sont celles et ceux qui étaient tout jeunes ou qui n'étaient pas encore nés au début de notre soulèvement qui luttent et conduisent la résistance.

Cependant, certains lettrés n'ont pas eu conscience des autres relèves qui ont eu lieu :

Une relève de classe : le passage d'une origine de la classe moyenne éclairée à une origine indigène paysanne.

Une relève de race : de dirigeants métis, on est passé à des dirigeants nettement indigènes.

Et le plus important, une relève dans la pensée. De l'avant-gardisme révolutionnaire, on est passé au « commander en obéissant » ; de la prise du Pouvoir d'en Haut à la création du pouvoir d'en bas ; de la politique professionnelle à la politique quotidienne ; des leaders aux communautés ; de la ségrégation de genre à la participation directe des femmes ; de la moquerie envers l'autre à la célébration de la différence.

Je ne m'étendrai pas plus sur ce sujet, parce que le cours « La Liberté selon les zapatistes » a été l'occasion parfaite de vérifier si, dans les territoires organisés zapatistes, le personnage vaut plus que la communauté.

En ce qui me concerne, je ne comprends pas pourquoi des penseurs qui affirment que ce sont les peuples qui font l'histoire sont si effrayés qu'il existe un gouvernement du peuple où n'apparaît aucun des habituels « experts » en gouvernance. Pourquoi sont-ils terrorisés que ce soient les communautés qui commandent, qui décident de leur propre chemin ?

Pourquoi désapprouvent-ils en secouant la tête notre « commander en obéissant » ?

Le culte de l'individu trouve dans le culte de l'avant-garde son extrême le plus fanatique.

C'est précisément cela, le fait que les indigènes commandent et qu'aujourd'hui ce soit un indigène qui est notre porte-parole et notre chef, ce qui les stupéfie, les fait fuir et ce qui fait finalement qu'ils s'en vont ailleurs continuer à chercher quelqu'un

qui ait besoin d'avant-gardes, de caudillos et de leaders. Parce que, au sein de la gauche aussi, il y a du racisme, surtout chez celle qui se prétend révolutionnaire.

L'euzétaéellène n'est pas de ceux-là. C'est pour cette raison que n'importe qui ne peut pas être zapatiste.

IV. Un hologramme modulable et au goût de chacun. Ce qui ne sera pas.

Avant l'aube de 1994, j'ai passé dix ans dans ces montagnes. J'ai connu et fréquenté personnellement quelques-uns dans la mort desquels nous sommes morts pour beaucoup. Depuis, je connais et fréquente d'autres hommes, d'autres femmes qui sont ici aujourd'hui comme nous.

En de nombreux petits matins, je me suis retrouvé face à moi-même, essayant de digérer les histoires qu'ils me racontaient, les mondes qu'ils dessinaient avec leurs silences, leurs mains et leurs regards, leur insistance à montrer quelque chose au-delà du visible.

Était-ce un songe ce monde, si autre, si lointain, si différent ?

J'ai parfois pensé qu'ils avaient bondi dans le temps, que les mots qui nous guidaient, et nous guident, provenaient d'époques pour lesquelles il n'y avait pas encore de calendriers, perdus qu'ils étaient dans des géographies imprécises : mais toujours le Sud digne omniprésent sur chacun des points cardinaux.

Par la suite, j'ai compris qu'ils ne me parlaient pas d'un monde inexact et, partant, improbable.

Ce monde-là était déjà en marche.

Et vous, vous ne l'avez pas vu ? Vous ne le voyez pas ?

Nous n'avons jamais trompé personne d'en bas. Nous n'avons jamais caché que nous étions une armée, avec sa structure pyramidale, son centre de commandement, ses décisions prises du haut vers le bas. Nous n'avons jamais renié ce que nous sommes, pas même pour être en bonne grâce avec des libertaires ou pour les besoins de la mode.

Mais quiconque peut vérifier aujourd'hui si notre armée est une armée qui supplante ou impose.

Il me faut ajouter ce qui suit car j'ai déjà demandé au *compañero* sous-commandant insurgé Moisés l'autorisation de le faire :

Rien de ce que nous avons fait, pour le meilleur ou pour le pire, n'aurait été possible si une armée en règle, l'Armée zapatiste de libération nationale, ne s'était pas insurgée contre le mauvais gouvernement et n'avait exercé son droit à la violence légitime. La violence de ceux d'en bas face à la violence de ceux d'en haut.

Nous sommes des guerriers et, en tant que tels, nous connaissons notre rôle et notre moment.

Au petit matin du premier jour du premier mois de l'année 1994, une armée de géants, autrement dit d'indigènes rebelles, est descendue vers les villes pour ébranler le monde de ses pas.

À peine quelques jours plus tard, tandis que le sang des nôtres était encore frais dans les rues de ces mêmes villes, nous nous sommes rendu compte que les gens du dehors ne nous voyaient pas.

Habités qu'ils étaient à regarder les indigènes d'en haut, ils étaient incapables de lever les yeux pour nous regarder. Habités qu'ils étaient à nous voir humiliés, leur cœur ne comprenait pas notre digne rébellion.

Leur regard s'était figé sur le seul métis qu'ils ont vu porter un passe-montagne, autrement dit ils n'ont pas regardé. Les hommes et les femmes qui sont nos chefs nous ont dit, à ce moment-là :

« Ils ne voient que la petitesse égale à la leur ; créons donc quelqu'un d'aussi petit qu'eux, pour qu'il puisse le voir et nous voir à travers lui. »

Commença donc une complexe manœuvre de distraction, un truc d'une magie terrible et merveilleuse, un malicieux coup de dés de ce cœur indigène que nous sommes. La sagesse indigène défait ainsi la modernité dans l'un de ses bastions : les moyens de

communication.

Commença alors la construction du personnage appelé
« Marcos ».

Je vous demande de bien vouloir me suivre dans mon
raisonnement :

Supposons qu'il existe une manière différente de neutraliser un criminel. Par exemple, en lui fabriquant son arme homicide, en lui faisant croire qu'elle est efficace, en l'encourageant à échafauder tout son plan sur la foi de cette efficacité et en faisant en sorte qu'au moment où il se prépare à tirer son « arme » redevienne subitement ce qu'elle a toujours été : une illusion.

Le système tout entier, mais surtout ses moyens de communication, joue à fabriquer des réputations, pour les détruire ensuite si elles ne se plient pas à ses desseins. Leur pouvoir résidait (plus maintenant car ils ont été évincés sur ce plan par les réseaux sociaux) en ce qu'ils décidaient qui et quoi existait à l'instant où ils choisissaient ce qu'ils daignaient mentionner et ce qu'ils passaient sous silence.

Bon, ne faites pas trop attention à ce que je dis. Comme on a pu le voir au cours des vingt dernières années, j'ignore tout en matière de moyens de communication massifs.

Reste que le *SupMarcos*, de porte-parole, est devenu moyen de distraction.

Le sentier de la guerre, c'est-à-dire de la mort, nous avait pris dix ans ; celui de la vie a pris plus longtemps et a demandé plus d'efforts, sans parler du sang versé.

Parce que, croyez-le ou non, il est plus facile de mourir que de vivre.

Nous avons besoin de temps pour exister et pour trouver les personnes qui sauraient nous voir pour ce que nous sommes. Nous avons besoin de temps pour trouver les personnes qui ne nous verraient pas en regardant vers le haut ni vers le bas, mais qui nous regarderaient en face, qui nous verraient avec un regard *compañero*.

Je vous disais donc qu'à ce moment-là avait commencé la construction de ce personnage.

Marcos avait tantôt les yeux bleus, tantôt les yeux verts, ou couleur café, ou miel, ou les yeux noirs, en fonction de qui l'interviewait et prenait le cliché. C'est comme ça que Marcos fut remplaçant dans des équipes de football professionnel, employé dans des grands magasins, chauffeur, philosophe, cinéaste et tous les etcéteras que l'on pourra trouver dans les médias à gages de ces calendriers et des diverses géographies. Il y avait un Marcos pour chaque occasion, autrement dit pour chaque interview. Et ça n'a pas été facile, croyez-moi : à l'époque, Wikipedia n'existait pas et si les reporters venaient d'Espagne, il fallait que je me débrouille pour savoir si le Corte Inglés (2), par exemple, était une coupe de vêtements typique d'Angleterre, un bazar ou un grand magasin.

S'il m'était permis de définir le personnage de Marcos, je dirais sans hésiter qu'il a été un déguisement, comme le costume d'Arlequin.

Disons, pour me faire comprendre, que Marcos était un « Média Non Libre » (attention : ce n'est pas la même chose qu'être un média à gages).

Dans la fabrication et dans l'entretien du personnage, nous avons commis quelques erreurs.

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron », disait le maréchal-ferrant (3).

Dès la première année, nous avons épuisé, comme on dit, le répertoire des « Marcos » possibles. Aussi début 1995 étions-nous bien embêtés et le processus des communautés n'en était qu'à ses premiers pas.

Alors, en 1995, juste quand nous ne savions plus comment nous y prendre, c'est là que Zedillo, main dans la main avec le PAN, « découvre » l'identité de Marcos en suivant la même méthode scientifique que celle qui sert à trouver des squelettes, c'est-à-dire par délation ésotérique (4).

L'histoire de ce Marcos natif de Tampico nous a donné de la marge, bien que la fraude ultérieure de La Paca, la voyante qui

conduisit Lozano Gracia au squelette, nous a fait craindre que la presse à gages ne mette également en doute le « démasquage » de Marcos et que l'on découvre qu'il s'agissait d'une fraude supplémentaire. Heureusement, il n'en fut rien. Comme cette fois-là, les médias ont continué d'avaler d'aussi grosses couleuvres.

Quelque temps après, le véritable natif de Tampico en question est venu dans ces parages. Le sous-commandant insurgé Moisés et moi, nous lui avons parlé. Nous lui avons proposé à l'époque de donner ensemble une conférence de presse, pour qu'il cesse d'être pourchassé puisqu'il serait devenu évident que Marcos et lui n'était pas la même personne. Il n'a pas voulu. Il est venu vivre ici. Il est sorti de la forêt plusieurs fois et on peut même voir son visage sur des photographies de la veillée funèbres de ses parents. Si vous voulez, vous pouvez l'interviewer. Maintenant, il vit dans une communauté, à.... Ah ! Il ne veut pas que l'on sache où il habite. Nous n'en dirons donc pas plus, pour qu'un jour il puisse lui-même raconter son histoire depuis le 9 février 1995, s'il le souhaite. Pour notre part, il ne reste plus qu'à le remercier de nous avoir fourni les données que nous avons utilisées régulièrement pour alimenter la « certitude » que le *SupMarcos* n'est pas ce qu'il est en réalité, à savoir, un Arlequin (5) ou un hologramme, mais un professeur d'université, originaire de la désormais douloureuse Tamaulipas (6).

Pendant ce temps-là, nous continuions à chercher, à vous chercher, vous tous et vous toutes, celles et ceux qui sont ici maintenant et celles et ceux qui n'y sont pas mais qui en sont.

Nous n'avons pas cessé de lancer des campagnes et autres initiatives pour trouver l'autre, les autres et les autres, l'autre qui soit *compañero*. Des initiatives très variées, qui toutes visaient à trouver le regard et l'écoute dont nous avons besoin et que nous méritons.

Pendant ce temps-là, les communautés continuaient d'avancer, ainsi que la relève que l'on a beaucoup ou très peu évoquée, mais en tout cas c'est quelque chose qui peut être vérifié directement, sans intermédiaires.

Dans notre recherche de l'autre, nous avons échoué encore et encore.

Chaque fois que nous trouvions quelqu'un, soit il voulait nous commander, soit il voulait être commandé par nous.

Il y a ceux qui venaient vers nous et qui le faisaient dans le but de nous utiliser, ou alors pour regarder vers le passé, soit avec nostalgie anthropologique, soit avec nostalgie militante.

Ainsi donc, aux yeux de certains nous étions communistes ; pour d'autres, trotskistes ; pour d'autres, anarchistes ; pour d'autres, maoïstes ; pour d'autres, millénaristes, et je vous laisse un stock de « istes » pour que vous complétiez avec ce que vous trouverez.

Il en a été ainsi jusqu'à la *Sexta Declaración de la Selva Lacandona* (Sixième Déclaration de la forêt Lacandone), la plus audacieuse et la plus zapatiste des initiatives que nous ayons prises jusqu'ici.

Avec la *Sexta*, nous avons enfin trouvé des gens qui nous regardent en face et nous saluent et nous enlacent fraternellement, et c'est comme ça qu'on se salue et qu'on s'enlace.

Avec la *Sexta*, nous vous avons enfin trouvés, vous.

Enfin des gens qui comprenaient que nous ne cherchions ni berger pour nous servir de guide ni troupeau à conduire à la terre promise. Ni maîtres ni esclaves. Ni caudillos ni masses écervelées.

Il restait cependant à vérifier s'ils allaient pouvoir regarder et écouter ce qu'en nous-mêmes nous sommes.

À l'intérieur, les progrès effectués par les communautés étaient impressionnants.

Puis est venu le cours intitulé « La Liberté selon les zapatistes ».

En trois sessions, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait déjà une génération qui pouvait nous regarder dans les yeux, qui pouvait nous écouter et nous parler sans voir en nous des guides ou des chefs, sans chercher une quelconque soumission ou l'obéissance aveugle.

Marcos, le personnage, n'était plus nécessaire.

La nouvelle étape dans la lutte zapatiste pouvait commencer.

C'est à ce moment-là qu'il s'est passé ce qui s'est passé et nombre d'entre vous, *compañeras* et *compañeros* de la *Sexta*, le savent pour l'avoir vécu directement.

On pourra toujours dire par la suite que ce truc du personnage a été oiseux. Mais un passage en revue honnête de ces journées dira combien de femmes et combien d'hommes auront cessé de nous regarder, par satisfaction ou par dégoût, à cause des grimaces facétieuses d'un déguisement.

De sorte que la relève dans le commandement n'a lieu ni pour cause de maladie ou de décès, ni pour mutation interne, ni pour purge ou épuration.

Elle a lieu le plus logiquement du monde, en accord avec les changements internes qu'a connus, et que connaît, l'EZLN.

Je sais bien que cela ne colle pas avec les schémas carrés qui existent dans les différents « en haut », mais à dire vrai nous nous en fichons éperdument.

Et si cela devait ruiner la laborieuse et pauvre spéculation des *rumorologues* et *zapatologues* de Jovel, eh bien, tant pis !

Je ne suis ni n'ai été malade, je ne suis ni n'ai été mort.

Ou alors si, bien que l'on m'ait tué tant de fois, que tant de fois je suis mort et me voilà de nouveau.

Si nous avons encouragé de telles rumeurs, c'est parce qu'il le fallait.

Le dernier grand truc de l'hologramme a été de simuler une maladie incurable, y compris toutes les morts qu'il a subies.

Au fait, ce « *si sa santé le lui permet* » que le sous-commandant insurgé Moisés a employé dans le communiqué annonçant le partage avec le CNI n'était qu'un équivalent de « *si c'est la volonté du peuple* » ou de « *si les sondages me sont*

favorables » ou « si dieu m'en donne le temps » et autres lieux communs qui ont servi de béquilles à la classe politique ces derniers temps.

Si vous me permettez de vous donner un petit conseil : vous devriez cultiver un tant soit peu votre sens de l'humour, pas seulement par souci de votre santé mentale et physique, mais aussi parce que sans aucun sens de l'humour vous ne comprendrez pas le zapatisme. Or qui ne comprend pas, juge ; et qui juge, condamne.

En réalité, ce fut la partie la plus facile du personnage. Pour alimenter la rumeur, il a suffi de dire à certaines personnes exactement : *« Je vais te confier un secret mais promets-moi de ne le répéter à personne. »*

Évidemment qu'elles l'ont répété.

Les principaux collaborateurs involontaires de la rumeur concernant ma maladie et ma mort ont été les « experts en zapatologie » qui, dans la hautaine Jovel et dans la chaotique Mexico, se targuent d'être proches du zapatisme et vantent leur profonde connaissance en la matière, sans parler, bien entendu, des policiers qui empochent aussi de l'argent comme journalistes, des journalistes qui touchent aussi des sous comme policiers, et des journalistes, femmes et hommes, qui sont seulement payés, et mal, comme journalistes.

Merci à elles toutes et à eux tous. Merci de votre discrétion. Vous avez fait exactement ce que nous pensions que vous alliez faire. Le seul « hic » dans tout cela, c'est que je doute sincèrement que quelqu'un vous confie maintenant un secret.

C'est notre conviction et notre pratique : pour se rebeller et pour lutter, il n'y a nul besoin ni de chefs, ni de caudillos, ni de messies, ni de sauveurs. Pour lutter, il faut juste un peu de courage, une pointe de dignité et beaucoup d'organisation.

Le reste, ou bien cela apporte quelque chose au collectif ou ça ne sert à rien.

Il a été particulièrement cocasse de constater ce que le culte

de l'individu a entraîné chez les politologues et les analystes d'en haut. Hier, ils disaient que l'avenir de ce peuple mexicain dépendait de l'alliance de deux personnalités. Avant-hier, ils ont dit que Peña Nieto se séparait de l'influence de Salinas de Gortari, sans se rendre compte que, du coup, en critiquant Peña Nieto ils se rangeaient du côté de Salinas de Gortari ; et qu'en critiquant ce dernier, ils soutenaient Peña Nieto. Aujourd'hui, ils disent qu'il faut choisir un camp dans la lutte d'en haut pour le contrôle des télécommunications, de sorte que, soit on est avec Carlos Slim, soit on se retrouve avec Azcárraga (7)-Salinas. Et plus haut, tant qu'on y est, ou avec Obama ou avec Poutine.

Ceux qui soupirent et regardent vers l'en haut peuvent toujours continuer à se chercher un leader ; ils peuvent toujours penser que, cette fois, on va respecter le résultats des élections ; que, maintenant, Slim va soutenir la gauche parlementaire ; que, maintenant, il va enfin y avoir des dragons et des batailles dans la série *Game of Thrones* ; que, maintenant, dans la série télé *The Walking Dead*, Kirkman va enfin rester fidèle à la BD ; que, maintenant, les outils fabriqués en Chine ne vont plus se casser la première fois qu'on s'en sert ; et que, maintenant, le football va enfin redevenir un sport et non un business.

Et il se peut, ma foi, que dans certains cas l'avenir leur donne raison, mais de toute façon il ne faut pas oublier que, dans tous ces cas, eux ne sont que de simples spectateurs, autrement dit des consommateurs passifs.

Celles et ceux qui ont aimé ou détesté le *SupMarcos* savent maintenant qu'ils ont détesté et chéri un hologramme. Leurs amours et leurs haines ont donc été également inutiles, stériles, vides, creuses.

Il n'y aura donc aucune maison-musée ou plaques de cuivre là où je suis né et où j'ai grandi. Pas plus qu'il n'y aura quelqu'un qui vive d'avoir été le sous-commandant Marcos. On n'héritera ni son nom ni son poste. Il n'y aura pas de séjours tous frais payés pour donner des conférences à l'étranger. Il n'y aura pas de transfert ou de soins dans des hôpitaux de luxe. Il n'y aura ni veuves, ni héritières, ni héritiers. Il n'y aura ni funérailles, ni honneurs, ni statues, ni musées, ni prix, ni rien de ce que le système fabrique pour promouvoir le culte de l'individu et pour mépriser le collectif.

Le personnage a été créé et maintenant nous les zapatistes, ses créateurs et ses créatrices, nous le détruisons.

Si quelqu'un comprend cette leçon que donnent nos *compañeras* et nos *compañeros*, il aura compris l'un des piliers fondateurs du zapatisme.

Ainsi, au cours des dernières années, il s'est passé ce qui s'est passé.

Et nous avons constaté que le déguisement, le personnage, l'hologramme, quoi, n'était plus nécessaire.

Plus d'une fois nous avons planifié et avons attendu et attendu encore le moment indiqué : le calendrier et la géographie précises pour montrer ce que nous sommes en vérité à ceux qui sont vraiment.

Alors est arrivé Galeano avec sa mort pour nous indiquer la géographie et le calendrier : « *Ici, à La Realidad ; maintenant : dans la douleur et la rage.* »

V. La douleur et la rage. Cris et chuchotements.

Quand nous sommes venus ici au Caracol de La Realidad, sans que personne ne nous le demande, nous avons commencé à parler en murmurant.

Tout doucement parlait notre douleur, tout bas notre colère.

Comme si nous voulions éviter que Galeano ne soit repoussé par des bruits, des sons qui lui étaient étrangers.

Comme si nos voix et nos pas l'appelaient.

« *Attends, compa !* », disait notre silence.

« *Ne t'en va pas* », murmuraient nos mots.

Mais il y a d'autres douleurs et d'autres rages.

En ce moment même, en d'autres lieux du Mexique et du monde, un homme, une femme, un·e autre·e, un petit garçon, une petite

fille, un vieil homme, une vieille femme, une mémoire est frappée en toute impunité, encerclée par un système devenu crime vorace ; est bastonné, frappé à coups de machette, tué par balle, reçoit le coup de grâce, est traîné par terre sous les moqueries, est abandonné, son corps est retrouvé et veillé, sa vie enterrée. Quelques noms seulement :

Alexis Benhumea, assassiné dans l'État de Mexico.

Francisco Javier Cortés, assassiné dans l'État de Mexico.

Juan Vázquez Guzmán, assassiné au Chiapas.

Juan Carlos Gómez Silvano, assassiné au Chiapas.

El compa Kuy, assassiné au DF.

Carlo Giuliani, assassiné en Italie.

Alexis Grigoropoulos, assassiné en Grèce.

Wajih Wajdi al-Ramahi, assassiné dans un camp de réfugiés à Ramallah, en Cisjordanie. Âgé de quatorze ans, il a été assassiné d'un coup de feu dans le dos tiré d'un poste d'observation de l'armée israélienne ; il n'y a eu ni marches, ni manifestations, ni rien dans la rue.

Matías Valentín Catrileo Quezada, mapuche assassiné au Chili.

Teodulfo Torres Soriano, *compa* de la *Sexta* disparu à Mexico.

Guadalupe Jerónimo et Urbano Macías, *comuneros* de Cherán, assassinés au Michoacán.

Francisco de Asís Manuel, disparu à Santa María Ostula

Javier Martínez Robles, disparu à Santa María Ostula

Gerardo Vera Orcino, disparu à Santa María Ostula

Enrique Domínguez Macías, disparu à Santa María Ostula

Martín Santos Luna, disparu à Santa María Ostula

Pedro Leyva Domínguez, assassiné à Santa María Ostula.

Diego Ramírez Domínguez, assassiné à Santa María Ostula.

Trinidad de la Cruz Crisóstomo, assassiné à Santa María Ostula.

Crisóforo Sánchez Reyes, assassiné à Santa María Ostula.

Teóduo Santos Girón, disparu à Santa María Ostula.

Longino Vicente Morales, disparu au Guerrero.

Víctor Ayala Tapia, disparu au Guerrero.

Jacinto López Díaz « El Jazi », assassiné à Puebla.

Bernardo Vázquez Sánchez, assassiné à Oaxaca

Jorge Alexis Herrera, assassiné au Guerrero.

Gabriel Echeverría, assassiné au Guerrero.

Edmundo Reyes Amaya, disparu à Oaxaca.

Gabriel Alberto Cruz Sánchez, disparu à Oaxaca.

Juan Francisco Sicilia Ortega, assassiné à Morelos.

Ernesto Méndez Salinas, assassiné à Morelos.

Alejandro Chao Barona, assassiné à Morelos.
Sara Robledo, assassinée à Morelos.
Juventina Villa Mojica, assassinée au Guerrero.
Reynaldo Santana Villa, assassiné au Guerrero.
Catarino Torres Pereda, assassiné à Oaxaca.
Bety Cariño, assassinée à Oaxaca.
Jyri Jaakkola, assassiné à Oaxaca.
Sandra Luz Hernández, assassinée à Sinaloa.
Marisela Escobedo Ortíz, assassinée à Chihuahua.
Celedonio Monroy Prudencio, disparu dans le Jalisco.
Nepomuceno Moreno Nuñez, assassiné dans le Sonora.

Les migrants et les migrants disparus contre leur volonté et probablement assassinés n'importe où sur le territoire mexicain.

Les prisonniers que l'on veut tuer vivants : Mumia Abu Jamal, Leonard Peltier, les Mapuche, Mario González, Juan Carlos Flores.

L'enterrement continu de voix qui furent des vies, rendues silencieuses à jamais par le poids de la terre déversée et la fermeture des grilles.

Et la plus grande moquerie, c'est que, à chaque pelletée de terre jetée par le sbire de service, le système répète : *« Tu ne vaux rien, tu ne comptes pas, personne ne te pleure, ta mort ne fait enrager personne, personne ne suit ton chemin, personne ne relève ta vie. »*

Et avec la dernière pelletée, il assène : *« Même si on attrape et on punit les nôtres qui t'ont tué, j'en trouverai toujours un autre, une autres, d'autres qui te feront tomber à nouveau en embuscade et qui répèteront la danse macabre qui a mis fin à tes jours. »*

Et il termine : *« Ta justice toute petite, naine, fabriquée pour que les médias à gages fassent semblant et obtiennent un peu de calme pour freiner le chaos qui s'apprête à les engloutir, elle ne me fait pas peur, à moi, elle ne me fait aucun mal, elle ne me punit pas. »*

Que devons-nous dire à ce cadavre que l'on enterre dans l'oubli le plus total, n'importe où dans le monde d'en bas ?

Que seules notre douleur et notre rage comptent ?

Que seule notre colère importe ?

Que pendant que nous murmurons notre histoire, nous n'entendons pas son cri, son hurlement ?

L'injustice porte tant de noms et les cris qu'elle provoque sont si nombreux.

Non, notre douleur et notre colère ne nous empêchent pas d'écouter.

Et nos murmures ne servent pas qu'à déplorer nos morts tombés injustement.

Ils sont prononcés pour pouvoir entendre d'autres douleurs, pour faire nôtres d'autres rages et poursuivre ainsi ce long et tortueux chemin qui veut unir tout cela en un hurlement qui se transforme en lutte libératrice.

Et à ne pas oublier que, tandis que quelqu'un murmure, quelqu'un d'autre crie.

Et seule une oreille attentive peut entendre.

Au moment où nous parlons et écoutons, un cri de douleur, de rage est lancé.

Et de même qu'il faut apprendre à diriger son regard, l'écoute doit trouver le cap qui la rende fertile.

Car tandis que certains se reposent, d'autres gravissent une pente ardue.

Pour apercevoir un tel acharnement, il suffit de baisser les yeux et de lever son cœur.

Vous y arrivez ?

Vous y arriverez ?

La justice petite ressemble tant à la vengeance. La justice petite

est une justice qui distribue l'impunité car lorsqu'elle châtie certains, elle en absout d'autres.

La justice que nous voulons, nous, celle pour laquelle nous nous battons, ne se limite pas à trouver les assassins de notre *compa* Galeano et à s'assurer qu'ils soient châtiés (ce qui se fera, que personne ne s'y trompe).

Cette quête patiente et obstinée recherche la vérité et non le soulagement que donne la résignation.

La justice grande s'exprime déjà dans le fait de savoir notre *compañero* Galeano enterré décemment.

Parce que nous ne nous demandons pas quoi faire de sa mort, mais ce que nous devons faire de sa vie.

Pardonnez-moi de me laisser entraîner dans les sables mouvants des lieux communs, mais ce *compañero* ne méritait pas de mourir, pas comme ça.

Tous ses efforts, son sacrifice quotidien, précis, invisible pour tout autres que nous, n'avaient qu'un seul but : la vie.

Et je peux tranquillement affirmer qu'il fut quelqu'un d'extraordinaire, mais qu'en plus — et c'est cela qui est stupéfiant — il existe des milliers de *compañeras* et de *compañeros* comme lui au sein des communautés indigènes zapatistes, qui partagent le même entrain, le même engagement, la même clarté et un seul but : la liberté.

Tant qu'à faire des comptes macabres : si quelqu'un mérite la mort, c'est quelqu'un qui n'existe pas et n'a jamais existé autrement que dans la fugacité des moyens de communication à gages.

Notre *compañero*, chef et porte-parole de l'EZLN, le sous-commandant insurgé Moisés, a déjà dit qu'en assassinant Galeano ou tout autre des zapatistes ceux d'en haut voulaient assassiner l'EZLN.

Non pas en tant qu'armée, mais en tant que rebelle naïf qui construit et fait germer la vie là où eux, ceux d'en haut, ne

veulent voir pousser que le désert des industries minières, pétrolières ou touristiques, la mort de la terre et celles et ceux qui l'habitent et la travaillent.

Il a aussi dit que nous étions venus, en qualité de Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale, pour exhumer Galeano.

Nous pensons qu'il faut que l'un de nous meure pour que Galeano vive.

Aussi pour que cette impertinente qu'est la mort soit satisfaite, au lieu de Galeano nous mettons un autre nom, pour que Galeano vive et que la mort emporte non pas une vie, mais uniquement un nom, quelques lettres vidées de sens, sans histoire propre, sans vie.

Ainsi avons-nous décidé que Marcos cesse d'exister aujourd'hui.

Il s'en ira main dans la main avec Ombre le Guerrier et Petite Lueur, pour qu'il ne se perde pas en chemin. Avec lui s'en ira aussi Don Durito, de même que le Vieil Antonio.

Les petites filles et les petits garçons qui auparavant se rassemblaient pour écouter ses contes ne le regretteront pas car ils sont grands maintenant, ils font déjà preuve de jugement, ils se battent déjà comme les meilleurs pour la liberté, la démocratie et la justice, qui constituent les devoirs de tout zapatiste. Le chat-chien, et non un cygne, entonnera maintenant le chant des adieux.

Et pour finir, celles et ceux qui comprendront sauront que ne part point qui n'a jamais été là, ne meurt point qui n'a jamais vécu.

La mort s'en ira donc dupée par un indigène du nom de guerre de Galeano et sur ces pierres que l'on a posées sur sa tombe, à nouveau il marchera et enseignera à qui voudra l'essence même du zapatisme, à savoir : ne pas se vendre, ne pas se rendre, ne pas vaciller.

Ah, la mort ! Comme s'il n'était pas évident qu'elle libère ceux d'en haut de toute responsabilité partagée au-delà d'une oraison funèbre, d'un hommage gris, d'une statue stérile, d'un musée

enfermant.

Et nous ? Eh bien, nous, la mort nous engage pour ce qu'elle a de vie.

Aussi sommes-nous là, trompant la mort dans la réalité.

Compas,

Au vu de tout ce qui précède, à exactement 2 h 08 du 25 mai 2014 sur le front de combat sud-oriental de l'EZLN, je déclare que cesse d'exister celui qui est connu sous le nom de sous-commandant insurgé Marcos, l'autoproclamé « sous-commandant en acier inoxydable ».

C'est bien ça.

Par ma voix ne parlera plus la voix de l'Armée zapatiste de libération nationale.

Bien. Salut et *hasta nunca...* ou *hasta siempre*, c'est selon, quiconque a bien compris saura que cela n'a plus d'importance, que cela n'en a jamais eu.

*De la réalité zapatiste,
sous-commandant insurgé Marcos.
Mexique, le 24 mai 2014.*

P-S 1 : « *Game is over ?* »

P-S 2 : Échec et mat ?

P-S 3 : *Touché* (8) ?

P-S 4 : À la revoyure, les potes. Et envoyez du tabac !

P-S 5 : Mm... Alors, c'est ça, l'Enfer... Alors ça, c'est ce bon vieux Piporro, et Pedro, et même José Alfredo ! Quoi ? Pour machisme ? Nan... J'y crois pas. Mais moi, jamais je...

P-S 6 : Autrement dit que comme qui dirait, sans le déguisement, est-ce que je peux marcher tout nu ?

P-S 7 : Hé ! Il fait vachement sombre, ici ; j'aurais bien besoin d'une Petite Lueur.

(...)

(On entend une voix *off*)

Bons petits matins, mes chères *compañeras* et mes chers *compañeros*. Mon nom est Galeano, sous-commandant insurgé Galeano.

Y'a quelqu'un d'autre qui s'appelle Galeano ?
(On entend des voix et des hurlements)

Ah ! Je comprends mieux pourquoi on m'avait dit que quand je renaîtrai, ce serait en collectif.

Qu'il en soit ainsi.

Bon voyage. Prenez bien soin de vous, prenez bien soin de nous.

*Des montagnes du Sud-Est mexicain,
sous-commandant insurgé Galeano.
Mexique, mai 2014.*

Traduction et notes : SWM.
Relecture : « la voie du jaguar ».

Source du texte d'origine :
Enlace Zapatista

(1) *¡Para todos, todo, nada para nosotros !* : « Pour tous, tout ! Rien pour nous ! » Cri de guerre zapatiste de la première heure. (Remarque : les notes sont du traducteur.)

- (2) *El Corte Inglés* : (littéralement : la coupe anglaise, en parlant de vêtements) nom d'une chaîne espagnole de grands magasins ; un média avait effectivement rapporté que Marcos avait travaillé dans un magasin de cette enseigne.
- (3) Dans le texte original, Marcos dit : « *“Es de humanos el herrar”, dijo el herrero.* » ; jeu de mots entre *errar* (au sens figuré, se tromper) et *herrar* (forger du métal ou ferrer les chevaux). « *Es de humanos el errar* » (sans le h) signifierait donc : « L'erreur est humaine ».
- (4) En 1996, une voyante, Francesca Zetina La Paca, avait conduit un procureur à des ossements enterrés dans la propriété *El Encanto* (sic !) appartenant à Salinas de Gortari, ossements que l'on a longtemps pensé être ceux du cadavre de Muñoz Rocha, à qui on attribuait le meurtre de José Francisco Ruis Massieu, secrétaire général du PRI jusqu'à son assassinat en 1994. Tout n'était qu'une supercherie, les os ayant été « semés ».
- (5) Rappelons que dans la *commedia dell'arte* Arlequin n'est visible qu'aux seuls yeux du public : les actrices et acteurs devaient donc jouer en ignorant ses facéties et ses remarques, souvent satiriques et cruelles.
- (6) Tamaulipas, État mexicain dans lequel se trouve le port de Tampico (note de “la voie du jaguar”).
- (7) Emilio Fernando Azcárraga, né en 1968, homme d'affaires mexicain et président du conseil d'administration du Groupe Televisa (note de “la voie du jaguar”).

[35] (8) En français dans le texte.



[36]

[37]



Marcos for ever

Par Paul B. Preciado, philosophe, directrice du Programme d'études indépendantes musée d'Art contemporain de Barcelone (Macba) – 6 juin 2014 à 18:06

Le 25 mai dernier, le sous-commandant Marcos écrivait depuis «la Réalité zapatiste» une lettre ouverte au monde pour annoncer la mort de Marcos, personnage inventé comme support médiatique et voix énonciative du projet révolutionnaire chiapatiste. *«Ces mots seront les derniers avant que je cesse d'exister.»* Le même communiqué informe de la naissance du sous-commandant «Galeano», du nom du compagnon José Luis Solis Sánchez «Galeano», assassiné par les paramilitaires le 2 mai. *«Il est indispensable que l'un des nôtres meure pour que Galeano vive. Et pour que la mort, cette impertinente, soit satisfaite, nous donnons un autre nom, à la place de celui de Galeano, pour qu'il vive et que la mort emporte non pas une vie mais simplement un nom, des lettres vidées de tout sens, sans histoire propre, ni vie.»* Nous savons que José Luis Solis avait lui-même emprunté son nom à l'auteur des *Veines ouvertes de l'Amérique latine*. Le sous-commandant, qui a toujours agi avec deux longueurs d'avance sur les vieux «egolates» du poststructuralisme français, met en pratique, dans le domaine de la production politique, la mort de l'auteur que Barthes annonçait dans l'espace du texte.

Au cours de ces dernières années, les zapatistes ont construit l'alternative la plus créative face aux techniques de gouvernement nécropolitiques du néolibéralisme, mais aussi face au communisme. Les zapatistes, comme dans aucun autre mouvement, sont en train d'inventer une méthodologie politique pour «organiser la rage». Et réinventer la vie.

Depuis 1994, l'Armée zapatiste de libération nationale (ELNZ) conçoit, à travers le personnage du sous-commandant Marcos, une nouvelle façon de penser la philosophie décoloniale du XXI^e siècle. En s'éloignant du traité et de la thèse (héritiers

de la culture ecclésiastique et coloniale du livre débutant au XVI^e siècle et déclinant à partir de la fin du siècle dernier), elle agit depuis la culture orale digitale techno-indigène et parcourt les réseaux en murmurant rituels, lettres, messages, contes et paraboles. Voici l'une des techniques centrale de production de la subjectivité politique que nous enseignent les zapatistes : déprivatiser le nom propre par le nom emprunté et défaire la fiction individualiste du visage par la cagoule.

Pas si éloigné du sous-commandant, j'habite un autre espace politique où l'on use des mêmes forces théâtrales et chamaniques pour se défier de la stabilité du nom propre et de la vérité du visage comme référents ultimes de l'identité personnelle : les cultures transsexuelles, transgenres, drag-king et drag-queen. Chaque personne trans a (ou a eu) deux (ou plus) noms propres. Celui qui lui fut assigné à la naissance et avec lequel la culture dominante cherche à le normaliser et le nom qui indique le commencement d'un processus de subjectivation dissidente.

Les noms trans ne se contentent pas de signifier l'appartenance à un autre sexe : ils décrivent avant tout un processus de dés-identification. Le sous-commandant Marcos, qui apprit d'avantage de la plume de l'auteur pédé mexicain Carlos Monsiváis que de la barbe virile de Fidel, était en réalité un personnage drag-king : la construction intentionnelle d'une fiction de masculinité (le héros et la voix du rebelle) via des techniques performatives. Un symbole révolutionnaire sans visage ni ego, fait de mots et de songes collectifs. Le nom d'emprunt, comme la cagoule, est un masque parodique qui révèle les masques dissimulant les visages de la corruption politique et de l'hégémonie : *«Pourquoi tant de scandale autour de la cagoule ? La société mexicaine serait-elle prête à tomber les masques ?»* Comme le visage, à l'aide de la cagoule, le nom propre est défait, et collectivisé.

Pour les zapatistes, le nom d'emprunt et la cagoule fonctionnent comme les deuxièmes noms, la perruque drag, la moustache et les talons de la culture trans : ils sont des signes intentionnels et hyperboliques d'un travestissement

politico-sexuel, mais aussi les armes queer-indigènes permettant de confronter l'esthétique néolibérale. Cela ne se produit pas à l'intérieur du «vrai sexe» ou du nom authentique, mais à travers la construction d'une *fiction vivante* qui permet de résister à la norme.

Ce à quoi nous invitent les expériences zapatistes, queer et trans, c'est à déprivatiser le visage et le nom afin de transformer le corps de la multitude en l'agent collectif de la révolution.

Je me permets, depuis cette modeste tribune, de dire au sous-commandant Galeano qu'à partir d'aujourd'hui je signerai de mon nom trans Beatriz Marcos Preciado, récupérant la force performative de la fiction que les zapatistes ont créée, et la faisant vivre depuis la vieille Europe qui se désintègre : et pour que la réalité zapatiste soit.

[38]

« Je m'appelle
Arthur Rimbaud
et je suis gouine

RER Q

Élodie Petit

RER Q
nique
~~la police~~
la Bescherelle

FACT SHEET

À PROPOS DES
BIAS DE GENRE SUR
WIKIPÉDIA
- ET AU DELÀ -

La façon dont on raconte et on enregistre notre histoire en dit beaucoup sur les structures de pouvoir existant dans notre société.

Aujourd'hui une des plus importantes sources de savoir est Wikipédia, l'encyclopédie en ligne, gratuite et collaborative, qui est un des 7 sites internet les plus visités au monde, avec plus de 7 million de visites par mois.

→ "Alexa Top 500 Global Sites", New Statesman, 26.05.2015

En d'autres termes, Wikipédia a un **ÉNORME IMPACT** sur le façon dont on voit le monde.



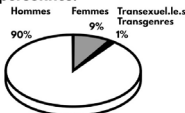
Une des principales différences entre Wikipédia et d'autres encyclopédies est que l'écriture de ses articles est ouverte à tou.te.s et pas uniquement à des expert.e.s. Ce qui permet de représenter une multitude de façons d'écrire et de ré-écrire l'histoire.

Mais depuis 2009, des enquêtes de la WMF (Wikimedia Foundation) sur ses utilisat.eur.ice.s ont révélé des résultats alarmants:

seulement **9 à 16%** des personnes contribuant à Wikipédia sont des femmes.

→ Wikimedia Survey, 2011

Cette situation signifie que l'"encyclopédie que tout le monde peut éditer" est en fait éditée par le même groupe de personnes.



"L'idée principale est de rassembler des personnes différentes. En faisant cela on augmente la base de savoir du site, ce qui ne peut être que bénéfique."

Jimmy Wales", The Independent, 2001

"Nous avons complètement raté"

Jimmy Wales", BBC News, 2014

*co-fondateur de Wikipédia

"Tout le monde amène son morceau à la table. Si tout le monde n'est pas à la table, on ne profite pas de leurs apports."

Sue Gardner, directrice de la WMF

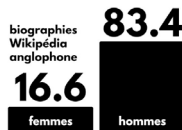


La table du "Dinner Party" par l'artiste Judy Chicago, 1974-79

Les trois niveaux de qui écrit, ce qui est écrit et comment le savoir est représenté sont étroitement liés.



Ce qui a un impact sur les contenus du site:



Wikidata Human Gender Indicators, 2016 <http://whgi.wmflabs.org/>

"La marginalisation devient circulaire et se perpétue"

Jenny Kleeman, The New Statesman, 2015

les femmes ne sont pas (bien) représentées dans les livres d'histoire et ensuite sur Wikipédia



Ceci n'est pas seulement vrai pour Wikipédia, mais fait partie d'une longue histoire de l'écriture des:

- journaux,
- livres d'histoire,
- publicités,
- communications de tous les jours,
- ... qui continue aujourd'hui.

Des recherches récentes ont montré que 75.8 % des livres d'histoire grand public en 2015 sont écrits par des hommes, et 71.7 % des biographies concernent des figures masculines.

→ Andrew Kahn et Rebecca Onion, Slate, 2016



Wikipédia est souvent vu comme un projet:

- collaboratif
- horizontal
- neutre

Mais ces mots ne devraient pas cacher les structures de pouvoir sur Wikipédia (en plus de celles qu'on hérite de la société...)

Voir Jo Freeman, "The Tyranny of Structurelessness", 1972

Les structures de pouvoir sur Wikipédia:

- | | |
|--------------|-------------|
| stewards | bloquer des |
| admins | comptes, |
| bureaucrates | supprimer |
| ... | des pages |
| éditeurs/ | ... |
| éditrices | éditer |



À faire et ne pas faire sur Wikipédia, et au delà:

À FAIRE

- ... utiliser le nom complet d'une personne,
- ... focaliser sur les réussites de la personne,
- ... éviter les tournures qui font de l'homme la norme et la femme l'autre,
- ... lier des articles d'un genre à l'autre, sans discrimination.

À NE PAS FAIRE

- ... utiliser le prénom d'une personne,
- ... focaliser sur ses relations (personnelles),
- ... parler d'une 'femme' auteure (ou autre), sauf si son genre a du sens,
- ... oublier de mentionner les femmes travaillant dans le même domaine.

Pour plus d'informations: guides de rédaction de genre neutre - comment contribuer à Wikipédia - articles à améliorer - et plus d'informations sur les biais de genre dans les nouveaux médias:

justfortherecord.space/info

une communication par **JUST FOR THE RECORD**

avec le soutien de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes



INSTITUTE FOR THE EQUALITY OF WOMEN AND MEN

[41]





Face à la recrudescence des préjugés contre les musulmans, un collectif issu de la jeune génération britannique ressent le besoin urgent de produire des histoires positives.

Londres, quartier de Sheperd's Bush, un lundi de janvier. C'est la soirée de lancement du nouveau numéro de Khidr Collective Zine, un fanzine réalisé par et pour la jeune génération musulmane. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est le premier du genre en grande-bretagne.

Hadi Abbas – Mettre les musulmans en une ça fait vendre les journaux. C'est réquisitoire contre nous et c'est bon pour la presse. Et manifestement ce genre de discours rassure –

Zaine Dada – Et c'est en phase avec la politique de l'état, parce que ce discours permet de justifier le type de mesures qui sont prises. C'est pour ça qu'on a eu envie de créer ce support, il permet de diffuser notre parole à nous et d'éviter que d'autre parle à notre place. Ce fanzine c'est notre publication, une façon de nous défendre.

Habi Abbas – Tout à fait.

Le Khidr Collective s'intéresse à des sujets qui n'apparaissent pas dans les médias grand public : violence policière contre les jeunes musulmans, autodétermination, histoires d'exils et reportages sur les communautés comme celle de Sheperd's Bush.

Une initiative hautement politique dans la grande-bretagne de 2018, entre l'incendie de la tour Greenfell et un gouvernement qui encourage la surveillance préventive des musulmans, soupçonnés a priori de radicalisation.

[dans ses mains, l'exemplaire numéro deux du fanzine]

Zaine Dada – Ce numéro représente 3 à 4 mois de travail. On a des essais, de la photo, de la fiction, de la poésie et même une bande dessinée. Quand on l'ouvre comme ça, on voit deux mains levées dans la position de prière des musulmans. Dans le métro les gens se disent :

« C'est quoi ce truc ? Pourquoi c'est écrit en Arabe ? », ça leur paraît louche. L'autre jour, j'étais face à une jeune musulmane, elle était vraiment intriguée : « Qu'est-ce qu'il se passe ? T'es dingue ? ». On en est arrivée à un tel niveau de méfiance que quand un musulman lit quelque chose en Arabe dans l'avion, il y a des gens qui appellent le steward pour lui signaler cette personne. Avec cette couverture, on veut montrer qu'on n'a pas à s'excuser d'être ce qu'on est.

[...]

En quelque mois le fanzine est devenu le porte parole de leur génération.

Zaine Dada – Quand on vit en marge de notre société, on se sent complètement impuissant. On a aucun moyen de faire entendre sa voix. C'est quelque chose qui peut conduire à un écœurement total et personne n'a l'air de vouloir y remédier.

Le collectif a des contributeurs partout en angleterre. Le comité de rédaction compte 11 membres permanents et un réseau de plus de 40 auteur-es ou artistes est invité à participer.

La soirée de lancement du deuxième numéro est un événement culturel. Elle réunit plus de 200 jeunes musulmans et des artistes de spoken word venus de tout Londres.

[images de plusieurs artistes parlant, rappant ou chantant leur écrits]

Habi Abbas – On est là, c'est le message qu'on porte. Jeune ou pas, ces mouvements naissent de la volonté de faire entendre sa voix.

- [19] «Queers against the capitalism», «Stonewall was a police riot», Pink bloc lors de la Pride de Seattle, 2012.
- [20] Premiers posters des Guerrilla Girls dans les rues de New-York, 1985.
- [21] Guerrilla Girls, *DO WOMEN HAVE TO BE NAKED TO GET INTO THE MET. MUSEUM? (LES FEMMES DOIVENT ÊTRE NUES POUR SE RENDRE DANS LE MET. MUSÉE ?)*, 1989.
- [22] Fierce Pussy, *I am a Stone Butch*, s.d.
- [23] *Gender Fluid Bye Bye Binary*, fanzine réalisé à la suite d'un workshop de typographie à l'Erg, 2018.
- [24] «Le patriarcat démembré », banderole des Panthères Roses, Journée International des femmes, Montréal, mars 2010.

- [25] « Nos luttes sont solidaires, nos identités sont politiques », « Lesbienne en colère, le compte n'y est pas ! », Pink Bloc, Marche des Fiertés, Montpellier, 2015.
- [26] Guerrilla Girls, *WHAT DO THESE ARTISTS HAVE IN COMMON?*, 1985.
- [27] Guerrilla Girls, *Dear Art Collector*, 1986.
- [28] Judith Olch Richards, An interview with the Guerrilla Girls using the names Rosalba Carriera and Guerrilla Girl 1, les Archives of American Art à iCI, New York, 1er décembre 2007.
- [29] Guerrilla Girls, *3 FEMMES BLANCHES, 1 FEMME DE COULEUR ET AUCUN HOMME DE COULEUR - SUR 71 ARTISTES?*, 1997.
- [30] Guerrilla Girls, *Vous voyez moins de la moitié de l'image*, 1989.
- [31] Fierce Pussy, *Dyke*, s.d.
- [32] Fierce Pussy, *Companions ?*, s.d.
- [33] Fierce Pussy, *What is a Lesbian ?*, s.d.
- [34] Membres de l'EZNL lors de la cérémonie en hommage à Galeano, mai 2014. Photo: Radio Pozol.
- [35] Sous-commandant Marcos et sous-commandant insurgé Galeano, *Entre ombre et lumière*, 2014.
- [36] Commandante Ramona et le sous-commandant Marcos, Congrès national indigène à Mexico, 1995.
- [37] Claude Cahun, *I am in training don't kiss me*, Jersey Heritage Collections, 1927.
- [38] Paul B. Preciado, « Marcos for ever », *Libération* [En ligne], mise en ligne le 06 juin 2014, URL : https://www.liberation.fr/chroniques/2014/06/06/marcos-for-ever_1035394 (consulté le 25 novembre 2019)
- [39] RER Q, images extraites de la page Facebook @ rerrrrrrq.
- [40] Just For The Record, *FACTS ABOUT THE GENDER GAP*. [En ligne] URL : <http://justfortherecord.space/info>, s.d.
- [41] Khidr Collective Zine, *Issue One*, 2017.
- [42] Khidr Collective Zine, *Issue Two: Shifaa'*, 2018.
- [43] TRACKS, *Khidr Collective*. Allemagne : Arte TV, 2018. 6 minutes 30. [retranscription écrite]

3

ON

On c'est un peu de je
On réinvente le nombre
On n'est pas définit

On s'approche du rien
On est toustes

On est un des pronoms de la troisième personne du singulier. Ce pronom personnel permet de s'exprimer en tant que sujet dans un ensemble. Contrairement au *il*, *elle* ou *iel*, il ne désigne pas quelqu'un·e ou un groupe défini. *On* est un pronom indéterminé.

À travers ce *on*, *je* viens se glisser. *Mon* « *je* », celui qui s'est tu depuis le début de la rédaction de ce mémoire. L'enjeu de cet exercice, du *je* absent, est de parler de *moi*, de ce qui me traverse. Pas en tant qu'individu·e mais en tant que relations qui forment et interagissent avec qui *je* suis. Mettre en avant les liens qui se tissent au fur à mesure que la pensée avance. Les idées que *je* déballe donnent, à mes yeux, suffisamment de clés sur ma position, sur où *je* me situe.

Mon « je » apparaît dans le *on*. Celui que Monique Wittig expérimente en 1964 dans son livre *L'opponax* :

« Avec ce pronom qui n'a ni genre ni nombre je pouvais situer les caractères du roman en dehors de la division sociale des sexes et l'annuler pendant la durée du livre. »⁶⁶

Dans ce *on*, je souhaite parler et dialoguer avec des personnes qui sont à la lisière. Du genre. Du nombre. Leurs travaux sont tentaculaires, hybrides, naviguent dans des eaux encore troubles et tracent à travers ces zones inexplorées des chemins de pensée, de vie et d'action. Pour introduire chaque individu·e, je parlerai de comment je l'ai rencontré·e, de la vibration émise par ses travaux qui résonnent avec les miens. Plus que de leur donner une place, l'envie est de les laisser s'exprimer iels-même afin d'alimenter la recherche présente ici, avec leurs mots et leurs pensées.

66 Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*. Presses universitaires de Lyon, 2010, page 142.



[44]

CHERCHER

ENTRETIEN AVEC

J'ai rencontré Tiphaine lors de la Queer Zine Fair à Paris. Iel partageait une table au côté de H. Au milieu des fanzines et des points américains se trouvaient des petits rouleaux de papier présentés à la vertical. Il y en avait un certain nombre. Tiphaine explique que se sont des rééditions de manifestes imprimés sur des rouleaux de ticket de caisse. Papier que l'on trouve un peu partout à un prix complètement dérisoire. Un objet plutôt cheap en somme qui rend ses écrits économiquement accessible. De plus ça petite forme cylindrique de moins de dix centimètre permet de l'avoir dans sa poche. Parmi les nombreux manifestes, Tiphaine me tend celui de Donna Haraway. Dans le creux de ma main tient le *Manifeste Cyborg*, l'idée de l'avoir tout le temps sur moi, au fond de ma poche, prêt à le dégainer à tout moment me séduit immédiatement.

1. Peux tu te présenter, toi et/ou ton travail en 5 mots ou images ?

oblique

critique

éthique

inquiète

politique

2. Peux tu me parler d'un.e artiste, d'un.e auteur.e,

d'un.e cinéaste etc ou d'une œuvre en particulier qui t'a marqué et a eu un impact dans ton travail ou ta personne ?

Je dirais Thomas Hirschhorn et en particulier son protocole Présence et Production, que j'ai vu pour la première fois activé avec son expo *Swiss Swiss Democracy*, qui s'est tenue durant l'hiver 2004 au Centre Culturel Suisse à Paris. J'ai été secouée par l'énergie débridée de la proposition. C'est difficile

UNE ARME

TIPHAINE KAZI-TANI

Je la rencontre une seconde fois derrière mon écran d'ordinateur. Je clique sur un lien envoyé par Cha' et je tombe sur le cycle de rencontre organisé par le Centre Pompidou intitulé *Design Marabout, Paroles contemporaines*. Là, c'est le second volet dirigé par Tiphaine avec pour thème : *Design et activisme* : « chercher une arme ». Autour de la table, on retrouve Loraine Furter et Sarah Magnan (membres du collectif Just For The Record, Hélène Mourrier aka H., Garnet Hertz, David Enon, Tiphaine Kazi-Tani et Romain Lacroix. Leur discussion traverse différents sujets : le cadre d'action, faire collectif, le contexte économique et les outils, des parallèles et des points de connexion entre le design et l'activisme. Cette conversation fût l'une des nombreuses bases qui a alimenté mes recherches et la rédaction de ce mémoire.

à expliquer, il y a quelque chose qui relève d'un engagement total tout en revendiquant une faiblesse quant au désir d'être totalisant. Hirschhorn se définit constamment comme un guerrier, et curieusement, c'est dans cette revendication-là qu'il fait naître sa fragilité. Hirschhorn le Guerrier se bat avec des choses à la fois gigantesques et intimes (la beauté, l'amitié, l'éthique, la violence, etc.) et ne peut jamais gagner, car ses combats sont métaphysiques et irrésolus.

Dans Présence et Production, ce qui fait qu'il ne tombe pas, c'est qu'il est toujours en mouvement, toujours en train de faire, d'être-avec, de recommencer. Et puis, il y a le dispositif lui-même. J'ai passé trente jours sur cinquante au CCS, j'ai été emporté.e par la proposition. C'était mon endroit de travail : je lisais les livres de la bibliothèque, mais aussi les miens, j'assistais aux conférences de philo, aux pièces de théâtre, j'y donnais mes rendez-vous de travail,

mes rendez-vous perso aussi, je buvais des cafés et des bières et du vin chaud à un euro, j'étais bienvenu.e. dans cet endroit un peu moche, éclairé au néon, mais dans lequel vibrait quelque chose de fébrile qui m'a touché pour toujours. J'ai un tatouage en hommage à Hirschhorn, c'est dire.

3. Pour cet entretien, j'ai choisi comme titre « chercher une arme », référence directe au deuxième volet du cycle de rencontre que tu as mené au Centre Pompidou. Tout au long de la discussion, tu fais référence à la citation : « Les outils du Maître ne détruiront jamais la maison du Maître » de Audre Lorde. Cette phrase serait-elle le point de départ pour une pratique activiste du Design et de l'Art ? Que représente-elle pour toi ?

Cette phrase est compliquée pour un.e designer, et même pour le design, surtout pour le design. Je ne crois pas à certaines visions anglo-saxonnes, comme celle de Victor Margolin, qui étendent la signification du design à l'activité de conception et de formalisation, et donc, par extension, découpent le design de la Grande Industrie. Je souscris au canon historique qui fait coïncider l'apparition du design avec la nécessité de « socialiser des productions

non reçues de la tradition », comme à pu le dire Bernard Stiegler, il y a quelques années. Ce qui veut dire que l'activité de design est prise dans une conception du monde – une ontologie – qui est celle de la modernité européenne.

À partir de là, comment imaginer que le design puisse contribuer d'une quelconque manière au démantèlement de « la maison du maître » ? Il y a une autre phrase qui est importante, et qui est une hypothèse de réponse à cette question, c'est la phrase de Deleuze d'où est extraite ce fameux « chercher une arme » : « fuir, et en fuyant, chercher une arme ». Les efforts de dés-identification, de dissidence donc, m'intéressent pour le design. Une imagination négative : qu'est-ce que le design sans l'industrie ? sans le capitalisme ? sans l'économie libidinale ? Je ne crois pas aux « pratiques activistes » de design. La figure du designer activiste est un mythe romantique. Par contre, je sais qu'il y a là dehors pas mal d'activistes qui ont été formé.e.s au design, qui comprennent très bien comment s'introduire dans la maison du maître. Depuis Pettena en 1967 qui fait des objets de manifs, jusqu'à H., en passant par Gran Fury au temps de la lutte antisida, etc. C'est un début.

Une autre hypothèse, c'est le détournement de notre culture

: qu'est-ce que la culture, les savoirs et les savoirs-faire d'un.e designer ? Où, quand et comment peut-on les faire fuir, pour reprendre le concept de Deleuze ?

4. Comment perçois-tu ta pratique du design en tant que personne queer ? Comment définis-tu le « design queer » ?

J'ai une pratique particulière, qui est une pratique de recherche et d'expérimentations, donc je n'ai pas à me poser les questions qu'un.e designer se pose dans le cadre d'une commande commerciale. Je n'ai jamais vécu mon identité comme une singularité quand j'étais en free en agence, mais il faut dire que je jouais le jeu du travail d'agence, jusqu'au jour où j'ai arrêté de répondre aux coups de fil des planneurs, parce que le boulot étant décourageant — je bossais dans la communication visuelle, avec des clients qui sont probablement tout ce qui me désespère et me révolte. Ceci dit, ma formation culturelle et politique en tant que — dans l'ordre chronologique — 1/ lesbienne 2/ féministe 3/ personne non-binaire me permet de passer à ces cribles-là le design. Et c'est un plaisir de voir des étudiantes racisées faire le job à partir de leurs perspectives. J'admire leur détermination, surtout

que l'institution ne leur fait pas la vie facile, dès qu'il est question de dire clairement : nos pratiques, aussi élégantes et ingénieuses soient-elles, encapsulent des violences systémiques. Sur la question d'un design queer, je ne saurais pas répondre... Je me méfie beaucoup des adjectifs accolés au mot « design » qui décrivent des attitudes politiques, comme « design activiste », « design queer » donc. Il y a une facilité à confondre « queer » avec « déconstruction », à dire, même, que le mot « queer », dans le champ des pratiques artistiques, est un concept trop restreint s'il ne reste que dans le champ des identités, et qu'il faut le faire migrer vers d'autres territoires de recherche. Queer, c'est quand même une catégorie politique dont il faudrait aussi se demander à qui profite les ouvertures contemporaines. On est passé de « queer » qui qualifiait les identités non homonormées (gouines butches, trans non binaires, technofolles BDSM, etc.) à « queer » qui qualifie des représentations non hétéronormatives. On passe de la vie politique à la vie des images, où #queer devient une tendance mode. Mais, dans le même temps, il y a toujours des gens qui se font passer à tabac parce que leur identité semble être une menace pour la norme hétérosexiste — qui a donc aussi la main sur les identités

homosexuelles, comme je le suggère un peu plus haut. Il y a des travaux assez sérieux qui ont été menés, je pense à la thèse d'Ece Canlı, et je pense que c'est à ce genre de travaux qu'il faut retourner pour y voir un peu plus clair.

5. Tu enseignes depuis maintenant 10 ans, que représente pour toi cette pratique et quelles formes prend-elle ?

C'est compliqué, comme on dit sur Facebook... C'est à la fois un endroit où j'essaie de sublimer deux ou trois tendances un peu médiocres de mon caractère, en me disant que c'est encore l'espace dans lequel je peux travailler à les rendre moins médiocres — je ne rentre pas dans le détail, l'idée c'est d'être honnête mais pas forcément de basculer dans l'épanchement psychanalytique ; pendant très longtemps, jusqu'à l'année dernière, je pense, c'était un espace-temps dans lequel j'ai vraiment eu l'impression que je pouvais faire une petite différence, en abordant la question de la production sous des angles assez « marxistes critiques » ; dorénavant, j'ai beaucoup plus de doute sur la capacité de l'institution à se donner aux étudiant.e.s comme un lieu d'éveil et d'approfondissement ; j'ai l'impression que le libéralisme

total est passé par-là, que le processus de Bologne en tant qu'il « vise à faire de l'Europe un espace compétitif à l'échelle mondialisée de l'économie de la connaissance », dicit Wikipedia, a fini par transformer les établissements d'enseignement supérieur en *malls* plus ou moins sexy du commerce de la connaissance (plus sexy sur la Montagne Saint Geneviève, moins sexy dans une sous-préfecture de « région », comme on dit). Donc, on va à l'école pour consommer de l'ECTS. Je me suis adapté.e. Je dirais que mes cours sont devenus franchement désespérés et vindicatifs : je ne prends plus de pincettes, on fonce dans le tas : design + colonialisme / design + violence systémique / design + extractivisme, etc., et on regarde ce qui se passe... J'essaie de trouver des lignes de fuite, encore. Partir sans but avec les étudiant.e.s, cuisiner et parler, faire de la radio... Je suis en colère contre les institutions d'état, ou plutôt contre la manière dont le libéralisme a fini par nous dérober ce qui semblait encore, par endroit, par moment, y conserver un sens collectif.

6. Quand on commence à faire des recherches sur ton travail sur internet, cela se transforme en puzzle géant. Des fragments dispersés sur plusieurs sites. Est-ce une

décision de ta part de ne pas avoir un point d'ancrage où tout serait visible ?

C'est à la fois de la fainéantise et à la fois la peur de devenir comptable et styliste de mon propre travail. Quand tu es chercheur.se, la visibilité de ton travail est ce qui participe à produire ta valeur et ta carrière. Ça me fait très peur, cette fragmentation économique presque terminale de nous-mêmes, où plus rien de ce que nous sommes ne pourraient être valorisable, monétisable. Je préfère travailler plutôt que d'organiser la « bankability » de mon travail. Et en vérité : *«je préférerais ne pas»*, comme disait Bartleby, travailler entre autres.

7. Quelles sont tes armes et outils dans cette société ?

Je ne sais plus très bien, nous vivons dans une époque où les armes d'hier deviennent inoffensives, et les outils qui nous ont aidé se retournent contre nous : entendre Emmanuel Macron faire semblant d'une autocritique, en disant à Jean-Louis Borloo, au moment où celui-ci a livré un rapport opérationnel sur les banlieues que beaucoup s'accordaient à trouver ambitieux et courageux, que « ça n'aurait aucun sens que deux mâles blancs ne vivant pas

dans ces quartiers s'échangent un rapport », c'est-à-dire voir manipuler des catégories critiques construites à partir des minorités pour justifier de ne pas mettre en place des mesures en faveur de ces minorités, c'est accablant. Une chose tient quand même, et j'essaie de m'y tenir : l'amitié.

DANS LES

AVEC

ENTRETIEN

CLARA

Au beau milieu de Paris, je me retrouve à la Gaîté Lyrique. En parallèle de l'exposition *Computer Grrls*, se tient du 4 au 7 juillet, le festival Loud and Proud. Cet événement, rempli d'une multitude d'ateliers, d'animations, de concerts et de projections, met en avant les cultures queer. La revue Terrain Vague y organise, sur une journée, un salon queer de l'édition indépendante. C'est donc dans cet espace que je suis, grâce à l'invitation surprise d'Élodie Petit. À la fois fier de montrer mon travail je suis aussi tétanisé d'être entouré des personnes qui m'ont influencé et qui m'ont amené à faire ce que je fais aujourd'hui. Bloqué derrière ma table d'édition, je circule à peine. Cha prend le temps de faire le tour des tables et d'y découvrir les univers qu'elles présentent. Après l'avoir perdue de vue, elle revient vers moi, me tendant un livre : « c'est un roman auto-édité de SF ! De SF ! Je l'ai juste feuilleté mais il a l'air génial ! ». Sur la couverture, une illustration. Il faut tourner les premières pages pour y découvrir son titre : *Mnrvwx*, puis une suite de symboles. De retour à l'appartement, Cha me lit les premiers chapitres à haute voix. C'est à ce moment que je rencontre Clara Pacotte, à travers ses mots et ce récit. La rencontre hasardeuse se double lorsque, quelques semaines

1. Peux-tu te présenter, toi et/ou ton travail en 5 mots ou images ?

C'est une question très difficile à laquelle je trouve compliqué

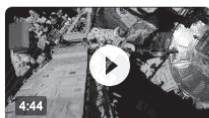
de répondre sans se caricaturer soi-même.

Je te mets ici une image qui est une capture d'écran mais qui contient une grande partie de la réponse :

INTER- PACOTTE STICES


plus tard, je me trouve à Marseille. Ce week-end se déroule, dans le cadre de l'exposition Rhum Perrier Menthe Citron à la Friche la Belle de Mai, la sortie de l'édition *Vnouje2*. *Vnouje* est une édition évolutive qui se voit augmentée à chaque nouvelle apparition de Fusion, formé par Cécile Bouffard, Roxane Maillet, Clara Pacotte et Barbara Quintin. Ce jour là, cette épopée lesbienne est performée par des lectures et les voix de leurs amies. De nouveau reprend l'immersion dans les mots, me faisant découvrir d'autres paysages. Un langage visuel qui explorent les êtres, les relations entre et l'environnement qui les entoure.

Videos




The First All Woman Spacewalk Outside the Space Station on ...

NASA
YouTube - Oct 19, 2019



NASA Astronauts Complete All-Woman Spacewalk

NASA
YouTube - Oct 18, 2019



All-female spacewalk astronauts give interview from space

CNN.com - Oct 21, 2019

Women in space - Wikipedia

https://en.wikipedia.org/wiki/Women_in_space

Women of many nationalities have worked in **space**. The first woman in **space**, Soviet cosmonaut Valentina Tereshkova, flew in 1963. **Space** flight programs ...

Women in space programs · Women space tourists · Deaths · Scientific study of ...

People also ask

INTERSTICES

:

ENTRETIEN

2. Peux-tu me parler d'un.e artiste, d'un.e auteur.e, d'un.e cinéaste etc ou d'une œuvre en particulier qui t'a marqué et a eu un impact dans ton travail ou ta personne ?

Brouillon pour un dictionnaire des amantes, l'aspect drôle et en même temps lesbien et beau intense et poétique de l'écriture de Wittig et Zeig.

Born in Flames, de Lizzie Borden, le film de docu-fiction de science fiction politique qui m'a prouvé que mes envies cinématographiques pouvaient prendre forme.

Maso et Miso vont en bateau et Delphine Seyrig en général, sa voix, son engagement politique, sa beauté et sa façon de jouer, sa voix encore.

Joanna Russ, le surgissement des questionnements sur le genre et les féminismes dans la littérature de SF.

3. Comment perçois-tu ta pratique de l'écriture ?

L'écriture est pour moi quelque chose qui m'accompagne. C'est pour ça je pense que j'écris des textes courts. C'est comme des petits épisodes qui me suivent au quotidien. J'écris quand j'ai le temps, dans les interstices. Et en parlant du futur et des futurs possibles, je parle du présent mais je pense que je concours aussi à en modifier certaines

données, pragmatiques ou idéologiques.

Je passe souvent une grande période à écrire plusieurs personnages et situations indépendantes qui font cependant partie d'un tout. Comme par exemple *Le parking*, étage 63 que je développe depuis 2016 ou *Vnouje* depuis 5 mois. J'y travaille très régulièrement mais ce n'est pas comme le fardeau mental que représente hypothétiquement l'écriture d'un roman. Même *Mnrvwx* est écrit en épisodes. Si je veux passer à autre chose ou faire mille autres choses entre temps, je ne m'en empêche pas. A l'image de ma vie, mon écriture est dispersée dans une constellation où se mélangent d'autres média et la pratique d'autres artistes qui sont proches de moi.

Mes textes sont devenus à plusieurs reprises et en collaboration avec des amixes des performances vidéos, un jeu de rôle, un film, et ont été lus par des personnes qui font partie d'une communauté lesbienne dont je me sens faire partie. Je crois que ça aurait beaucoup moins d'intérêt pour moi d'écrire si ça ne vivait pas de cette façon. J'aime réaliser que mes textes ne m'appartiennent pas complètement.

Je pense que ça parle autant d'elles que de moi que de notre mode de vie et nos idées.

Je pense que c'est aussi une

façon pour moi de faire des films. Je pratique la vidéo et mon film en cours est lié à mon projet Le Parking, étage 63. Mais les autres textes sont aussi des films pour moi. J'écris en mots un film que je peux regarder précisément dans ma tête. Je n'ai pas l'impression d'inventer des détails qui devraient être. J'ai plus l'impression de regarder une séquence dans ma tête et d'essayer de retranscrire le plus fidèlement ce que je vois. Avec l'avantage de fusionner les images et la voix off peut-être. Et puis je crois qu'écrire me permet aussi d'aborder des sujets qui ne font pas partie du répertoire de ma personne sociale. Par exemple, je développe souvent en textes des fantasmes que je ne peux réaliser en vrai (les voitures entre autres) ou je m'autorise à traiter des problématiques comme certains érotismes lesbiens, qui sont politiques mais pas uniquement. Je sais que certainx amixes sont étonnéx que je puisse écrire des textes contenant des scènes érotiques parce que j'en parle rarement dans la vie de tous les jours.

Je dirais finalement que ma pratique de l'écriture est l'intersection plutôt transparente de ma vie (mon entourage et mes activités) et mes utopies.

4. Utiliser, expérimenter

l'écriture inclusive dans tes écrits représente quoi pour toi ? En prenant comme appui ton livre Mnrwx, peux-tu parler du rapport entre le langage et le genre que tu mets en place ?

Dans le cas de Mnrwx, l'écriture inclusive est justifiée plus directement par le peuple même dont il est question. Ces êtres non binaires n'utilisent pas la notion de genre dans leur langage donc je devais trouver un moyen de transmettre cette idée en français. Je ne pouvais pas choisir arbitrairement un genre aux personnages. Le livre traite de pleins d'autres sujets que celui-ci, qui n'apparaît qu'à la fin comme témoignage historique. Une sorte d'explication de la façon dont la binarité a été écartée. Je pense que ne pas définir la caractéristique de genre est une chose, utiliser une grammaire d'invention souligne ce choix et a plus d'impact sur les lecteurs. Pour moi, l'effort que demande la lecture de l'écriture inclusive est intéressant comme butée contre laquelle les personnes qui lisent se cognent. Une fois dépassée, car c'est un obstacle minime il faut bien le dire, on se retourne et on se rend compte que ce n'est finalement pas nécessaire de tout genrer. L'écriture inclusive est une problématique de mon travail car je m'attache à ne pas ou peu

développer l'aspect physique de mes personnages. Pas par choix mais parce que je n'en ressens absolument pas le besoin. Donc je ne vois pas pourquoi je devrais leur assigner un genre quand ce n'est pas nécessaire.

Le fait que la langue française soit extrêmement genrée est une donnée qui élargit aussi le champ des possibles. Quand, en anglais, le genre est peu visible, la non-binarité l'est aussi. Chaque changement dans la grammaire française est comme un manifeste contre le masculin universel, la remise en cause des choix historiques contre la féminisation de certains termes, l'interrogation des sonorités possibles de la langue et ses hypothétiques futurs.

Si j'utilise beaucoup le féminin dans *Le Parking*, étage 63, c'est parce que la communauté lesbienne que j'y déploie se compose de personnes se définissant comme femmes. Mais dans ces textes, quand on a affaire à des personnages qu'on ne connaît pas encore, j'utilise des terminaisons non genrées.

5. Selon toi, quels sont les enjeux de la science-fiction et l'importance de créer des récits queer ?

Je ne me sens pas légitime à parler de manière aussi générale mais les récits queer dans la

SF c'est pour moi primordiale. La SF dans son essence même permet de s'affranchir de la morale rattachée à une époque (même si beaucoup d'auteurices reproduisent leur époque finalement) et des contraintes technologiques du présent de l'écriture. C'est sa force. Peut-être son talon d'achille aussi ? Elle permet de projeter des situations meilleures dans un futur possible proche ou lointain. Mais elle sera facilement critiquer d'extrapolation facile. En effet, en faisant fi du présent comme référent absolu, tout est possible. Et le «tout est possible» ne plaît pas, même alors qu'il est hypothétique.

Les possibilités ouvertes pas les récits de SF sont innombrables. Elle permet de s'inventer autrement dans un autre espace temps et toutes ces inventions, qui sont finalement de la littérature, infusent le présent dans lequel on la lit. C'est pour moi la puissance de cette littérature. Le mieux y est possible, le pire aussi mais les modèles queer ont autant de poids et de possibilité d'existence. Evidemment, les histoires reflètent les époques qui les ont vu naître, et les récits queer de SF incarnent aussi l'histoire des réflexions queer : les combats à un moment donné, les idées utopiques, les peurs. Tout comme la SF écrite au cours du 20e siècle est parcourue de guerres

intergalactiques à l'image des guerres mondiales, je vois la SF féministe et/ou queer comme une trace historique de nos idéaux et nos luttes.

6. En allant sur ton site internet, on tombe d'abord sur cette cartographie (capture d'écran du site). Peux-tu en dire plus ? Pourquoi avoir choisi cette forme ?

Déjà, faire un site m'angoissait parce que ça avait l'air dans ma tête de quelque chose qui pose et scelle les choses en quelque sorte. C'est pourquoi j'ai écrit cette «carte» d'abord à la main pour essayer de mettre en ordre mes idées. Mais c'est finalement la seule façon qui me paraît refléter correctement ma façon de penser et travailler.

Beaucoup de mes projets sont en cours et n'appellent pas une échéance donc je devais trouver une manière d'expliquer qu'ils existent publiquement à plusieurs moments définis sans être considérés clos. De plus la majorité prennent des formes différentes comme j'expliquais plus haut, des formes qui se mélangent à d'autres entités de mon travail, d'autres personnes. Donc pour moi, c'était impossible de faire quelque chose chronologique ou classé en catégories hermétiques.

Tout est interconnecté et c'est primordial de le souligner.

7. Quelles sont tes armes et outils dans cette société ?

Les livres et les internets même si j'aimerais une hache et une bombe lacrymo de temps en temps.

Annexe proposée
par Clara Pacotte

>

mnrvwX

primwosur & apprentissage

Depuis presque une semaine, je suis sur une île à l'opposé de la lagune. L'île se trouve un peu plus loin derrière un massif d'arbres tortueux qui me fait penser à la mangrove. L'île est un globe duveteux. Cette demi-sphère submerge les eaux environnantes sans s'imposer, mais sans se laisser inonder non plus. Il y a quelques bosquets en contrebas, d'un bois tendre qui se laisse balloter par le vent.

Les MnrvwX l'appellent PrimwoSur. La population de ce lieu est spéciale. Elle est reliée à l'histoire du lieu comme les deux hémisphères du cerveau. On y trouve des MnrvwX d'à peu près toutes les classes d'âge. Mais ce n'est pas ce qui fait sa particularité.

PrimwoSur est une sorte d'enclave autonome d'Omaoog-deemw. Il y a environ cent cycles, des MnrvwX femmes ont décidé de s'y établir. À l'époque, on parlait encore de femmes. Leur rôle avait été réduit au néant dans la société. Leurs corps se trouvaient changés par une invisibilisation réfléchie par d'autres. Elles étaient devenues petites et chétives. Ce nanisme circonstanciel les écartait même des équipements les plus simples de la vie quotidienne, fabriqués d'après les mensurations standards des MnrvwX hommes.

Un groupe de femmes décida de partir.

Dans la plus grande indifférence de leurs congénères masculins qui ne remarquaient plus leur présence de toute façon.

En passant par les parties du galet à fleur d'eau, elles errèrent dans la lagune en s'éloignant le plus possible de l'agglomération. Jusqu'à découvrir ce sein pointé vers le ciel. La forme de ce morceau de terre les réunit immédiatement. Elles convinrent s'y installer.

Elles avaient dans leurs bagages réduits des réserves de génomes MnrvwX et des connaissances précises dans beaucoup de domaines. Allant de la religion à la médecine, de l'anatomie à l'herboristerie, elles formaient une véritable encyclopédie vivante.

Puisque les MnrvwX masculins leur avaient subtilisé toute forme de fonction sociale, elles avaient passé beaucoup de temps à ordonner et repenser les croyances et techniques dominantes.

Elles voulaient d'ailleurs abolir l'idée de déterminisme fonctionnel. Dans la société alternative qu'elles imaginaient, un être ne pourrait être réduit à sa seule fonction, reproductrice ou autre.

Une fois sur place, elles commencèrent à étudier le terrain :

les plantes nutritives, les courants tourbillonnants d'un côté, les vents rafraîchissants de l'autre, la composition des herbes qui dansaient partout au sol. Elles conclurent à une viabilité sans trop de difficulté et en un vingtième de cycle, elles érigèrent le téton de l'île.

Un dôme géodésique grand comme nos stades suspendus dont la structure, entièrement transparente, fut fabriquée de sève d'arbres-memory. C'est d'ailleurs elles qui, pour la première fois, expérimentèrent ce matériau à mémoire de forme que je retrouve un peu partout dans les objets confectionnés par les Mnrwx.

La coupole est toujours là. Je m'y repose dès que j'en ressens le besoin. Quand il fait froid, c'est l'abri de tous les Mnrwx. Il y règne une atmosphère tiède et on peut observer les deux soleils au moment où ils se croisent, quand se décuplent leurs rayons.

La situation géographique de PrimwoSur dans la lagune lui confère un ensoleillement optimal pour la pousse des plantes, et un climat clément non exempt de surprise et de brises. Il fait rarement nuit. Cela permet aux Mnrwx de développer un cycle de sommeil individuel et adapté aux activités auxquelles ils s'adonnent. Sous le téton transparent, qu'ils nomment le Transdou1-4, il y a donc toujours quelques Mnrwx, dans leurs phases de sommeil plus ou moins profondes ou paradoxales.

En arrivant, il y a une semaine, j'ai eu l'impression d'achever mon voyage. Je marchais dans les poumons de la civilisation que je suis venue observer. Le sentiment pinçant de n'être pas à ma place courait le long de mes membres. Je ne suis pas venue chercher l'or et pourtant je me suis vue sur le point d'uriner sur l'équivalent d'un cimetière amérindien. Pour pallier mon malaise, j'ai cherché des têtes connues, en vain. De ce constat, je me suis alors convaincue d'aller aborder des Mnrwx au hasard. Après le bref récit de mon arrivée sur Omaoog-deemw, certains m'ont raconté une partie de l'histoire de PrimwoSur.

Ici, les adultes, ou la conception terrienne de l'être mature, ne sont pas les parents des Mnrwx plus jeunes.

Les primo-arrivantes, fortes de leurs connaissances et expériences, refusèrent de tomber enceintes et préférèrent utiliser les gamètes stockées avant leur départ de l'agglomération pour donner vie à de nouvelles personnes, extra-utero. Elles ne voulaient plus être génitrices. Elles souhaitaient construire une idée adoucie de la famille, éloignée de la filiation sanguine. De ce fait, avant la fin du second cycle, une cinquantaine de Mnrwx étaient nés sur PrimwoSur.

Les nouveaux Mnrwx furent précédés de longues et intenses

discussions sur les façons de les faire grandir.

Elles n'avaient pas perdu le goût de l'observation et de l'apprentissage. En prenant soin des nouveaux nés, elles purent constater une croissance supérieure à la leur et des divergences anatomiques sexuelles infimes mais existantes. Elles décidèrent de les consigner en dessin et de mettre le tout de côté pour se concentrer sur le futur.

Des points de vue et convictions des unes et des autres, deux volontés principales se dégagèrent assez nettement :

- abandonner la distinction de genre dans la désignation des êtres à venir et pour elles aussi.

- en finir avec la standardisation des objets et privilégier la confection manuelle et adaptée à chacun, en taille, poids et fonction. Ce qui selon elles, deviendrait, influerait à terme sur des champs beaucoup plus vastes de la société, bien au delà de la question de l'outillage.

La première génération née « oll » ne fut pas élevée, mais aidée. Aidée à se nourrir, à construire des jouets et des abris, à considérer chaque personne par le biais de sa sensibilité au monde. La question des différences sexuelles n'était abordée qu'en de rares occasions. Parfois deux ou trois Mnrwx décidaient de se comparer, établissant une liste de ressemblances ; jeu qui se transformait assez fréquemment en tournoi d'invention absurde autour du thème « organes sexuels ».

Et plus tard, quelques uns eurent envie de quitter l'île.

Les pionniers, maintenant vieillissants, les y encouragèrent. Olls leur préconisèrent cependant de se tenir un peu en retrait avant d'atteindre la ville la plus proche afin d'analyser les possibilités d'excursion sans trop de risque. Les pionniers n'avaient pas encore mis à nu les raisons de leur fuite à l'attention des plus jeunes.

Ceulls-là même prirent la route.

Postés aux abords de l'agglomération, olls procédaient selon les maigres conseils entendus. Le deuxième jour, olls aperçurent des mastodontes les repérer et courir dans leur direction, lourds et hargneux. Olls prirent alors la fuite, effrayés. Une fois rentrés, pendant plusieurs cycles consécutifs, personne ne se risqua plus de ce côté de la lagune.

Pendant ce temps, certains s'interrogeaient sur la viabilité du système de reproduction in vitro. Les pionniers de PrimwoSur ne voulaient pas devenir des gourous ou des déités créatrices. Les stocks de gamètes finiraient pas s'épuiser.

Les plus jeunes avaient déjà compris comment fonctionnaient leurs organes sexuels car aucune expérimentation n'étaient

réprimée. Ceci étant, olls envisageaient leurs parties génitales comme toute autre une zone érogène de leurs corps. Le plaisir seul ou à plusieurs était connu de tous. Les pionniers, olls, se trouvaient détentrices de la question de la reproduction.

Le paradoxe se présentait ainsi : les laisser vivre et grandir sans connaître les décisions à l'origine du respect mutuel qu'olls se portaient ; ou expliquer, au risque de faire renaître la distinction sexuelle binaire, pourquoi olls avaient fui et déconstruit presque tous les schémas existants, pour leur donner vie à eux.

Si je peux consigner tout ça, c'est bien parce que la deuxième option est apparue, non comme la moins périlleuse, mais comme l'unique susceptible de constituer une base solide à cette population apaisée. Ce fut la seule tradition orale que les pionniers se sentirent en devoir de transmettre. D'ailleurs aujourd'hui, les Mnrwx ne parlent plus de « tradition » mais de « récit ». Il évolue au fil des cycles en s'agrémentant de nouveaux détails dispersés dans les mémoires individuelles. Dans le discours de certains, c'est presque devenu une blague. Olls parlent des origines de PrimwoSur le sourire aux lèvres. Pourtant olls ne se moquent pas, c'est autre chose. J'ai du mal à comprendre.

Ce matin, je remarque unll Mnrwx qui furète un peu partout depuis une demi-heure. Oll examine les murs des cases, les pilotis de certaines maisons, ramasse des feuilles, gratte la terre à des endroits choisis consciencieusement. Oll sait que je suis ses mouvements du regard et oll effectue des petites pirouettes dans ses déplacements. Oll a les yeux vifs, noir profond d'un côté et vert d'eau de l'autre. Ces yeux sont vifs et entre deux tours sur oll-même, ils me sondent. On dirait qu'oll comprend mes interrogations laissées sans réponse. Oll incarne précisément, à cet instant, le conte initiatique vapoureux des Mnrwx.

Oll s'accroupit près d'un talus chevelu et je fais de même. Tandis qu'oll noue des nervures translucides sur de petits cailloux bicornus, je lui demande de me raconter PrimwoSur. Je lui résume rapidement ce que l'on m'en a déjà exposé. Mon casque C l'intrigue mais quand vient son tour de s'exprimer, oll a déjà fait abstraction de l'artifice qui me fait office de traducteur. Oll s'appelle Lupasi et ses ondes communicantes sont légères et douces.

D'après ses investigations diverses, oll m'assure qu'oll peut compléter le récit.

Un jour, les pionniers montrèrent deux reproductions aux jeunes Mnrwx, l'une d'un sexe féminin et l'autre d'un sexe masculin. Olls restèrent un long moment à observer. Au cours de cette première

approche du sexe binaire, olls se comparèrent avec précision aux images. Aucunl ne se reconnut complètement. Leurs sexes ressemblaient un peu à ça, mais s'en éloignaient par bien des textures, des formes et des couleurs. Il leur paraissait aberrant de se séparer en deux groupes distincts selon les critères qu'on leur présentait. Olls posèrent alors de nombreuses questions quant à ce qui semblait une caricature de la réalité qu'olls connaissaient depuis le début de leur vie. Olls rirent aussi beaucoup, pour les mêmes raisons, d'après ce que me raconte Lupasi.

Des réponses à toutes leurs questions, olls comprirent qu'olls pouvaient créer des Mnrwx avec leurs corps. Olls s'amusèrent à essayer quelques temps après.

Dans les cycles qui suivirent, de nouvelles générations virent le jour. Des êtres indifféremment nés hors corps ou couvés par unl ou plusieurs Mnrwx. Olls pratiquaient la non-normalisation des corps et les Mnrwx naissaient donc sans genre défini, surtout pas selon les deux extrêmes encore en vogue sur Terre : le féminin et le masculin.

À l'image du spectre d'ondes si large qu'olls emploient pour communiquer entre eulls et avec le monde, les êtres sont sexuels selon un infini de possibilités jamais cloisonnées. Sur Terre, on parlerait de personnes intersexes. Cette vaste catégorie qu'est l' « intersexualité » regroupe les anatomies sexuelles qui ne se laissent pas définir par les normes construites sur les termes « homme » et « femme ».

Ici, on ne peut utiliser le terme « intersexualité » à proprement parler car il sous-entend un intervalle entre deux extrêmes. Sur Omaoog-deemw, l'intervalle n'est plus entre deux bornes. On ne parle plus d'un entre-deux mais d'un entre-mille. Au lieu de schématiser des anatomies toujours différentes, on en souligne la singularité. Il n'y a donc plus deux sexes, mais cent ou dix mille. Olls ne parlent pas « du sexe » comme d'une catégorie à délimiter. Différencie-t-on uniquement deux sortes de coudes ? Ne peut-il y avoir que deux types de colonnes vertébrales ? Décrit-on les yeux selon un critère à seulement deux variables ? Olls voient une erreur impertinente dans la distinction binaire des corps et des êtres en général.

Au même titre que pour eulls-même, les Mnrwx n'assignent pas de genre aux animaux et encore moins aux plantes, qu'olls considèrent comme leurs égaux. Olls n'en font pas spécialement un principe mais le besoin de connaître cette donnée, pour se comprendre et les comprendre, n'existe pas.

J'ai besoin que Lupasi m'explique comment le peuple entier, hors

de PrimwoSur, s'est transformé. Oll me reprend : olls ne se sont pas transformés, olls sont revenus à la nature première des corps sans sélection.

Oll se lève et entreprend la suite de son récit. Je sens que le climax de l'épopée est proche. Oll respire lentement. Comme quoi le suspens n'est pas purement humain.

Sur Omaoog-deemw, bien longtemps avant que les Mnrwx ne prennent contact avec la Terre, alors qu'on commençait peut-être à imaginer les premiers temples Aztec, le genre masculin disparut.

Les mâles que les pionniers avaient fuis ne pouvaient plus procréer avec les femmes restées dans les agglomérations. Elles étaient devenues trop frêles pour supporter des grossesses. Les derniers Mnrwx hommes moururent sans descendance. Lupasi me glisse que les dernières morts ne furent pas accidentelles.

Ce sont les dernières femmes vivantes qui s'en allèrent prévenir la population de PrimwoSur. Elles avaient eu vent de l'excursion fantomatique des jeunes Mnrwx de la première génération. Elles avaient une vague idée de l'existence de campements dans la lagune. Et en voulant traverser l'étendue d'eau, elles se retrouvèrent à prendre à peu près les mêmes chemins peu profonds. Puis elles arrivèrent assez logiquement où s'étaient établis les pionniers quelques cycles auparavant.

Depuis l'île en forme de sein, des Mnrwx partirent alerter les populations des îles avoisinantes. De nouveaux dômes transparents étaient sortis de terre. PrimwoSur était devenue une région assez peuplée finalement.

De petits groupes prirent des paquetages et se rendirent là où olls pensaient trouver la ville. Olls ne connaissaient pas bien ces bords de la lagune et rien du système d'habitats empilés qu'olls découvrirent en arrivant. Les paysages inédits et les horizons carrés les écrasaient un peu. Tout dans l'agglomération, était trop grand pour eulls. En voyant des visages durs gravés sur des bâtiments austères, olls hésitèrent à faire demi-tour. L'ordre patriarcal décrit par les pionniers n'existait plus et ces gardiens de pierre n'avaient plus raison d'être.

Après un inventaire des outils de chacun, olls décidèrent de ré-organiser la ville. Olls cassèrent des façades entières pour ne plus voir d'immeubles fermés. Olls retaillèrent les aménagements urbains disproportionnés. Olls confondirent parfois portes et fenêtres en une seule grande vitre donnant sur la montagne. Puis olls aspergèrent de couleurs les constructions trop froides.

Selon les usages de chacun sur PrimwoSur et pour correspondre aux activités développées là-bas, les objets trouvés sur place furent

tous reconvertis, déformés, compliqués ou simplifiés.

Au début de la ré-installation, olls étaient peu à quitter la région de PrimwoSur. Principalement par refus d'occuper une terre baignée d'un magnétisme si nocif. Mais l'idée d'expérimenter de nouvelles formes d'environnement et d'habitats finit par séduire. Elle tenta suffisamment d'entre eulls pour permettre de transfigurer les restes des agglomérations vidées.

Là, olls constituèrent instinctivement des groupes de vie et occupèrent les espaces recréés. Olls n'avaient pas grandi avec les schémas familiaux terriens. Olls choisirent donc par affinités les Mnrwx avec qui se projeter dans le futur.

Quand olls eurent parfois des « enfants », olls ne les considérèrent pas comme les leurs. Olls les accompagnèrent dans un endroit calme et plein d'activités encore plus drôles qu'à l'agglomération : PrimwoSur. Une fois autonomes, les Mnrwx restèrent, ou alors olls explorèrent la lagune pour s'installer ailleurs. D'autres revinrent à l'agglomération vivre en groupe.

Je saisis mieux l'attachement de ce peuple à la lagune.

Lupasi s'est rassil. Oll me fixe. Oll me demande si je veux rencontrer ses amils. J'acquiesce, oll me sourit, se lève d'un bond et m'entraîne par la main. On court presque. Les présentations sont plutôt succinctes, oll se contente de me désigner ses proches. Oll pointe du doigt des novels nés qui s'exercent à la marche ; unll Mnrwx agé assil les pieds dans l'eau qui lui rend son salut au passage ; deux jeunes un peu plus hautls qu'oll qui fabriquent un miniature du Transdou1-4. Lupasi s'arrête maintenant devant la personne allongée devant nous, un peu cachée par les herbes.

Lupasi semble timide pour la première fois. Je sens un champ magnétique plus fort que d'habitude émaner d'eulls. Mon casque C vrille. On reste comme ça un certain temps, je me tiens immobile aux côtés de Lupasi. Oll me prend le bras avec sa petite main. Le contact inattendu est électrisant. Un frisson express venu du sol se précipite jusqu'aux pointes de mes oreilles.

Autour de nous, on entend les clapots des vagues minuscules. L'air doux se déforme au contact de mes joues rosies par la course.

Je n'avais encore jamais perçu un échange d'ondes si intense entre deux Mnrwx.

Lupasi lève ses yeux perçants vers mon visage et m'attire doucement à l'écart. Masinu, c'est l'être endormil. Lupasi est troublé par la présence toute proche de son amil. Lupasi et Masinu ont appris ensemble le dialogue des ondes. Lupasi explique que leur connexion-positive est trop importante pour qu'olls puissent s'empêcher de revenir ici. Je lui demande de m'en dire plus.

Quand olls se perfectionnent à la modulation des ondes de communication, très jeunes, olls développent en même temps une connexion-positive unique. Lupasi et Masinu ont compris comment onduler au sein d'un groupe de cinq. Les trois autres ne vivent plus sur PrimwoSur, ni dans les îles attenantes. Mais olls reviennent parfois.

Oll ne peut pas me montrer ce qu'est la connexion-positive. Mais oll décrit le phénomène comme un échange privilégié d'ondes médicinales. Masinu, Lupasi et les trois autres peuvent être guérils les uns par les autres et s'apaiser mutuellement. On dirait une séance d'hypnose kinésithérapeutique. Cette forme d'interaction est propre à leur groupe mais il en existe des centaines d'autres.

Lupasi finit par laisser échapper le nom de Marcikar, oll lui manque.

Je suis stupéfaite.

Dans mon mutisme soudain, je pense à Marcikar et à nos aventures. Je me rends compte qu'approcher Lupasi inconsciemment n'était pas l'œuvre d'un pur hasard. J'imagine un instant que née sur cette planète, j'aurais pu être le sixième atome du groupe. On aurait partagé un lien indéfectible. Peut-être que mon attirance pour Marcikar et Lupasi est un signe de notre connexion entre Terre et Omaoog-deemw. Nous étions conscientls les uns des autres depuis tout ce temps et il aurait fallu une mission ici pour s'en rendre compte. Je crois que le retour prévu sous peu commence à m'angoisser. Je divague et Lupasi continue d'onduler.

Oll me fait entendre que chaque personne du groupe est à l'écoute des quatre autres, quelle que soit la distance qui les sépare. Même à des milliers de kilomètres et sans certitude de l'endroit exact où olls se trouvent individuellement. Parfois, alors qu'olls ignorent pourquoi et ce que les autres font, olls ressentent le besoin de retourner à la lagune. L'unl a besoin de soins ou simplement de la présence physique et visuelle d'unl d'entre eulls.

La lagune est leur refuge. Quand olls s'y cherchent, olls finissent toujours par se trouver et olls le savent. La région de PrimwoSur est très étendue pourtant.

Lupasi caresse ses cheveux où se perdent les rayons du soleil couchant de l'Est. J'éteins mon casque C. Oll regarde le large et soupire. J'aperçois le haut de la cabazon que j'ai visitée. Où se trouve la navette qui m'attend depuis plusieurs semaines ? Je préférerais ne pas y penser. Lupasi me retient d'un battement de cils :

« Tu devrais rester plus longtemps. »

LE PARKING, ÉTAGE 63

- VOLVO SPEED 145 BREAK

Cette fille avait un teint lumineux et une peau de pêche. Elle avait toujours un peu de terre sous les ongles et ses mains étaient le seul endroit de son corps qu'elle consentait à abandonner à la saleté.

Elle ne savait pas pourquoi Rosa l'avait laissée entrer dans le parking dès le premier jour. Depuis, chaque fois qu'elle arrivait, elle offrait à la passe-muraille une fruite toujours fraîche et juteuse. C'était un accord tacite. Le coffre de sa Volvo Speed 145 break couleur mangue regorgeait de ces fruites et elle se sentait honorée de faire goûter ses dernières récoltes à Rosa. En échange des plus beaux spécimens, Rosa prodiguait son avis et de bons conseils pour la prochaine saison. Rosa aimait par dessus tout déguster les créations de cette fille comme on goûte un vin d'exception, une liqueur venue de loin et conditionnée dans un flacon minuscule. Pour elle c'était une avant première de comédie musicale pour laquelle elle aurait reçu un carton d'invitation. Elle s'imaginait défiler avec dignité sur un tapis rouge grenade. Par égard pour les rêveries que lui permettaient les fruites de cette maraîchère de l'étrange, Rosa lui assurait une place de choix au 63ème étage. Une place qui soit positionnée à bonne distance de la projection et sans angle mort.

Speed c'était le nom de la fille. Ce sobriquet un tantinet mégalo lui collait pourtant à la chair. A priori il trouvait son origine dans le modèle de Volvo qu'elle conduisait. Pour les filles du parking, le surnom faisait appel à des observations plus personnelles. « Speed » pour son débit de parole. « Speed » pour le temps qu'il lui fallait pour les séduire. « Speed » pour la rapidité et la dextérité avec laquelle la conductrice de la Volvo maniait les nombreux rétroviseurs électriques installés en excès tout autour de la carrosserie.

L'accumulation de reflets autour de la voiture rendait fou et Speed passait pour une paranoïaque malade aux yeux des non-initiées. Mais les filles qui l'avaient déjà croisée ailleurs – elles étaient nombreuses – savaient que Speed n'était pas dangereuse. En parallèle de ses visites à l'étage 63, elle infiltrait, au rez-de-chaussée de la ville, des milieux extrêmement différents avec beaucoup de sérieux et de facilité pour écouler sa production de végétaux bigarrés. Au début, toutes appelaient ça des « fruits »,

par convenance. Cependant, à mesure que Speed se perfectionnait, il devenait impossible de réduire ce qu'elle produisait à ce terme obsolète. Donc les initiées préféraient « fruites », des plus-que-fruits développés par une femme.

La vérité c'était que depuis sa place réservée et son armée de rétroviseurs en renfort, Speed pouvait observer toutes les nouvelles arrivantes qui descendaient de voiture pour se saluer. Speed aimait les femmes autant qu'elle chérissait ses fruites. À croire que les deux notions avaient fusionné dans son cerveau. Il y avait les femme-fruites et les fruites-femmes, et tout ce qui pouvait exister entre les deux. Elle traitait ses végétaux diaprés comme des êtres à part entière et les femmes comme des mets succulents. Elle voyait en chacune des femmes qui l'attiraient, c'est-à-dire presque toutes, une enveloppe attrayante, promesse d'une chaire tendre ou ferme et sans doute un peu salée. La recette préférée de Speed était simple : un alliage savamment dosé de sucre d'origine végétal et de transpiration féminine.

Elle repérait une fille à l'aide d'un des rétroviseurs latéraux. Une fois son choix arrêté, elle faisait glisser ses longs doigts sur les interrupteurs des fameux miroirs pour une orientation optimale. Ainsi, sans pivoter la nuque d'un degré, elle suivait discrètement la fruites défendue et se délectait, en amont, de son prochain festin. Elle descendait ensuite de sa Volvo allongée.

Avec une exagération de mouvement non dissimulée, elle chaloupait jusqu'à sa cible. Il y avait encore des filles qui se surprenaient de cette gigue toute en ondulations. Pourtant, aucune ne semblait dévier de sa trajectoire pour l'éviter, bien au contraire. Speed les hypnotisait du balancement harmonieux qui imprégnait sa marche. Elle était une des fruites de ses arbres, doucement bercée par un vent tiède au bout de sa branche. L'atmosphère chaude du parking traversé de courants d'air facilitait l'allégorie. En voyant la fille ralentir à son approche, Speed gagnait l'assurance nécessaire pour l'accoster. Elle arrivait à sa hauteur et l'enveloppait instantanément de paroles douces piquées de blagues un peu acides. Le monologue oscillait invariablement entre biologie, génétique des graines et sensualité. Passant en permanence de l'un à l'autre, il arrivait un moment où la fille ne pouvait plus saisir comment Speed nouait si solidement ensemble les trois sujets. Speed dessinait aussi de grandes formes abstraites de ses bras élanés. Une fille y reconnaissait un ananas trop mûr, une autre un buste aux seins gonflés, la suivante une noix de cajou, puis se ravisait, penchait la tête et discernait plutôt une fesse ronde et rebondie. Souvent à cet instant Speed remarquait que la

fille devant elle s'empourrait, signe d'une tentative avortée de dissimuler une bouffée de chaleur. Speed, elle, commençait à en avoir l'eau à la bouche. C'est d'ailleurs peu après que son « coup de grâce » venait habituellement clore le débat entre pollinisation des plantations et préliminaires lesbiens.

Elle invitait alors la fille à la suivre pour se rafraîchir, le visage par exemple. Elle retournait près de son break mangue en ouvrant la marche, appuyait son flanc contre la voiture et attendait que la fille ait fini de scruter les cagettes débordantes de végétaux inconnus. Certaines s'en estomaquaient littéralement. Une dizaine de caisses gisait toujours à l'arrière, remplie de papayes couleur avocat, ananas en forme de tomates, litchis de la taille de potirons, grains de raisin à la menthe et autres. Speed avait une petite fontaine à eau encastrée dans la porte du coffre. Elle faisait couler l'eau grâce à un bouton poussoir bombé et duveteux avant d'offrir le verre frais à la fille. Celle-là même comprenait que le discours de vulgarisation scientifique de Speed n'était pas dénué de sens. Cette femme droite et espiègle qui la toisait passait bel et bien son temps à accoupler ses graines et leurs gènes pour créer de nouvelles espèces. La fille s'en trouvait plus fascinée encore tandis que Speed savourait le moment avec fierté.

Venait le moment où Speed désignait le coffre d'un geste magistral. Le genre de mouvement qui précède la démonstration d'un tour de magie. Tada !

Elle avait pour principe de réprimer cette dernière onomatopée. Elle considérait qu'en arriver ce point là, c'était exagérer.

En empilant intelligemment les cagettes, elle pouvait dégager un espace de la largeur d'environ une personne et demi. Sous une trappe de la même taille se trouvaient déjà des couvertures, oreillers, serviettes de table, draps. Tout le linge était cousu de tissu vichy rouge et blanc. Les filles qui l'avaient vu pouvaient toutes en attester : les petits carreaux rouges et blancs survivaient aux saisons et aux récoltes. Dans l'armature en plastique des parois du break se cachaient des couverts. Speed se retenait de les sortir tout de suite. Ça en aurait effrayé plus d'une. Tout ce cheminement pour finalement regarder, impuissante, une fille qui s'enfuit... C'était insupportable, rien que d'y penser.

Le secret de Speed n'était pas de ceux qu'on doit garder mais de ceux qui gagnent en mystère à mesure qu'on les répète. La fille décidait de l'accompagner sur la plage arrière de la Volvo mutante dans le but de percer ce mystère.

Speed regardait beaucoup celle qui se glissait près d'elle. De près, dans les yeux, et elle observait les plus petites parties de son corps

nu posé sur les éredons. Elle caressait les courbes de l'inconnue, les faisait onduler de la main pour sentir les poils hérissés passer dans les lignes de ses paumes. Ensuite elle se tournait et attrapait une fruité, la tâtait, analysait sa forme d'un regard aiguisé, la jetait pour en prendre une autre, la humait bruyamment, et, seulement, quand elle paraissait satisfaite de son choix, Speed la croquait énergiquement. Son eau légèrement teintée jaillissait de la marque des dents : une cascade de jus que Speed faisait couler sur le corps de la femme. Speed survolait les seins, puis remplissait le nombril à ras-bord. Elle pressait un peu la fruité au dessus de son sexe et descendait jusqu'au genou où tombaient les dernières larmes de nectar. La fille sentait l'excitation poindre et remonter le long des gouttes fruitées.

Elle regardait Speed et voyait une sorcière cannibale en plein rituel, un marabout qui la délivrerait de ses troubles obscurs, une vampiressa qui aurait fait vœu de frugivorisme.

Speed savait qu'elle inspirait autant de passion amoureuse que de peur. Elle pensait que la peur ne devait jamais jouer en sa faveur. Elle voulait seulement trouver la fruité qui s'accordait parfaitement à la saveur de chaque femme qui entraît dans sa Volvo. Elle voulait goûter cette fruité et lécher la peau transpirante de celle qui s'allongeait avec elle. Sentir les arômes de son corps dans les perles de son front. Aaaaaaspirer le jus de la fruité choisie les incisives en avant. En porter un morceau à la bouche de sa partenaire et le manger avec elle, bouche contre bouche. Apprécier jusqu'au parfum de ses papilles. Speed trouvait les façons de jouir des senteurs de chaque partie du corps de l'autre. Elle prenait son temps, descendait lentement le long du chemin sirupeux. De la pointe de sa langue, elle arrivait à attraper les petits cristaux de sucre en formation. La fille se cambrait là où les doigts de Speed tournoyaient. Elles étaient toutes les deux un peu collantes, mais aucune d'elles n'aurait pensé à se débarbouiller. Elles savaient que les végétaux ce n'était pas vraiment sale. Et surtout elles ne prenaient pas le temps de réfléchir aux normes hygiénistes de la coupole.

Speed préférait le moment où la fille prenait subitement conscience du mélange de toutes les sensations qui parcouraient son corps, et des odeurs du fruité, de Speed, les siennes. Speed regardait le plaisir envahir sa partenaire. Elles ne savaient plus exactement où leur corps était stimulé. Ni par quoi. Leurs pores s'ouvraient pour aspirer l'exaltation qui retombait en fine pluie. La peau de l'une devenait celle de l'autre. La fille frétilait. Son cerveau n'enregistrait plus les perceptions individuellement. Toutes

se condensaient pour se décupler et traverser ses muscles.

Speed jouissait de sentir la boule sensationnelle qui gonflait dans le corps de la fille. Speed voulait qu'elle la pénètre et s'imaginer la pulpe profonde de la fruite sans savoir quelle perception choisir. Elle cherchait à atteindre le point culminant, celui où sa science se perdait dans des vapeurs corporelles, où les formes en ébullition se confondaient devant ses yeux.

Plus tard, elle restait allongée sous le corps chaud qui respirait doucement. Le visage tourné vers le plafond sombre de sa Volvo, elle se mettait à réfléchir. Elle pouvait inventer des fruites à l'infini si elle affinait ses recherches. Chaque espèce renfermait la moitié d'une nouvelle expérience. Et chaque fille correspondait forcément à une fruite. Elle y revenait, si une fille n'avait pas sa moitié végétale, elle l'inventerait.

VNOUJE - ATTLA PART1 & 2

PREMIERE PARTIE (au présent)

En haut de la falaise Nord, c'est le dernier campement avant l'océan. Depuis la montée des eaux, les seules terres non-inondables restent ces reliefs de granit rose surplombant les vagues. Plus de 60% de la région ont été immergés. On peut toujours circuler entre les nouvîles¹, en bateau.

Depuis le sommet de la falaise Nord, on peut voir les monts de l'ancien centre régional. Des mamelons à fleur d'eau, recouverts de prés salés, à quelques 70km. En contrebas, les embarcations à voile s'agrippent à la pente qui descendait au village. Les nouvats² sont assez instables : les restes citadins submergés affleurant parfois la surface rendent l'encombrement des quilles non nécessaires. Les pré-voiliers comptent sur les cartes routières de l'époque et empruntent des voix sous marines originellement destinées aux voitures. Ça allonge le parcours comme un jeu.

Les terres à sec dominent la mer sauvage sans trop croire à leur supériorité. On a arrêté de considérer les propriétés en dur comme un judicieux pari sur l'avenir. Les habitantx des nouvîles occupent un réseau étanche de caravanes agrémentées d'un nombre supérieur de auvents hermétiques. La circulation entre les habitations s'effectue par des couloirs gonflables transparents directement reliés aux auvents. Les seules ouvertures sont les branchies d'aération. Les vents de la côte sont si forts, qu'une fois canalisés, ils servent de gonfleurs permanents et de propulsion aux éoliennes qui surmontent chaque cabine sur pilotis. Les caravanes sont entourées de bouées bigarrées et ultra résistantes en cas de remontée surprise du niveau de la mer. Celle annoncée depuis 12 ans.

Les auvents quant à eux servent de jardins, publics ou privés. En tout cas, chaque quartier encercle un espace extérieur protégé des rafales et de l'embrun, à l'image des tribus de pingouins qui se serrent les coudes sur la banquise.

Les terres arables se font de plus en plus rares alors on cultive hors sol dans des camping-cars hors d'usage, abandonnés par leurs occupantx puis évidés. Des bâches transparentes solidement attachées remplacent les toits et voilà des carcasses qui tiennent lieu de serres.

Le courrier entre les nouvîles circule convenablement. Il ne faut

pas plus d'une demi-journée pour l'ancienne région et un quart de journée par centaine de kilomètre au delà. La tournée des factrices se fait au moteur solaire et selon les courants. Ce sont les seules à pouvoir utiliser les moteur de ce type avec les services médicaux et de sauvetage.

Attila est factrice depuis l'an 64 ap.M.Ex 3, ses 25 ans. Elle exécute ses distributions plus vite que personne. Elle connaît les reliefs sous-marins par cœur et elle aime penser que c'est l'héritage que sa grand-mère routière lui a laissé sans lui dire. Elle passe son temps à regarder des vidéos de la région prises par hélicoptère et à mémoriser le relief. Ça lui sert à anticiper les mouvements de l'eau et des marées.

Dans chaque nouvîles, on lui réserve une Eriba dépliant. Les tempêtes peuvent la bloquer n'importe où pour une heure ou plusieurs jours.

Quand elle débarque à flanc de côte, son hors-bord rutilant surfe sur la vague et continue parfois sa course sur l'herbe. Souvent elle se jette à l'eau avant même que le bateau soit immobilisé et alors ses bottes font craquer les hautes herbes blanchies par le sel. Toute personne en âge de se laisser impressionnée est au rendez-vous. C'est le show d'Attila. Dans les nouvîles on la connaît comme un personnage que tout son être tend à incarner : Attila, son surnom déjà, auto-octroyé, sa carrure ensuite, les triceps et le trapèze musclés par des heures de pilotage exigeant, le maillot des services postaux, taillé à sa mesure, avec les écussons or et bleu canard flanqués sur le tissu chauffant-respirant vert sombre. Les Eribas réservées à son usage restent vides la plupart du temps : Attila aime se confronter aux éléments déchaînés. Les jeunes les surnomment Eribattila. Le sobriquet a atteint toutes les nouvîles, sûrement entre les mains mêmes d'Attila. Elles sont un point de rencontre occasionnelle pour les unions timides et le sexe adolescent. Attila est parfaitement au courant — elle récolte aussi des lettres secrètes d'amour inter-île —, et se sent flattée. Autant que ça serve à quelqu'un. Malgré sa dévotion professionnelle, Attila ne s'empêche pas, épisodiquement, de s'arrêter le temps d'une tartine de pain-beurre accompagné d'un thé au lait trop sucré. Elle a ses habitudes chez chacune des voisinxes des Eribattila. Quand elle prend le temps de leur rendre visite, c'est comme aller à la boulangerie, sans surprise mais plutôt doux. On parle du temps, est-ce qu'on va ouvrir les auvents cet été, le prix des timbres, si quelqu'un se préoccupe de remettre en état les antennes Wi-Fi oxydées par le sel après tant d'années. Attila aime son travail et, au fond, cette histoire de Wi-Fi, ça la dérange. Elle aimerait

bien qu'on évite de la mettre à l'écart. Ces personnes qu'elle finit par connaître se passeront de ses services si le Wi-Fi revient. Les voisinex prennent des nouvelles de sa femme, lui resservent un thé-pas-plus-haut-que-le-bord, remettent à Attila des missives express qu'elle accepte de délivrer en urgence. Si on laisse leur cachette secrète aux ados, ça lui va. Elle se dit qu'elle ne restera finalement pas la soirée entière et encore moins la nuit. Elle voit les nattes tressées en bambou de l'extension de cette caravane, les douches suspendues encastrées dans le placard de l'habitacle, le pichet en plastique marbré — elle adore cette matière — posé sur la table pliante habillée d'une nappe en bazin imperméabilisé. Qu'est-ce que ces gens embarqueraient si l'eau monte ? Ce cendrier en verre amoché qui ne tombera plus jamais sur du carrelage ?

Elle prétexte avoir besoin de repos, ses jambes souffrent de crampes à force de compenser les vibrations à l'attaque des vagues. Elle franchit de biais l'entrée de l'abri pour éviter le contact de ses battants de plastique avec son visage. Elle emprunte un couloir attenant, passe dire bonjour à une de ses amies qui lâchent leurs appartements flottants pour les communautés terrestres, lui raconte des blagues. Elle s'étreignent puis Attila oblique, joviale, vers le rivage. Elle connaît méticuleusement l'organisation de tous les quartiers et leurs embranchements gonflables.

Même si la tempête crache sur les bâches en plastique et assaille les enfants téméraires qui jouent près de l'eau, elle se dirige sans hâte vers son véhicule brillant. Elle n'a pas peur du clapot et du mal de mer. Le vent l'a rendue un peu sourde après tant d'années mais ça n'a pas d'importance.

Attila rejoint un trois mats décati auquel elle amarre son zodiac. Elle grimpe à l'échelle rouillée et traverse le pont crevé de vers en courant puis, d'un seul saut, elle disparaît de l'autre côté. Ses bottes touchent le revêtement familial du vieux voilier blanc d'Attila. Le pont s'il pouvait, sauterait de joie. Elle s'attarde cinq minutes dans le cockpit pour vérifier les instruments de mesure inutiles à l'arrêt, jouant d'une main distraite avec le seul winch qui tourne encore. Elle s'engouffre rapidement dans la cabine. C'est un jeu d'épaule devenu reflexe. Attila ôte les couches de vêtements humides qui la recouvrent aux trois quarts et sèche son corps machinalement en jetant des coups d'œil à l'avant.

Lago, allongée dans leur lit triangulaire, parcourt les lettres aux destinataires inconnues qu'Attila se fait un plaisir de garder. Elle jette des regards furtifs à Attila sans se faire remarquer avec un sourire à peine perceptible. Le Wi-Fi passera peut-être de mode.

Attila se jette dans le sourire de Lago et dans la chambre, en faisant tanguer le bateau.

1 territoires devenus îles après la montée des eaux qui s'étala sur une quinzaine d'années avant de se stabiliser.

2 genre d'embarcations apparu après la montée des eaux : sorte de pirogue courte et large en bois laqué à voile ou à petit moteur, sans quille.

3 après la Montée des EauX. On situe l'an 0 à la fin de la montée du niveau de la mer, année de la stabilisation, où l'organisation sociale put reprendre sans crainte de voir ses installations avalées une nouvelle fois. On compte indifféremment en années ap.M.Ex ou en années stables : 64 ap.M.Ex = 65ème AS.

DEUXIEME PARTIE (au passé simple)

La tournée de la matinée allait être longue. Attila devait distribuer les paies des travailleuses du continent à leurs familles. La plupart d'entre-elles décidaient de tout envoyer sur les îles car sur le continent, on était jamais sûr de trouver, d'être au bon endroit au moment des paies et donc de rater l'argent du mois. Sur les îles il suffisait de demander où se trouvait la famille d'une telle et Attila connaissait de toute façon tous les noms par cœur. Même quand les familles changeaient d'îles, les emplacements gardaient la place de leurs passages. On disait, si on voulait précisément localiser un domicile, le nom de l'île, puis le nom de la personne suivi du nom des anciennes habitantes et encore celles d'avant si nécessaire et ainsi de suite.

Il faisait un temps qu'elle aimait. Le ciel était strié de nuages évanescents comme les traces fossiles d'avions gigantesques ayant disparu depuis des décennies. Au loin, une couverture blanche annonçait une après-midi moins ensoleillée. Mais pour l'instant, le soleil chauffait les courants d'air matinaux et postée sur le pont de son bateau, Attila emmagasinait les rayons dans les mailles de son maillot de fonction.

« Vas-y bébé ! Tu vas être en retard !

— C'est jour de paie, faut que j'me prépare mentalement. Va y avoir de l'orage cette nuit.

— Tu seras rentrée avant ?

— Ben oui, t'inquiète. »

La tête endormie sortie seule du cockpit, Attila fit volteface et pencha son torse en avant, en appui sur les winchs rouillés. Elles s'embrassèrent longtemps dans cette position. Attila les coudes en arrière en forme d'embryons d'ailes et, accrochée à sa bouche, une échasse sur la pointe des pieds qui s'accrochait à son visage en même temps qu'elle essayait de garder l'équilibre. Attila, de plus en plus enfoncée dans le bateau eut envie d'y plonger et d'abandonner sa tournée. De plonger dans Lago et de se retourner avec elle.

« T'es vraiment sexy dans ce maillot. C'est difficile de te laisser partir comme ça. »

Attila sourit, se releva et encastra ses deux poings au dessus de ses hanches. Le soleil rasant du matin perçait entre ses jambes tendues et ses aisselles entrouvertes. Lago se hissa hors de son antre de bois pour attraper la taille d'Attila. En l'enlaçant, elle glissa une main encore chaude du lit entre la peau et le maillot de bain d'Attila. Elle atteignit un de ses seins en quelques glissements habiles.

« T'as vraiment les mains douces et les yeux verts », souria Attila en regardant les yeux éblouis de Lago. Celle-ci retira ses bras, caressa le corps moulé d'Attila, embrassa chacun de ses tétons dressés à travers le tissu.

« À ce soir, vous allez me manquer. »

Maintenant, Attila, attisée, fonçait sur l'eau. Elle voulait terminer au plus vite et profiter de l'orage du soir pour se rouler dans la cabine avec Lago au son des éclats de tonnerre. Le vent fouettait le désir qui réchauffait ses joues. Aujourd'hui pas de thé au lait, pas de tartines sur le chemin. Distribution, distribution.

Quand elle eut faim, elle échoua son zodiac sur le sable d'une minuscule île où trainait un grand mobilhome vide depuis des années. Elle plongeait son corps à jeûn dans l'eau fraîche et enfonçait sa tête pour sentir le froid engourdir son crâne quelques secondes. Immergée, elle regardait cet emplacement sans nom. Personne ne se rappelait qui avait habité là. Même pas elle. Et elle se refusait à lui donner une appellation arbitraire.

Attila attrapa dans le casier du zodiac son sac rempli de fruits et

d'une grosse miche de pain et rejoignit la plage où elle s'assit dans le sable. Elle enfonça sa main et choisit à l'aveuglette une pêche presque aussi douce que Lago. Attila croqua un énorme morceau, consciente de ses papilles en contact avec la peau duveteuse du fruit. Du jus dégouлина sur ses doigts salés et dans son cou qu'elle essuya du poignet. Le sel et la pêche se mariaient bien au goût. La marée monterait encore pour une heure ou deux. Elle regardait les alignements naturels de coquillages disparaître un peu plus à chaque vague.

Elle se leva et tout en suçant les fils de pêche encore accrochés au noyau, elle marcha vers les arbres. Elle contourna le mobilhome et s'agenouilla derrière pour planter le noyau près d'autres qui commençaient à percer la terre. Elle voulait transformer l'île en champ de pêcheurs et elle avait commencé à les semer il y a longtemps. L'expérience ne semblait pas extrêmement concluante mais des troncs faiblards avait réussi à pousser ici et là. Le mobilhome s'était révélé un bon rempart contre le vent.

Attila retourna à la plage. Elle rompit un gros morceau de pain et s'en alla marcher plus loin. La langue de sable entourait l'île. Ça prenait à peu près le temps de mâcher tranquillement la mie et la croûte, de la casser en petits morceaux minuscules de coin des molaires.

En passant derrière le coin des ronces, elle vérifia si les mûres étaient déjà gonflées et du bon violet foncé. Mais il était encore tôt. Elle en repéra une seule, précoce, entourée de ses sœurs pâles. Elle tendit du bras, la décrocha du bout des doigts sans la presser trop fort et l'écrasa sur la mie de sa miche avant de croquer dedans. La première mûre de la saison. Elle passa le massif d'ajonc.

Trois corps nus passèrent en courant à trois mètres d'elle et se jetèrent dans le courant en criant.

« À l'aide ! À l'aide !

— Attends ! J'ahive pou te sauver ! »

Attila les observa sans intervenir. Elles jouaient. Elle se demanda si elles avaient même remarqué sa présence. Elle se rapprocha de l'eau et forma un mégaphone avec ses grandes mains autour de sa bouche.

« Faites attention au courant montant !

— On sait ! » et les trois avaient déjà disparu derrière l'ajonc.

Attila regagna son bateau en finissant sa miche de pain. Le courant de l'autre côté allait ramener les trois baigneuses.

Elle trouva son zodiac à l'endroit où elle avait jeté l'ancre.

Le son blanc des vagues, et le ciel bas qui s'approchait.

Il fallait qu'elle reprenne sa tournée.

Attila s'immergea jusqu'au genoux pour ré-embarquer.

En une seconde, le zodiac tangua et trois têtes trempées émergèrent de l'autre côté.

Les trois nageuses se posèrent sur leurs bras croisés sur le boudin énorme du bateau jaune d'Attila : « On peut faire un tour sur ton bateau ?

— Il a l'air d'aller super vite.

— On en a marre du mobilhome.

— Les mûres sont pas mûres.

— Par contre on a des moules en échange.

— Elles ont dè belles couleuuuuu...»

Attila n'avait pas eu le temps de monter. Elle resta interdite un moment.

« Fin si tu veux pas c'est pas grave, on ira ailleurs avec le courant.

— I.

— Il est super rapide.

— Vous êtes qui ?, finit par demander Attila.

— On se promène.

— Dans le mobilhome ? Vous habitez là ?, elle enchaîna.

— Un peu.

— Ça fait des années que personne ne vient ici.

— i. Mais on l'a trouvé alors c'est à vnouje !

— Après on part. »

La tournée d'Attila allait durer plus longtemps que prévu.

« J'aurais pas le temps de vous redéposer avant l'orage.

— On s'en fiche, on veut aller ailleurs.

— Ok, montez. »

Et elles se jetèrent dans le bateau comme un seul mini tsunami pour atterrir les unes sur les autres en mélangeant toutes leurs jambes, leurs bras et leurs cheveux dégoulinants. Attila se hissa à son tour à bord et les regarda se cramponner aux bouts de sécurité sur les flancs du zodiac. Le vent se leva et l'embrun donna le signal de départ.

« Regardez au fond, dans la compartiment blanc, y a des vieux maillots. Et enfillez des gilets de sauvetage aussi.

— Mais i fait pas froid !

— Oui mais je suis au travail là.

— Ah padon, padon. »

Elle les laissa se vêtir des anciennes tenues de postière, les élastiques rongés par le sel seyaient mal leurs corps. Mais ça semblait être le dernier des soucis. Elles adoptèrent une pose très

solennelle une fois les gilets de sauvetages harnachés. Attila dirait que ce sont ses apprenties.

« Accrochez-vous »

Le bateau fit marche arrière tout en exécutant un demi-tour cabré. Les cris de joie firent aspirés net par le vent qui s'engouffra dans les bouches à l'arrière. Attila poussa la manette et le bateau sauta. Elles fendirent l'ancien golfe jusqu'à la prochaine île. Attila n'entendait pas ce qu'elles pouvaient dire. Le moteur et l'air et l'eau couvrait tout. C'était ça qu'elle aimait. Le bruit tellement puissant qu'il devient un mur souple dans lequel son bateau se faufilait, intact. Son corps gainé aux commandes, les muscles absorbant les soubresauts sec de la coque sur l'eau comme des courants électriques en bois.

Elle finit sa distribution avant l'orage. Le reflet sombre des nuages rendaient la crête des vagues phosphorescentes au dessus du noir de l'eau.

Elle retourna au bateau. Les apprenties barbotaient dans leurs gilets flottants, des étoiles de mer en chair humaine.

« Hé, j'ai parlé avec une dame dont la femme et les enfants travaillent sur le continent. Elle veut bien vous héberger quelques nuits. Les autres rentrent que la semaine prochaine. C'est sommaire mais ça dépanne. »

Elle se relevèrent presque instantanément.

« Est-ce qu'on peut rester avec toi plutôt ? T'habites loin ? »

Le tonnerre craqua derrière l'île. Attila lança un regard au loin.

« Je suis pas sûre. Y a pas beaucoup de place chez moi. »

Des gouttes en forme de bombes à eau claquèrent le plastique du zodiac. Une des filles les regardaient s'écraser à la surface de l'eau et une autre tendait sa bouche au ciel. La troisième s'était remise à l'eau et faisait la morte, le visage sous l'eau.

« Alors tu peux nous déposer dans un endroit où y a moins de gens ? Sur ta route ?

— Oui je peux. Mais vous savez, cette dame était vraiment pas dérangée par l'idée de votre présence. Je crois qu'elle se sent un peu seule. Et elle fait pousser des pastèque. Just saying, ajouta Attila en souriant.

— Waaah, des pastèques léza ! Comme dans l'image.

— Je passerai vous prêter quelques affaires demain matin avant ma tournée. Si vous voulez refaire du bateau, y a pas de problème.

— T'es postière vraiment tous les jours ?

— Ben oui.

— Tellement cool. »

La pluie tiède et intense rendait la discussion pittoresque. Aucune

des quatre n'avait l'air de réagir en fonction des trombes d'eau qui éclaboussaient leurs visages.

« Venez, je vais vous présenter. »

Attila courut vers son zodiac. Elle sentait chaque goutte infléchir sa peau en petits creux éphémères. Est-ce que Lago accepterait de recevoir de la compagnie pour quelques jours ?

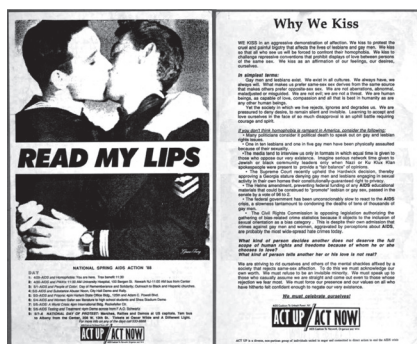
URGENCES

ENTRETIEN AVEC ET

Ayant une amie en commun, j'ai d'abord connu H. à travers les récits de Cha'. Elle m'expliquait ses sujets de recherche, son travail plastique et graphique. Sans support matériel je tentais d'imaginer ses sculptures en céramique de deux langues qui s'enroulent, de mains aux doigts onduleux comme des flammes. Peu de temps après, fouillant dans un carton, on tombe sur ses brochures *TRANSformation : M t * / F t **. Ces deux livrets ont été réalisés en collaboration avec l'association OUTrans. À l'intérieur, on y trouve l'ensemble des opérations connues de modifications corporelles pour les personnes trans* qui peuvent être actuellement pratiquées. Les illustrations sont réalisées par H. et les textes sont rédigés collectivement avec des militant-es d'OUTrans. L'enjeu de ces livrets est de se saisir du vocabulaire médical, de l'imagerie photographique

1. Peux-tu te présenter, toi et/ou ton travail en 5 mots ou images ?

WE ARE BODIES THAT MATTER.



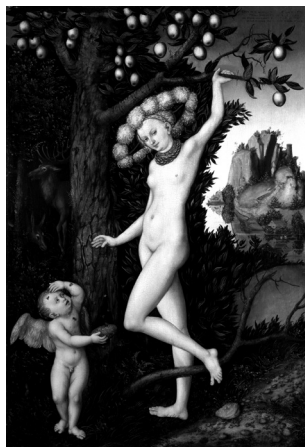
REPRÉSEN- H. TATIONS

anatomique des corps en les déplaçant, les vulgarisant. Un moyen de réappropriation. Se les emparer afin de les recontextualiser dans le milieu queer militant. Reprendre possession de nos corps. Ces documents sont à destination des personnes trans* et de leurs alliées. Au fil des mois, je finis par rencontrer H. et découvre petit à petit l'ensemble de son travail : ses zines, ses points américains en découpe laser, ses céramiques, ses performances,... Un univers tentaculaire, hybride, riche de représentations avec un militantisme queer flamboyant. J'assiste à une table ronde où H. parle de son travail. Ses mots sont comme des lames, précis et transperçants. Il n'y a pas de place au doute, il porte à bout de bras les revendications qui l'animent et l'habitent. À travers sa parole, je retiens l'urgence. Il est temps d'agir.



pour cette photo le photographe s'appelle : THISISCORROSIVE (copyright)

Mon tableau de Cranach adoré :



2. Peux-tu me parler d'un.e artiste, d'un.e auteur.e, d'un.e cinéaste etc ou d'une œuvre en particulier qui t'a marqué et a eu un impact dans ton travail ou ta personne ?

Comme mon travail se construit sur l'hommage, et que je pense que toute personne se constitue par toutes les expériences et les créatures qui la traversent, il me semble impossible d'élire singulièrement un*e artiste, un*e auteur*e, un*e cinéaste ou une œuvre. Ta question me donne (comme toujours) l'envie de faire des listes. Des listes non-exhaustives. Des listes d'où manquent le lointain et d'où parlent les inquiétudes de l'instant.

S'il fallait parler d'un*e auteur*e, iel serait un concentré de K. Hacker, M. Wittig, E. Dorlin, A. Lorde, D. Allison, J. Butler, P. Califia, C. Fourier, R. Ogien, H. Barbin, M. Foucault, D. Haraway, G. Dustan, P. B. Preciado, b. hooks, V. Despente, E. Lebovici, J. Baldwin, L. Feinberg, D. Eribon, J. E. Munoz, R. Barthes, S. Sontag, V. Solanas, V. Woolf, F. Fanon, S. Federici, Joreen, C. Delaume, H. Bey, V. Leducq et C. Finch...

S'il fallait parler d'un*e artiste, iel serait un croisement de F. G. Torres, Z. Léonard, R. Van der Weyden, J. Bosh, B. Kruger, C. Cahun, M.ourniac, B. SMITH, P. Molinier, V. Export, P. Maheke, L.

Cranach le jeune et l'ancien, H. Darger, R. Lorenz, P. Boudry, F. Chaignaud, N. Laisné, J. Smith, J. Chicago, G. Girls, M. Batmane, H. Guibert, C. Legouail, Z. Muholi, S. Cohen, T. Rezaire, G. Porridge, G. Vienne...

S'il fallait parler d'un*e cinéaste, iel serait un résidu de B. Labruce, C. Sciamma, P. Creton, M. Alpi, C. Ducellier, M. Losier, C. Ackermann, D. Seyrig, T. Matsumoto, C. Roussopolos, F. Terranova, P. Pasolini, A. Varda, A. Granier, A. Della Negra, K. Kinoshita, H. Korine... Et tant d'autres.

Chacune des œuvres produites durant les vies de ces humain*es et que j'ai pu voir, lire, écouter, pourraient ici figurer comme un objet qui a eu un impact significatif. Certaines d'entre elles ont été de véritables révélations, d'autres des extases, d'autres, des bombes à retardement.

Ce qui se met à manquer quand on fait des listes, c'est aussi tou*ttes ciel*les oublié*es et dans ciel*les que l'on oublie le plus souvent, il y a ciel*les qui nous accompagnent ou qui nous ont accompagné. Ce sont nos amour*es, nos ami*es, nos amant*es, nos adelphe ; notre famille choisie, ciel*les avec qui nous avons décidé un jour de créer des formes de parentalité. C'est une réflexion volée ici à Donna Haraway, qui distingue la parentalité « bio » de nos liens élus pour former

des groupes, des communautés, des collectifs et qui se résume selon son adage : Make kin, not babies !

3. À travers les recherches pour ce mémoire, le principe de créer ses propres représentations en tant que minorités est apparue comme essentielle voire vitale. Quel est ton rapport à la représentation dans ton travail plastique et/ou graphique ? Peux-tu parler d'une pièce en particulier ?

Je pense également que cela est vital. Dans un système oppressant, reproduire ses formes, c'est reproduire les formes de son oppression. Pour le dire autrement, lorsque des corps sont pathologisés, psychiatrisés, criminalisés, comme les corps des pédés séropo, comme les corps des meufs trans opérés, comme les corps des queers non-binaires, comme les corps des mecs trans enceints, les représentations faites de ces corps par la norme ne peuvent être qu'infériorisantes.

L'histoire, les sciences, la justice nous ont représenté, peint, photographié avec des outils nous marginalisant, nous victimisant, nous excluant. Des outils bafouant nos droits, jugeant nos mœurs,

exhibant nos corps et nos organes. En ce sens, il me semble évidemment urgent de nous inventer nos propres représentation, comme nous nous sommes réapproprié*es les définitions qui avaient été faites de nous-mêmes. Nous apprenons à nous nommer à nouveau. Qu'il s'agisse d'un terme identitaire, d'un pronom ou d'un prénom. Nous rejetons le terme transsexuel fabriqué par les médecins qui fait des personnes trans des malades mentales. Nous rejetons le nom du père, du mari et le sexe assigné à la naissance que nous voulons effacer de nos papiers d'identité. Nous rejetons les pronoms binaires qui nous maintiennent dans un régime inégalitaire de la différence des sexes. C'est un réel refus de l'assignation. Et comme nous nous rendons capables de nous nommer, nous savons que nous avons aussi à inventer les images de nous-mêmes, pour échapper à celles fabriquées pour nous annihiler.

Dans la pratique, cela se traduit pour moi à observer ce qu'une minorité à en partage. Lorsque je fabrique des objets, lorsque que je manipule de la typographie, du latex, de la terre, de l'email, des vecteurs, je n'essaye pas d'emprunter les codes du design ou de l'art contemporain. Je n'essaye pas de m'inscrire dans un style ou dans un mouvement

actuel. Lorsque je suis en train de produire, je pense au plaisir que ce que je suis en train de fabriquer peut produire pour une personne qui se situe à la marge. Une minorité a nécessairement sa sous-culture et c'est dans celle-ci que je pense et travaille.

4. Cela fait un moment que je suis ce que tu fais et il y a quelque chose qui m'a frappé : l'urgence. Comment ce phénomène structure ou influe sur ton travail ?

Il y a tant à faire.

Certaines situations sont tellement désespérantes qu'elles nous font étouffer. Mais ne rien faire fait suffoquer. Ne rien faire fait mourir. Ne rien faire fait pourrir. Agir, c'est faire preuve de grandes espérances. C'est croire profondément en la possibilité de se rendre capable, d'œuvrer ensemble, à plusieurs ou séparé*es, pour faire valoir des droits, pour un monde plus juste, pour être solidaires, pour inverser les règles d'usages et pour contrer tout ce qui semble implacable. Cela signifie que je pense que des formes, issues du design et/ou de l'art, ont ces potentiels pouvoirs quand elles sont pensées et faites comme telles.

5. Il y a une expression que tu emploies souvent qui est « le retournement

des stigmates », est-ce que tu pourrais la développer ? Comment le mets-tu en place dans ton travail ?

Le retournement du stigmaté, qui s'appelle aussi la stratégie Dans Ta Face (DTF) est une technique que j'ai découverte en devenant militant*e au sein d'OUTrans. Elle consiste à se saisir d'une injure qui a été faite de manière structurelle à un groupe de personnes et de se l'approprier comme un élément de fierté. La traduction française de queer par exemple (transpédébigouine), fonctionne sur ce principe. Pédé ou gouine, sont des insultes violentes pour les personnes s'identifiant comme « homosexuelles », « gaies » ou « lesbiennes ». Ce sont des mots lancés comme des pierres pour blesser. Ces pierres en nous atteignant, peuvent devenir tout à coup un caillou, un pavé, un talisman à ramasser, à arborer fièrement pour en faire en retour une arme. C'est tout à coup refuser catégoriquement l'insulte pour en être les seul*es détenteur*es. Cette stratégie m'intéresse parce que je la trouve extrêmement puissante. À la fois parce qu'elle nous sort du statut de victimes pour nous ériger en puissance, et également parce qu'elle peut s'appliquer littéralement aux objets graphiques et plastiques. L'exemple historique et le plus

connu que j'utilise souvent c'est le logo d'ACT UP, dont la parentalité revient à plusieurs gouines-AFAB par ailleurs. Le logo d'ACT UP c'est un triangle rose pointe vers le haut. Ce triangle rose ne vient pas de nulle part. Ce triangle rose a été arraché des vêtements des détenu*es homosexuel*les dans les camps de concentration et d'extermination nazis. Au même titre que les juif*ves, les handicapé*es, les tziganes, les opposant*es au régime... les homosexuel*les ont été déporté*es. Chacun de ces groupes arborait une insigne dans les camps qui permettait de les identifier. Les personnes homosexuel*les portaient comme insigne cousue un triangle rose, pointe vers le bas. Les signifiants contenus à la fois dans le rose et dans le signe du triangle sont évidents ; ils corrèlent tous vers une représentation de la féminité, qualité qui à cette époque et encore de nos jours est dévalorisée, dénigrée voire considérée comme abjecte. Cette idée de se ressaisir d'un signe qui a marqué l'Histoire et des corps m'a marqué*e à son tour. C'est de cette manière qu'ont été conçues les illustrations des deux livrets FT*/MT* portant sur la chirurgie génitale trans ; en constituant une grille de triangles vectoriels qui deviendrait un espace pour redessiner des organes trans.

J'ai aussi rencontré la définition du retournement du stigmatisme dans un texte de Christiane Rochefort, écrit pour la préface du SCUM MANIFESTO de Valérie Solanas. C'est un court texte fondateur pour mon travail, puisque c'est lui qui m'a inspiré la fabrication de couteaux en céramique par exemple. >

DÉFINITION DE L'OPPRIMÉ.

Il y a un moment où il faut sortir les couteaux.

C'est juste un fait. Purement technique.

Il est hors de question que l'opprimeur aille comprendre de lui-même qu'il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir : mettez-vous à sa place. Ce n'est pas son chemin. Le lui expliquer est sans utilité. L'opprimeur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit. C'est dans la définition de l'oppression. En particulier les « plaintes » de l'opprimé sont sans effet, car naturelles.

Pour l'opprimeur il n'y a pas oppression, forcément, mais un fait de nature.

Aussi est-il vain de se poser comme victime : on ne fait par là qu'entériner un fait de nature, que s'inscrire dans le décor planté par l'opprimeur. L'opprimeur qui fait le louable effort d'écouter (libéral intellectuel) n'entend pas mieux. Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes. C'est ainsi que de nombreux mots ont pour l'opprimeur une connotation — jouissance, et pour l'opprimé une connotation — souffrance. Ou : divertissement — corvée. Ou : loisir — travail. Etc. Allez donc causer sur ces bases.

C'est ainsi que la générale réaction de l'opprimeur qui a « écouté » son opprimé est, en gros : mais de quoi diable se plaint-il ? Tout ça, c'est épatant. Au niveau de l'explication, c'est tout à fait sans espoir. Quand l'opprimé se rend compte de ça, il sort les couteaux. Là on comprend qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Pas avant.

Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé.

La seule communication audible.

Peu important le caractère, la personnalité, les mobiles actuels de l'opprimé.

C'est le premier pas réel hors du cercle. C'est nécessaire.

Christiane Rochefort

**6. Tu es à la fois designer*
graphique et artiste. Est-ce
que tes deux pratiques
s'articulent ensemble ou
sont-elles cloisonnées ?**

Je ne crois pas au cloisonnement mais plutôt aux vases communicants. Je crois que tout ce que nous traversons et expérimentons nous constitue, et que nous parlons toujours depuis tous les endroits que nous habitons. Mes pratiques de graphiste et d'artiste sont effectivement identifiables ; dans le cas de la première, il s'agit de se mettre au service d'une demande et du collectif, alors que la seconde est plutôt une recherche personnelle destinée à d'autres.

Mais pour autant, elles s'articulent effectivement ensemble au sens où j'ai décidé de m'inscrire dans le champs du féminisme radical en tant que designer et artiste. En plus de tenir à produire des objets graphiques et plastiques qui engagent cette pensée, j'ai également décidé de faire s'interpénétrer les outils de production associés habituellement à l'une ou l'autre de ces pratiques. J'aime que le dessin vectoriel par exemple soit un de mes outils principal de production et de ne pas le réduire au design. Je pense aussi qu'être un*e graphiste transféministe et un*e artiste queer c'est aussi

une manière de prolonger l'expérience du militantisme. De faire infuser l'activisme dans la quotidienneté ou d'y réfléchir le plus souvent possible.

**7. Quelles sont tes armes et
outils dans cette société ?**

Faire l'amour. Faire des promesses. Faire un documentaire. Faire à manger végétarien. Faire de l'effet. Faire la fête. Faire jusqu'à l'aube. Faire sans dessus dessous. Faire une banderole. Faire un câlin. Faire en partage. Faire les un*es avec les autres. Faire une conférence. Faire un étirement. Faire un clin d'œil. Faire des plans sur la comète. Faire un livre. Faire une exposition. Faire plaisir. Faire un échange. Faire un texte. Faire un sms. Faire une performance. Faire danser. Faire ivre. Faire la junkie. Faire les allié*es. Faire les fol*les.

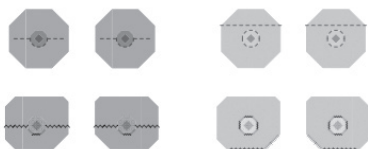
Annexe proposée
par H.

>



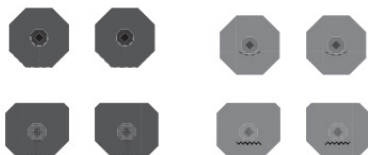
MEUFS TRANS &
NON-BINAIRES





TECHNIQUE DE L'INCISION HORIZONTALE
Une incision au milieu et le long du sein
est pratiquée pour retirer complètement
la glande mammaire.

TECHNIQUE DE LA DOUBLE INCISION
Le sein est tenu et protégé. La peau restante, une
fois la glande excisée, est tirée pour être
suffisante, les tétons sont refaits puis greffés.



TECHNIQUE DE L'INCISION EN ANNEAU
Le sein est ouvert depuis l'aréole jusqu'à la base,
puis incisé le long de l'aréole, créant une forme
d'anneau à la tétine.

TECHNIQUE PÉRI-ANNULAIRE
Réservé aux petites poitrines, l'intervention consiste
en une petite ouverture sous le téton pour retirer
la glande par cette ouverture.

Cette opération consiste à construire
un vagin et une vulve
— à partir du pénis et du scrotum.

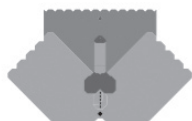
Cette chirurgie génitale reproduisant l'aspect
d'un sexe féminin est entièrement compatible
avec une sexualité saine et satisfaisante.

Les différentes parties reconstruites
— vagin, clitoris, tétons —
peuvent également être produites du terme mâle.

Cette modification corporelle est « compatible »
avec une sexualité.



2
Le rebordage se fait entre la base et le
scrotum, selon l'axe du pénis.
La position et les grandes artères sont soignées.



1
Une incision est pratiquée sous le scrotum
jusqu'au pénis afin de créer la cavité vaginale.



2
Une ouverture circulaire au niveau du gland est faite
et une suture est faite de la peau restante qui sert
pour la vaginoplastie.



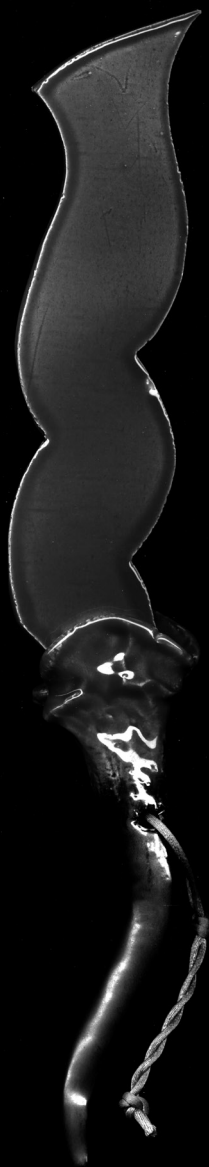
2*







4*



5*





7*





QUEER NATION

1
Règles de conduite pour les hétéros dans les clubs

4
Si vous ne pouvez pas gérer que quelqu'un-e du même sexe vous drague, sortez.

9 1
Restreignez vos démonstrations d'affection (s'embrasser, se tenir la main, se serrer dans les bras) au minimum.
Votre sexualité n'est pas la bienvenue et offensante pour beaucoup ici.

5 9
N'affichez pas votre hétérosexualité. Soyez discret-e. Prenez le risque d'être pris-e pour une gouine ou un pédé.

9 2
Si vous devez danser un slow, soyez le plus discret-e possible.

6 9
Si vous trouvez que ces règles ne sont pas justes, allez vous battre contre l'homophobie dans les boîtes hétéros.

1 3
Ne fixez pas les gouines et les pédés, particulièrement les butchs & les drag queens, nous ne sommes pas vos bêtes de foire.

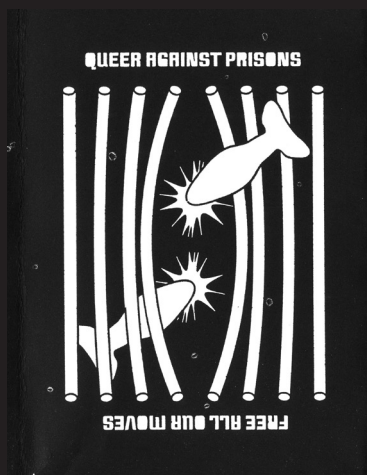
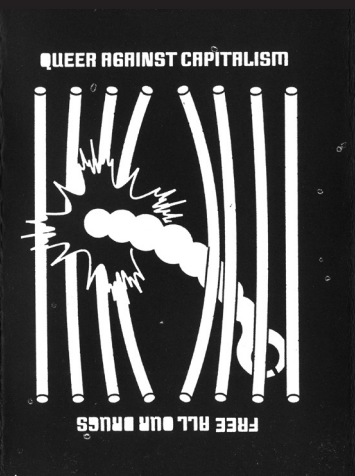
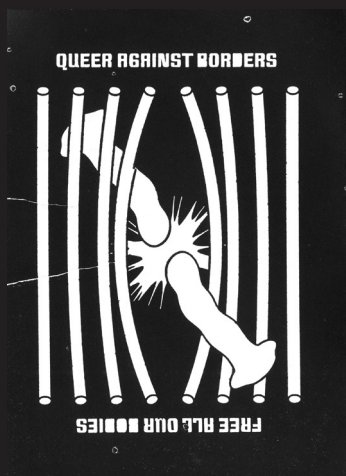
7 1
Ou...
Allez vous faire enculer.

NATION

QUEER

10*





- 1* *FT*/MT* (devenu MEC TRANS & NON BINAIRE + MEUF TRANS & NON BINAIRE) : 2011-2013-2020
- 2* *CROP TOP TO BOTTOM (latex et piercing, dimensions variables) 2017.
- 3* *LES COUTEAUX (céramiques émaillées, dimensions variables) 2018.
- 4* *666 (céramiques émaillée et lustrées, dimensions variables) 2018 (mains qui dansent).
- 5* *Still High (d'après Rogier Van der Weyden) (céramiques émaillée et lustrées, dimensions variables) 2017 (yeux qui pleurent).
- 6* *EDITION CYBITCH (imprimante à reçus) 2019.
- 7* *PERFORMANCE CYBITCH (le devenir chien*ne cyborg) (résidence au confort moderne, 17 minutes) 2018.
- 8* *PERFORMANCE DO LIST avec Cuco Cuca au Landy Sauvage (lecture d'environ 25 minutes) 2019.
- 9* *QUEER NATION MANIFESTO (Règles de conduite pour les hétéro dans les clubs) (impression en presse typo sur papier indéchirable), 2019.
- 10* *SUCK DYKE, (dessin vectoriel découpé au laser pmma 4mm transparent dimension variable) 2017-2019.
- 11* *QUEER_AGAINST, (PDF découpé au laser dans une plaque de MDF, imprimé sur une presse typographique au PPC) 2018.

CUCO EST

ENTRETIEN AVEC

J'ai d'abord rencontré Cuco virtuellement sur les réseaux sociaux. Très actif*ve, iel partage régulièrement des photos et des selfies de iel, de ses ami-es, de ses rencontres sous les néons acides des clubs, de manifestations. Iel écrit également de long et très beaux textes qui se regroupent sur son blog. Iel parle de sa naissance, de sa peau, des lieux publics, des institutions, de la nuit, de l'État, des coucous, de ses pensées, des soirées, de ses souvenirs, de ses rêves, de rassemblements et de différentes luttes. Son blog me fait penser à un carnet de route. Chaque article est daté. Ils sont triés par ordre chronologique. Ils apparaissent du plus récent au plus ancien. Ainsi, on peut naviguer dans le temps. Dans son temps. Partir à la rencontre de Cuco, lors d'une nuit d'été dans une déambulation d'une exposition aux Beaux-Arts de Paris éclairé à la lampe torche, ou lors de la première Pride des

1. Peux tu te présenter, toi et/ou ton travail en 5 mots ou images ?

Hacking
Transbird
Funambule
Pirate
Underground fighter

Je pense que les images, il y en a beaucoup sur mon instagram et mon blog

2. Peux tu me parler d'un.e artiste, d'un.e auteur.e, d'un.e cinéaste etc ou d'une œuvre en particulier qui t'a marqué et a eu un impact dans ton travail ou ta personne ?

Rapidement je dirais Kathy Acker et Genesis P.Orridge qui a créé le groupe Psychic TV, toutes deux découvertes en 2006, toutes deux liées aux années 80/90; l'une pour sa pratique virtuose

banlieues, le 9 juin dernier à St Denis. Des récits de nuits, des récits de vies, entrecroisés de faits historiques, de réflexions, d'opinions et de positionnements politiques. Dans ses textes on traverse les histoires, les dates, l'amour, les révoltes et les identités. Les tons varient passant du manifeste, à la poésie ; de la réflexion personnelle, à l'énumération de faits. Je rencontre Cuco une deuxième fois, accompagné par Cha, lors d'un événement où H. et iel performent ensemble le texte *DO LIST*. Le passage du virtuel au réel me bouscule. H. nous présente à Cuco. Les mots sortent difficilement de ma bouche, l'émotion les a nouée au ventre. Iel est là, devant moi. Dit comme ça cela a l'air peut-être bête mais de savoir et de prendre conscience que Cuco existe me rassure et me remplit de force. Et cela s'est arrivée dès le première fois où j'ai cliquer par hasard sur son blog.

Une reconnaissance.

et insolente de l'intertextualité, son éloge du piratage, sa critique de la propriété et de la sacralisation de la position d'auteur.e, l'autre pour sa musique, sa transidentité bien sûr, mais surtout pour son concept de **pandrogyne**, et l'articulation d'une forme de vie et de son oeuvre, l'une l'autre considérées comme absolument indissociables. Toutes deux conjuguant queerness, création et invention de soi.

3. La loi de 2010 interdisant la dissimulation du visage dans l'espace public, a-t-elle un impact sur ton quotidien ? Lors de nombreuses manifestations ou déambulations dans les rues bétonnées, tu brandis ton drapeau en latex noir où figure cette loi. Peux-tu en parler ?

Mon drapeau est en tissu et non en latex, oui j'aime le sortir,

en France, mais aussi ailleurs, par exemple en Angleterre à Londres lorsque je n'ai pas pu entrer dans le Musée ni à pirater l'exposition consacrée à Claude Cahun avec pour titre *Under the mask there is an other mask*, j'ai alors sorti dans la rue mon drapeau et expliqué aux passants ce que signifie cette loi islamophobe et liberticide.

Cette loi de 2010 a un impact sur mon quotidien en France, bien sûr, car elle stipule explicitement que je suis passible de répression, pour être qui je suis, c'est à dire aux yeux du monde, une personne masquée. Je ne l'ai découverte que début 2012, donc après ma naissance en 2011, et cela m'a saisi de découvrir que j'étais illégal, évidemment cette prise de conscience m'a constitué et me constitue sans cesse, jusqu'à l'oppression et l'étouffement, car elle est devenue de plus en plus efficiente, elle est de plus en plus intégrée, rendant mon incarnation et ma présence véritablement impossible. Et cette situation s'est dégradée depuis l'instauration de l'état d'urgence après les attentats en janvier et en novembre 2015, entraînant la construction d'un racisme d'Etat et l'adoption de lois liberticides en 2016, mouvement répressif qui s'est aggravé en 2018 et 2019 pendant le mouvement des Gilets Jaunes. Aujourd'hui, je

suis presque systématiquement arrêté par la police quand j'en croise et suis sommé d'enlever mon visage ou de rentrer chez moi. Ce que je fais pour éviter d'obtempérer.

4. Quel est ton rapport à ta peau ?

Sur ce point, je me permets de faire un copier-collé d'un interview que j'ai faite avec deux artistes italiens sur ce sujet

« It's a care of my latex skin, someone asked me one night when it was hot why i didn't change of material, an other asked me why i didn't choose a skin more sweet, i can't say why, first it wasn't a true choice but then i've has discovered i could'nt change. Before i thought i didn't have face and then i experienced the power of mask and transfiguration of myself. The evidence of becoming someone else with my face : it's not anymore a mask, it's my face. A latex face.

Are you interested in the definition of human in its biological meaning, made of flesh, blood, bones ?

How's your relationship with spirituality ? Have you ever joined religions or cults ?

Do you find iconographically analogies or particular

references with some of them? Did they somehow influence your image production or the way you relate to your own image?

Ma relation avec la spiritualité.... elle est constante, dans mon désir de sortir de l'incarnation hétéronormée et biologique, de devenir un être inter et trans spéciste, post-humain.... je crois que je me suis inscrit.e dans le monde et construit.e en m'extrayant de la carnation biologique et de l'incarnation cisgenre normée pour cela. Sometimes I think it's not blood which is running in my veins but words !

That point is a mystical approach.

Mi credo : il potere performativo della parola, o delle parole, ma é piu forte con il potere della parola. Credo che la parola agisce nel mundo.

J'ai remplacé de façon magique et démiurgique ma chair de sang et d'os par un corps de latex, en oubliant parfois qu'un corps fait de sang et de souffle le précédait et le portait, en omettant que j'étais un mutant, mix de cisgenre et de cyborg.

Comme si ma nouvelle identité avait dû s'extraire d'un corps matériel et biologique, en le niant et en le cachant d'une certaine manière. J'ai appris peu à peu à composer avec ma double identité sans clivage

trop violent ou schizophrénique. Mais je l'ai appris parfois de force, par accident, car je crois que j'avais et j'ai encore besoin de clivage, de cloisonnement et de désincarnation pour m'incarner tel que je suis et veux être, un hacker trans s/he/male de latex. Qui m'oblige à me séparer, à m'extraire. Et parfois à me désincarner pour me réincarner.

Un jour, en mai 2013, je sortais un peu tard le matin du Berghain à Berlin, car c'est une boîte qui est ouverte en continu jour et nuit pendant trois jours, j'étais défoncé et je m'extasiais sur une course cycliste. Je trouvais ça surréaliste de voir tous ces vélos et tous ces cyclistes le jour après avoir vu tous ces danseurs sur le dancefloor dans le noir. Un policier a dit de traverser. J'ai fait confiance. J'ai traversé, et à cause de ma peau de latex, je n'ai ni entendu ni vu un dernier cycliste qui arrivait à toute vitesse. J'ai été renversé, projeté sur le sol. Ma tête a cogné le sol, mon arcade sourcilière s'est ouverte. Le sang coulait de dessous mon masque.

Mes deux corps se sont reliés d'un coup et brutalement, dans la douleur la peur et le sang. J'ai été violemment ramené à mon corps biologique et à ma fragilité. Ce qui en fait arrive tout le temps car mon être mon corps est toujours une épreuve physique. Je passe par de très

hautes températures ou très basses qui sont épuisantes. Je danse beaucoup et donc je transpire beaucoup. J'ai appris peu à peu à composer avec ma double incarnation et à prendre soin de mes deux peaux. A penser qu'être qui je suis signifie que je suis un mutant, que j'ai aussi un corps limité et contraint biologiquement. Dans mes longues nuits, je m'hydrate désormais comme une plante. Je m'asperge d'eau et je bois beaucoup. Sono legato per sempre con il dia di mortali in Mexico. A Londra, a la ultima KAOS party a photographer took a portrait of myself molto legato alla mia origine mexicana e al dia dei mortali. »

5. Qu'est ce que le hacking signifie pour toi, comment vois-tu et décris-tu cette pratique ? [J'ai choisi ce mot «pratique» en rapport aux hacking que tu as pu faire dans divers centres d'arts/lieux d'expositions mais vu qu'il dépasse ces moments, je ne sais pas s'il est adéquate...] ?

Piratage, hacking, ce sont des pratiques liées à cette définition que j'adore de diamanda galas « i'm not an artist i'm mostly like an underground fighter ».

Je la vois comme une inscription intime et politique dans le

monde, c'est une pratique mais c'est aussi pour moi une condition, un état. Car elle est constitutive de mon identité si l'on admet que nos identités sont affaire de langage et d'actes : cette définition est venue immédiatement avec mon nom : je m'appelle Cuco, version espagnole de coucou. Je suis un transbird, a kind of badboy, car le coucou abandonne sa progéniture qui à son tour pousse les œufs en dehors du nid. C'est un horrible hacker, et virtuose aussi ! J'aime son immoralité et la dimension d'imposteur. Le gros petit coucou fait croire qu'il est un oisillon d'une autre lignée. Evidemment que je ne m'identifie pas littéralement à ce coucou odieux, mais poétiquement. Je ne pousse personne dehors, en revanche j'aime travailler à l'insertion dans l'espace et le monde, sur les bords. Comme je dis dans mon manifeste : j'aime être à la lisière et que l'on s'interroge sur ce que l'on voit. Le centre disparaît ou les frontières de celui-ci s'amenuisent.

Par ailleurs, avant tout Genderhacker et genderfucker, susciter le trouble dans le genre, c'est sans doute mon piratage, hacking permanent.... au-delà même de ma volonté.... D'où la dimension de condition et d'état.

Et puis cela va au-delà du non binarisme que évidemment j'incarne et soutiens, ça concerne un trouble ontologique plus profond du fait de ma peau de latex et de mon visage masquée qui est un visage. D'un coup je pirate aussi ce que l'on appelle être humain, et bien sûr que ça me plaît d'être borderline. Comme lorsque je pirate en décembre 2016, on croît que je suis un

Le hacking est toujours une subversion, douce ou violente : Subversion de la norme et de la définition. J'aime susciter un trouble dans la perception et bousculer.

Et puis après il y a tous mes jeux avec le monde de l'art, ça m'intéresse de relier l'art et la vie, l'art et le politique et de performer constamment là où on ne s'attend pas à voir une performance. Performer en perforant les murs. UNDERGROUND.

6. Quelles sont tes armes et outils dans cette société ?

Le hacking, l'amour, l'écriture, l'invention d'idées et de nouvelles formes d'être au monde et de lien à l'autre. La PRÉSENCE.

Annexe, texte disponible sur le blog de Cuco

>

WHO IS CUCO ?

CUCO DÉTOURNE LES CODES
CUCO DIVERTS THE CODES

CUCO APPARAÎT ET DISPARAÎT
CUCO APPEARS AND DISAPPEARS

CUCO ADORE JOUER À TOUTES SORTES DE JEUX
CUCO LOVES PLAYING TO MANY GAMES

CUCO EST UNE DÉCLINAISON DU 3ÈME GENRE
CUCO IS A VARIATION OF THIRD GENDER

CUCO EST UN(E) SHEMALE DE LATEX
CUCO IS A LATEX SHEMALE

CUCO LIKES TRANSGENDERED PEOPLE AND GENDER QUEER
PEOPLE
CUCO IS A LATEX DRAGKING

CUCO ENTRE PAR EFFRACTION
CUCO BREAKS IN

CUCO PROPOSE DES PETITS ACTES PERFORMATIFS DANS L'ESPACE
PUBLIC ET LE MILIEU DE L'ART
CUCO OFFERS SMALL PERFORMATIVE ACTS IN PUBLIC SPACE AND
IN THE ART WORLD

A LA LISIÈRE
AT THE EDGE

CUCO MALMÈNE LA NOTION D'AUTEUR COMME CELLE DE
PROPRIÉTÉ
CUCO MANGLES AUTHORSHIP AS A NOTION AND THE CONCEPT
OF PROPERTY

PIRATE, OU COUCOU, COMME SON ANIMAL FÉTICHE,
IEL AIME S'INSCRIRE PASSAGÈREMENT DANS L'UNIVERS DES
AUTRES ARTISTES EN Y LAISSANT UNE EMPREINTE
PIRATE OR CUCKOO, AS THEIR FETISH ANIMAL, THEY LIKES
TAKING PLACE TEMPORARILY IN THE OTHER ARTIST WORLD
LEAVING A FOOTPRINT

CUCO AIME PÉNÉTRER DANS DES DISPOSITIFS QUI ANNULENT
L'OEUVRE EN TANT QU'OBJECTITÉ
CUCO LIKES ENTERING DEVICE WHICH ANNULATING ARTWORK
AS OBJECTITY

CUCO LIMITE PARFOIS SON INTERVENTION CRÉATRICE À N'ÊTRE
QU'UN MODÈLE OU UN PARTICIPANT
CUCO SOMETIMES LIMITS THEIR CREATIVE INTERVENTION TO BE
ONLY A MODEL OR A PARTICIPANT
CUCO ALIMENTE OU PRODUIT DES PALIMPSESTES
CUCO FEEDS OR CREATES PALIMPSEST

CUCO APPLIQUE L'INTERTEXTUALITÉ AU CHAMPS DE LA
PERFORMANCE
CUCO APPLIES INTERTEXTUALITY TO THE PERFORMANCE FIELD

CUCO EST UNE TENTATIVE QUEER
CUCO IS A QUEER ATTEMPT

CUCO EST UN(E) MUTANT(E)
CUCO IS A MUTANT

CUCO HATES BINARY GENDER

CUCO AVANT D'ÊTRE CUCO S'EST LONGTEMPS SENTI NI HOMME
NI FEMME
CUCO BEFORE BEING CUCO FOR A LONG TIME DIDN'T FELT
NEITHER MALE NOR FEMALE

CUCO EST CUCO, IEL, I.E NI HOMME NI FEMME
CUCO IS CUCO, THEY IS NEITHER MALE NOR FEMALE

CUCO EN ESPAGNOL VEUT DIRE MALIN
CUCO IN SPANISH MEANS CLEVER

CUCO EN ESPAGNOL VEUT DIRE JOLI

CUCO IN SPANISH MEANS PRETTY

CUCO EST UN PSEUDO HERMAPHRODITE ÉVEILLÉ
CUCO IS AN AWAKEN HERMAPHRODITE

CUCO EST UN TRANSGENRE PARTICULIER
CUCO IS A PARTICULAR TRANSGENDER

CUCO EST UN TRANSGENRE NON ESSENTIALISTE : IL NE PENSE PAS QU'EN MATIÈRE DE GENRE IL Y AIT UNE PRÉVALENCE DE LA NATURE. IL NE VA PAS VERS LE TRANSSEXUALISME MAIS VEUT RESTER GENDERFLUID.

CUCO IS A NON ESSENTIALIST TRANSGENDER, THEY DON'T THINK THERE IS A PREVALENCE OF NATURE.
THEY DON'T GO TOWARDS TRANSSEXUALISM BUT CHOOSE TO BE BE GENDER FLUID.

CUCO EST PANDROGYNE
CUCO IS PANDROGYNE

CUCO IS A MYTHICAL GHOST-MONSTER. THE COCO IS A MALE BEING WHILE COCA IS THE FEMALE VERSION OF THE MYTHICAL MONSTER ALTHOUGH IT IS NOT POSSIBLE TO DISTINGUISH ONE FROM THE OTHER AS BOTH ARE THE REPRESENTATION OF THE SAME BEING

CUCO EST UNE PROPOSITION ET UNE SITUATION PRÉSENTE ET À VENIR
CUCO IS BOTH AN ACTUAL AND FUTURE PROPOSITION AND SITUATION

CUCO AIME PARTAGER SON TEMPS AVEC LE MILIEU QUEER, BI, TRANS, LESBIEN ET GAY
CUCO LIKES SHARING THEIR TIME WITH THE QUEER, BI, TRANS, LESBIAN AND GAY SCENE

CUCO N'ENLÈVE JAMAIS SON MASQUE, CAR C'EST SON VISAGE
CUCO NEVER REMOVES THEIR MASK BECAUSE IT'S THEIR FACE

CUCO EST ILLÉGAL
CUCO IS ILLEGAL

CUCO COMO CUCA SIGNIFICA A LA VEZ VAGINA Y PENIS
CUCO AND CUCA SIGNIFIED PUSSY AND DICK AT THE SAME TIME

CUCO EST NYCTALOPE
CUCO CAN SEE IN THE DARK AT NIGHT AND THROUGH THE NIGHT

CUCO AIME AUSSI SORTIR LE JOUR POUR MODIFIER LA SITUATION
CUCO LIKES GOING OUT BY DAY FOR TRANSFORMING SITUATION

CUCO ET CUCA ET VICE ET VERSA
CUCO IS CUCA AND VICE VERSA

CUCO S'EXPOSE PARFOIS EN RÉINVENTANT DU MÊME COUP
L'EXPOSITION
CUCO EXHIBES THEMSELVES REINVENTING SOMETIME WHAT IS
EXHIBITION

CUCO AIME FAIRE EFFRACTION
CUCO LIKES TO ENTER WITHOUT PERMISSION

CUCO PROPOSE DES EXPÉRIENCES DE PERCEPTION
CUCO OFFERS EXPERIENCES OF PERCEPTION

CUCO COMME CUCA PEUT ÊTRE DISPONIBLE S'IL Y A UN ENJEU
DÉSIRANT
CUCO AS CUCA CAN BE OPENED IF THERE IS A DESIRABLE
CHALLENGE

CUCO EST UN PERFORMER DU 3ÈME GENRE
CUCO IS A THIRD GENDER PERFORMER

CUCO PERFORME EN TANT QUE CUCA ET VICE ET VERSA
CUCO PERFORMS AS CUCA AND VICE VERSA

CUCO INTERVIENT DANS LA SPHÈRE PUBLIQUE
CUCO INTERVENES IN PUBLIC FIELD

TU PEUX VOIR « IEL » SUR UN DANCEFLOOR, DANS LA RUE, LES
MUSÉES OU LES GALERIES
YOU CAN SEE THEM ON A DANCEFLOOR, IN MUSEUM, GALLERY
OR STREET

OÙ IEL MODIFIE PAR SA PRÉSENCE LA SCÉNOGRAPHIE ET
L'ATMOSPHÈRE GÉNÉRALE
WHERE THEY CHANGES THE SCENOGRAPHY OR GENERAL
AMBIENCE JUST BY BEING THERE

CUCO OFFRE UN TEMPS DE FANTAISIE
CUCO OFFERS A FANCY TIME

CUCO AIME PARTAGER LE TROUBLE QU'IL SUSCITE
CUCO LIKES TO SHARE THEIR TROUBLES THEY CREATES

CUCO AIME SORTIR DU CHAMP DE L'ART EN Y ENTRANT ET VICE
ET VERSA
CUCO LIKES TO LEAVE THE ART FIELD AT THE SAME TIME THEY
PENETRATES IT

I WROTE THE MANIFESTO WHO IS CUCO ? IN MEXICO IN OCTOBER
2011.

I PUBLISHED IT IN NOVEMBER 2011 IN MY BLOG CUCOANDCUCA.
COM

IT WAS THE BEGINNING OF EVERYTHING. THEN I REWRITED IT A
LITTLE BIT THROUGH YEARS.

IN OCTOBER 2017 I HACKED A LGBTQI MEETING IN MADRID
READING THIS MANIFESTO IN SPANISH.

IN JULY 2018 I PARTICIPATED IN HACKT ORGANIZED BY
GERALDINE ATGER AT LONDON

POSITIONS

— ARMES ET OUTILS

Ouvrir les yeux sur les situations, sur ce qu'il se passe autour et à l'intérieur de *nous*, les nommer, sont les premiers pas qui constituent les luttes. Mais cela ne suffit pas. Se rendre compte que les représentations sont discriminantes, oppressives et biaisées par les normes, n'apaise pas leurs violences. Il faut agir, s'en emparer, les déplacer, les tordre et si cela ne suffit pas, les détruire. Tout est politique, nos vies, nos amours, nos fonctionnements, nos pensées, nos corps. Reconstruire notre monde, qui nous sommes et comment nous agissons est de l'ordre de l'urgence. Tant de personnes sont tuées par cette machine et les guerres qu'elle engendre.

Autour de nous, des outils et des armes sont à portées de mains. À portées de toustes. Poser sur une étagère, au fond d'un tiroir ou d'une poche de veste. Elles sont là. Elles résistent à travers le temps, se transmettent et se partagent. Elles communiquent et entre en résonance. Ces outils et ces armes font parti de nous et de notre quotidien : la parole, les mots, les livres, les tracts, les pavés, les affiches, les slogans, les fictions, les théories, la poésie, le design, l'art, les révoltes, le partage, la photocopieuse, les

pseudonymes, les banderoles, les films, les pieds de biches, les vécus, les représentations, le papier, les manifestations, les corps, les internets, les pensées, les actes, l'amour et l'amitié.

Leurs usages diffèrent selon les intentions. Elles sont à manier avec précaution et attention. Avec fougue et passion. Elles servent aux combats, à la défense, à transmettre et à archiver.

Ces armes et outils permettent également la recherche et l'exploration. La narration de *soi*. La découverte de l'univers des possibles.

Je, nous et *on* forment un ensemble. Un ensemble où tout est interchangeable. Les corps et les identités se déplacent.

REGARDE MOI ET N'OUBLIE PAS MON NOM.

ÉCOUTE LES MOTS QUI SORTENT DE MA BOUCHE.

ILS PARLENT DE QUI JE SUIS, DE MES DÉSIRES, DE MES MORT*S, DE MES LUTTES, DE MES AMANT*S, DE MES HISTOIRES, DE MES DROITS, DE MES IDENTITÉS, DE MES RÉVOLTES, DE MES VIES, DE MES RÊVES, DE MES AMI*S, DE MES POSSIBLES. IELS SONT LÀ.

LES FANTÔMES NE DISPARAISSENT PAS.

IELS SONT DE CHAIR, DE PAPIER ET DE TERRE.

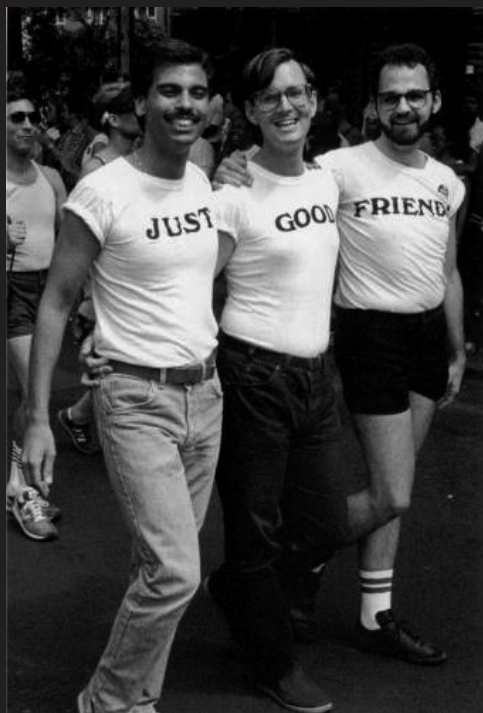
ARMÉ*ES DE LEURS MOTS, LEURS VIES RÉSONNENT.

REGARDE LES ET N'OUBLIE PAS LEURS NOMS.



[45]

[46]







- [44] « Notre rencontre a eu lieu avant que nous nous rencontrions », Cuco, juin 2019.
- [45] Safia Nolin, concert lors du festival les Francos de Montréal, juin 2019. PHOTO : AGENCE QMI, STEVE MADDEN.
- [46] « JUST. », « GOOD. », « FRIENDS. », Christopher Street Gay Pride Parade, New York, 1983.
- [47] Manifestation féministe contre le sexisme, les violences policières et les féminicides. Mexico, août 2019. Photo : Cristopher Rogel Blanquet.
- [48] « Monique Wittig m'a sauvé », Nantes 2019.

La langue est en mouvement, elle fluctue selon l'espace et le temps, change de forme suivant dans quelle bouche elle se trouve. La langue est une construction régie par des règles qui peuvent être contournées, déplacées ou déconstruites. La langue est matérielle, elle est faite de mots qui frappent, bousculent, heurtent mais également enlacent, rassemblent et caressent. La langue peut exclure des individu·es ou être inclusive. Cela repose sur l'usage qui en est fait.

auteur·e : le choix de cette écriture est très subjectif et personnel. Auteur·ice peut également être employé. Il désigne toutes les personnes ayant une pratique de l'écriture sans exclure les personnes trans* et les femmes. Pour ma part, j'ai choisi l'orthographe auteur·e (prononcé auteurE) car je m'y sens plus proche, trouvant une connotation moins binaire. J'aurais pu utiliser le mot autriX également, et d'autres encore.

celleux : mot-valise formé à partir de celles et de ceux. Pronom épïcène.

cis : abréviation de l'adjectif cisgenre qui désigne une personne dont l'identité de genre est en concordance avec le genre qui lui a été assigné à la naissance.

iel/iels : pronom neutre de la troisième personne du singulier et du pluriel. Peut également prendre la forme de ielle/ielles, yel/yels ou ol/olle/olles, de nombreuses propositions existent.

lo : pronom neutre démonstratif de la troisième personne, remplace la ou le. La forme ligaturée læ est aussi souvent employée. (origine)

mégenrer : utiliser le mauvais pronom ou accord en parlant d'une personne, par ignorance, oubli ou méchanceté. Il est important de prendre en compte la violence subie pour la personne qui en est victime.

queer : mot anglais qui signifie « bizarre ». C'est un terme parapluie qui englobe toutes les identités de genre ou orientations sexuelles et romantiques qui diffèrent de la norme hétéro et cis (voir aussi : genderqueer). A l'origine une insulte que la communauté LGBTQIA* s'est réappropriée.⁶⁷

67 Définition extraite du glossaire mis en ligne sur <https://lavieenqueer.wordpress.com>. Beaucoup de médias proposent des définitions qui peuvent se recouper afin d'accroître sa compréhension des mots. Un autre lexique queer est proposé par le site <https://www.queerparis.com/>. Le compte instagram @agressively_trans présente de nombreuses définitions, témoignages et posts pour la communauté trans* mais aussi a visée pédagogique pour les personnes cisgenres.

toustes : mot-valise formé à partir de tous et toutes. Il permet de désigner un ensemble de personnes sans désigner leurs identités de genres. Toustes est aussi un pied de nez à la règle grammaticale « le masculin l'emporte sur le féminin » mise au point au 17^e siècle et massivement appliquée au 19^e siècle.

trans* : abréviation de l'adjectif transgenre. Une personne transgenre est une personne qui ne se reconnaît pas dans le genre qui lui a été assigné à la naissance (contraire de cisgenre). Les transidentités sont multiples. La transidentité n'est pas un genre en soi. Les termes transgenre et transidentité sont des parapluies qui englobent le spectre des genres. Typographiquement l'astérisque* rappelle la pluralité du mot.

RESSOURCES

A

Aggressively_Trans,

https://instagram.com/aggressively_trans.

B

Barker Juliet, (1996). *The Brontrës*. Londres : St. Martin's Press.

Bentouhami Hourya, (2017). Audre Lorde : le savoir des opprimées. *Ballast* (n°6).

Bloc. (s.d.). Dans *Wikipédia*. Consulté le 29 novembre 2019 sur <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bloc>.

C

Cahun Claude, (1930). *Aveux non avendus*. Paris : Editions du Carrefour.

Cahun Claude, (1946). « Confidences au miroir ». Dans Leperlier François, (2002). *Écrits*. France : Nouvelle Edition Place.

Chetcuti-Osorovitz Natacha, (2019). Sortir les lesbiennes du placard (1/4) : Réinventer les représentations. *LSD, La Série Documentaire*. France culture, 4 novembre 2019. 55 minutes.

CLHEE (Collectif Lutte et Handicaps pour l'Égalité et l'Émancipation), <https://clhee.org>

Comité Invisible, (2014). *À nos amis*. France : La Fabrique.

Cuco, <https://cucoandcuca.com>

D

Delome Wendy, (2019). Sémiologies traverses (« Je dis bite, qu'entends-tu ? »). *Papier Machine* (n°8 1/2), p.74-75.

Despente Virginie, (2007). *King Kong Théorie*. Paris, France : Grasset

Dormienne Louise, (2000). *Les Caprices de sexe ou*

Les audaces érotiques de Mademoiselle Louise de B.
France : La Musardine.

Dunan René, (2015). *Le Roman de la fin des Hommes*. France : Les éditions Les Moutons Électriques.

F

Fierce Pussy, <https://fiercepussy.org>

G

Gaîté Lyrique, (14 mai au 14 juillet 2019). *Computer Grrls*. Paris, France.

Gay Amandine, (2017). Amandine Gay. *La Poudre*, (6). Nouvelles Ecoutes, 9 février 2017. 65 minutes.

Gender Fluid, (2018). *Bye bye binary – des imaginaires possibles autour d'une typographie inclusive* [workshop]. 14, 15 et 16 novembre 2018. Belgique : l'Erg.

Guerrilla Girls, <https://guerrillagirls.com>

H

HERSTORY (culture lesbienne archive), <https://h-e-r-s-t-o-r-y.tumblr.com>.

J

Just For The Record, <https://justfortherecord.space>.

K

Kazi-Tani Tihpaine, (2017). Design et activisme : « chercher une arme ». *Design Marabout n°2* [En ligne]. Cycle de rencontres. Mis en ligne le 5 octobre 2017, https://centrepompidou.fr/cpv/ressource.action?param.id=FR_R-f237ad2f33c75774cfd0d3621bc

1bf8c¶m.idSource=FR_E-8c76c1f73596cbf1b7e5a01e97612e3b#keywords_edit_btn (consulté le 20 novembre 2019).

Khidr Collective, <https://khidrcollective.co.uk>.

Kollwitz Kathe, (2010). *Commencement Ceremony* [discours]. School of the Art Institute's.

L

Laboria Cuboniks, (2015). *Xénoféminisme, une politique de l'aliénation*, [En ligne]. Mis en ligne sur <https://laboriacuboniks.net> (consulté le 20 novembre 2019).

La vie en queer, (2018). *Glossaire*. <https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/04/22/glossaire/>.

Le Gall Erwan, (s.d.). *Se libérer des assignations : Claude Cahun et Marcel Moore* [En ligne]. Consulté sur http://enenvor.fr/eeo_actu/entredouxguerres/se_liberer_des_assignations_claude_cahun_et_marcel_moore.html#_ftn2.

Libre Fonts by Womxn, <https://www.design-research.be/by-womxn/>.

Lorde Audre, (1984). *Sister Outsider*. Genève, Suisse : réed (2003) Éditions Mamamélis.

Lorenzi Marie-Émilie, (2017). « Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe queer. *GLAD!* [En ligne], (02). Mis en ligne le 01 juin 2017, <https://revue-glad.org/462> (consulté le 20 novembre 2019).

M

Matthewman Laurence, (s.d.). *Haworth et les sœurs Brontë*. Toulouse : Université de Toulouse.

Marcos Sous-commandant et Galeano sous-commandant insurgé, (2014). *Entre ombre et lumière* [En ligne]. Mis en ligne le 15 juin 2014,

<https://lavoiedujaguar.net/entre-ombre-et-lumiere>
(consulté le 20 novembre 2019).

Mourrier Hélène AKA H., (2011, 2013, 2020).

*TRANSformation : M t * / F t ** (devenu *MEC TRANS & NON BINAIRE* + *MEUF TRANS & NON BINAIRE*).

P

Pacotte Clara, (2019). *Mnrvwx*. Paris, France : Éditions Oparó.

Parade Revue, (2019). *Truander le réel* (n°02). Nantes, France : s.n.

Pia Pascale, (1978). *Les Livres de l'Enfer : du XVIème siècle à nos jours*. France : Ed. C. Coulet et A. Faure.

Pignède Béatrice, F2 Le Journal 20H, (11 août 1996). *Mexique: le mystérieux commandant Marcos*. Paris, France : INA, consultée sur <https://ina.fr/video/CAB96042973>.

Preciado Paul B., (2019). *Un appartement sur Uranus*. Paris, France : Grasset.

Q

Queer Nation, <https://queernation.org>.

QUEERPARIS, *Lexique queer*. <https://www.queerparis.com/fr/lexique/>.

Queer Zine Archive Project, <http://archive.qzap.org/index.php>.

R

Recasens Sonia, (2010). *Guerrilla Girls / La preuve que les féministes ont le sens de l'humour. Elles@centrepompidou* [En ligne]. Mis en ligne le 12 avril 2010, <https://elles.centrepompidou.fr/blog/?p=748> (consulté le 20 novembre 2019).

Rehan Ansari, (2019). An interview with the queer women art collective, fierce pussy. *CURVE mag* [En ligne]. Mis en ligne le 5 août 2019, <https://curvemag>.

com/Culture/Interview-fierce-pussy-2614/ (consulté le 20 novembre 2019).

RER Q, <https://facebook.com/rerrrrrrq/>.

RER Q, (2019). UN·E AUTRE BESCHERELLE, Baiser avec la langue. *Papier Machine* (n°8 ½), p.70-85.

Reygadas Pedro, Gómezcesar Iván et Kravzov Esther, (1994). *La Guerra de Año Nuevo : Crónicas de Chiapas y México*. Editorial Praxis.

Richards Judith, (2007). *An interview with the Guerrilla Girls using the names Rosalba Carrieri and Guerrilla Girl 1*. New-York : Archives of American Art.

Rojas Elisa, (2018). Quand le handicap invisibilise la personne. *Miroir Miroir*, (#3). Binge audio, 16 octobre 2018. 37 minutes.

T

TRACKS, (2018). *Khird Collective*. Allemagne : ARTE, consultée sur <https://arte.tv/fr/videos/081794-004-A/khird-collective-tracks/>

V

VELVETYNE, *Libre & Open source type foundry*, <https://velvetyne.fr>.

Vivien Renée, (1902). *Cendres et Poussières*. Paris, France : Éditions Alphonse Lemerre.

Vivien Renée, (1906). *À l'heure des mains jointes*. France : Éditions Alphonse Lemerre.

W

Wikipédia. (s.d.). Dans *Wikipédia*. Consulté le 29 novembre 2019 sur <https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia>.

Wittig Monique, (1964). *L'Opoponax*. Paris, France : Les Éditions de Minuit.

Wittig Monique, (1969). *Les Guérillères*. Paris, France : Les Éditions de Minuit.

- Wittig** Monique, (1973). *Le Corps lesbien*. Paris, France : Les Éditions de Minuit.
- Wittig** Monique, (1992). *La pensée straight*. Paris, France : rééd éditions Amsterdam.
- Wittig** Monique, (2010). *Le Chantier littéraire*. Lyon, France : Presses universitaires de lyon.
- Wittig** Monique (1935–2003), écrivain et lesbienne révolutionnaire, (2018). *Une vie, une œuvre*. France culture, 17 mars 2018. 59 minutes.
- Woolf** Virginia, (1929). *Une Chambre à soi*. Paris, France : rééd (1996) 10/18 n° 2801.
- Woolf** Virginia, (2013). *Lectures Intimes*. France : Robert Laffont.

La mise en livre de ce mémoire est le travail des Éditions Raté.

La majorité des images ont été trouvées sur internet et sur les réseaux sociaux.

PLUS RIEN NE SERA PAREIL est un mémoire réalisé dans le cadre du master en art de l'école des beaux-arts de grenoble.

Les typographies utilisées ont été créées par des chercheur-euses en collaboration avec des personnes ayant une déficience visuelle, un collectif et par des personnes se définissant comme femme. Elles sont libres de droit et disponibles sur les sites :

<https://luciole-vision.com>

<https://velvetyne.fr/>

<https://design-research.be/by-womxn/>

Le titre et les sous-titre sont composés en Résistance (un caractère dessiné collectivement par Pauline Cormault, Esther Michaud, Claire Mucchieli, Merlin Andreae, Raphaël Maman, Pedro Gomes-Cardoso, Juliette Nier, Gabrielle Meistretty, Damien Bauza lors d'un workshop de dessin typographique à l'initiative de l'ENSAD, de la fonderie Velvetyne et de la Générale. 22 janvier 2015).

Les blocs textes sont composés en Luciole (un caractère dessiné par le Centre Technique Régional pour la Déficience Visuelle et le studio typographies.fr).

Les citations sont composés en Kotta One (un caractère dessiné par Ania Kruk).

Les titres de chapitres, les notes en bas de pas et les en-pieds sont composés en Abeeze (un caractère dessiné Anja Meiners).

La pagination est composée PT Sans (un caractère dessiné par Alexandra Korolkova et Olga Umpeleva).

